



1

2 -

LES

VOYAGES

DE

GLANTZBY

DANS

LES MERS ORIENTALES

de la Tartarie :

AVEC

LES AVANTURES

surprenantes des Rois Loriman & Osmundar, Princes Orientaux ; traduits de l'Original Danois ;

ET LA CARTE DE CE PAYS.



A AMSTERDAM.

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. XXX.

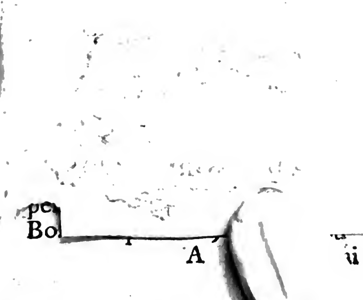
AVERTISSEMENT.

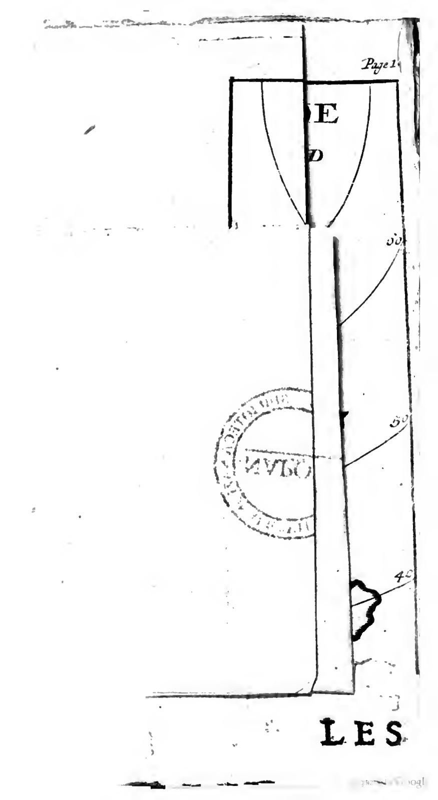
L'Ouvrage qu'on donne au Public a été trouvé à la mort d'un Miniſtre d'un Souverain perſecuté de la fortune dans ces derniers tems: l'Auteur étoit ſujet de ce Prince, il avoit dépoſé ces Memoires en mourant entre ſes mains, pour qu'il pût tirer parti des Païs qu'il avoit découverts, lorſqu'il ſeroit rétabli par le ſecours d'une

grande Puiſſance, qui protégeoit ſon Maître, & qui paroît le protéger encore. Ces découvertes pourront devenir avec le tems un objet conſidérable pour les Européens.

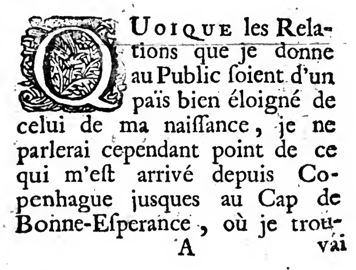


LES




Page 1
E
D
60
50
40
LES

LES
VOYAGES
DE
GLANTZBY
DANS
Les Mers Orientales de la Tartarie.



QUOIQUE les Relations que je donne au Public soient d'un païs bien éloigné de celui de ma naissance, je ne parlerai cependant point de ce qui m'est arrivé depuis Copenhague jusques au Cap de Bonne-Esperance, où je trouvai

vai un vaisseau de nation amie, qui avoit ordre de ses superieurs, d'aller à la découverte d'un nouveau continent par delà le Japon : la curiosité étant le seul but de mon voyage, & ne tenant par aucun engagement au vaisseau de ma nation, je crus que je trouverois plus d'occasions de la satisfaire, si je me joignois avec ces avanturiers.

La connoissance que j'avois déja des Indes Orientales & Occidentales, me fit souhaiter par ces gens-là : je possedois d'ailleurs la science de la Médecine & l'Art de la Chirurgie, non moins que celui de la Guerre, autant qu'un service de vingt ans peut rendre capable un Officier qui s'attache de bon cœur à faire son devoir. Ma proposition plût au Capitaine du vaisseau, & à tout l'équipage : je fis mes c onditions, & mis à

la voile avec mes nouveaux camarades ; il ne nous arriva rien digne de remarque par tout le trajet connu jusqu'à la hauteur du Japon.

Ce fut dans ces mers que nous eumes un combat très-vif à soutenir contre plusieurs navires Japonois. L'Empereur ne permet pas qu'on navigue sur ces côtes: nous fumes fatiguez, & peut-être aurions-nous succombé, si une nuit très-obscure, & un grain des plus violens qui dura plus de deux heures, ne nous eût séparé: pas un de nous n'étoit alors en état de penser à autre chose qu'à prendre du repos ; nous ne sçavions où nous étions: on vogua à petites voiles au gré du vent pour réparer nos forces, afin de prendre un conseil plus conforme à la raison, que nous ne l'aurions pû faire dans la confusion. L'équipage étoit,

la fatigue près, sain & sauf, nous ne manquions d'aucuns rafraîchissemens, on en avoit pris dans differens Ports des Indes; j'étois charmé de me trouver avec de si braves gens, dont je venois d'experimenter la valeur dans le combat contre les Japonois; mais j'eus lieu de faire de tristes reflexions, m'étant apperçu que les Officiers & Matelots dégoûtez du voyage, avoient résolu de se faire Forbans, & de courir les mers d'Amerique. Le changement qui parut sur mon visage, découvrit ce qui se passoit dans mon cœur: ils connurent que je ne serois point de leur sentiment, & que je n'embrasserois ce genre de vie qu'avec peine: je m'étois cependant attiré de la considération parmi eux, ce qui fit que je n'en reçus, pour ainsi dire, aucun mauvais traitement. Nous dé-

découvrimes une terre, on mit la chaloupe en mer; je fus des premiers à me mettre dedans avec mon fusil, & ma gibeciere, une bouteille d'eau de vie à ma poche, je sortis de la chaloupe avec empressement. Je n'eus pas plutôt mis pied à terre, que le matelot qui étoit le plus près de moi ayant posé sa rame dans le sable, comme s'il avoit voulu sauter, s'en servit au contraire pour éloigner la chaloupe: on me dit adieu du chapeau. Je tombai de mon haut par un saisissement dont je ne fus pas le maître; je me recommandai à Dieu, & lui rendis graces d'être séparé de ces furieux, avec lesquels ma mort étoit inévitable. Ceux du vaisseau émus de compassion, envoierent le canot à terre à une grande distance de moi, avec quelques confitures, du beurre, du biscuit, du pain,

du bœuf ſalé, mon coffre en entier, une proviſion de poudre, &c. Ils mirent un guenillon au-deſſus d'un arbre, puis retournerent au vaiſſeau, que je vis mettre à la voile. Je m'acheminai où je voiois le linge; la journée étoit belle, je la paſſai en rêvant ſur ma deſtinée; comme j'avois pris mon parti, qui étoit de ſupporter mes maux avec patience, mon premier ſoin fut de chercher de l'eau: j'en trouvai qui n'étoit pas excellente, peu éloignée du lieu où j'étois.

Je ne m'attacherai point à vous faire ici une relation de la vie que j'ai menée. Accoutumé dès long-tems à faire valoir tout ce qui peut ſervir lorſqu'on relâche faute de proviſions, je paſſai trois mois comme je pus, m'aidant de mon fuſil, & de toute mon induſtrie: j'eus le

bonheur d'être toujours en ſanté: je ne bougeai point mon coffre de la place où on l'avoit mis ; je laiſſai une chemiſe pendûë au même arbre où mes infideles compagnons avoient mis le linge ; j'avois un preſſentiment que cette chemiſe me ſauveroit la vie. Le climat où je me trouvois étoit doux: une ſimple cabane, comme on fait lorſqu'on eſt à la pipée, me ſervit de maiſon ; je conſommai très-peu de poudre ; j'attrapai differentes ſortes d'oiſeaux avec une eſpece de glu, dont j'enduiſis des vergettes ; ce glu provenoit d'une poireſine qui découloit de certains arbres ; elle n'étoit pas rare ; je ne l'épargnois pas ; j'avois tout le tems pendant que les oiſeaux ſe débattoient d'en aſſommer aſſez ; il en échapoit plus que je n'en prenois. Je n'ai jamais vû d'animal à quatre

pieds dans cette Isle hors des Lezards, qui étoient familiers avec moi, qui me regardoient fixement; on aura peut-être de la peine à me croire, mais j'étois de si bonne humeur que je m'habillois quelquefois comme si j'avois dû paroître dans les bonnes compagnies d'Europe. Je suis Botaniste, un peu Chimiste, Anatomiste, en un mot un homme curieux des secrets de la nature, peu de chose m'amusoit. Il ne plût point pendant mon séjour sur cette terre; lorsque j'étois en habit galonné, les Lezards me regardoient en plus grand nombre, & avec plus d'attention, les femelles me rendoient visite avec leurs petits sur leur dos; j'attachois mon miroir à mon coffre, ces pauvres bêtes passoient & repassoient souvent pour se mirer; je tirois avantage de tout ce qui pou-

pouvoit m'amuſer dans ce lieu tranquile ; je m'eſtimois fort heureux de n'avoir point de Singes pour compagnons, je les craignois plus que toutes les autres bêtes, parce que ces animaux m'auroient dévaliſé en très-peu de tems : je doute qu'on en puiſſe élever ſans qu'ils donnent des marques de leur malice ; je n'en ai jamais vû de bons. Je vivois dans une très-grande ſécurité, ſans chercher à pénetrer bien avant dans les terres ; j'avois du phoſphore brûlant dans une petite bouteille, qui n'étoit pas tout-à-fait pleine d'eau ; lorſqu'elle étoit droite, elle donnoit de la clarté pendant la nuit ; je n'étois point inquiet, & dormois ſans craindre l'ennemi ; il ſembloit que les Lezards me reſpectoient ſans me craindre ; je priois Dieu de bon cœur, comparant la douceur de mon ſort à

la ſituation d'un priſonnier d'Etat ; je le trouvois infiniment plus heureux, puiſque je jouiſſois d'une douce liberté, & de la lumiere.

Me promenant un jour après avoir fait la ſieſte, je ne vis plus ma chemiſe ; il me prit d'abord un friſſon ; mais après m'être armé de réſolution, je pris ma ma petite bouteille de phoſphore, mon fuſil, ma gibeciere, je m'en fus du côté où je l'avois miſe, j'apperçus un bâteau de joncs, & trois hommes vêtus de robes, qui me voïant demeurerent ſans me parler. Je leur fis ſigne de venir à moi, ils vinrent, m'engageant à leur tour d'aller dans leur bâteau : ils avoient apporté avec eux d'une eſpece de brouet dont nous mangeames enſemble : je les menai à mon coffre, d'où je tirai du ratafia, qu'ils trouverent bon : j'examinai

nai leurs yeux & leur contenance, je n'y vis rien qui ne me parut docile. Ces bonnes gens prirent mon coffre, j'entrai avec eux dans leur bâteau, ils ramerent de bonne grace, & mirent ensuite à la voile, que je disposai mieux qu'ils n'auroient fait, dont ils parurent joieux. La nuit s'approchant, je n'étois pas sans inquiétude, & sans me repentir d'avoir quitté ma solitude pour m'exposer dans un bâteau de jonc sans sçavoir où j'allois: je vis enfin paroître une terre qui n'étoit séparée de celle que j'avois quittée, que par un bras de mer, où il y avoit des courans terribles, & d'où il sortoit un bruit épouvantable: je vis une fumée d'eau à une certaine distance; ce qui me fit croire que c'étoit un gouffre; ces bonnes gens ne cesserent de me montrer cette fumée: il se

peut que le vaiſſeau ſur lequel j'étois venu y avoit péri. Nous abordames une heure dans la nuit: je tirai un coup de fuſil, qui fit peur à mes camarades, & à moi grand plaiſir, perſuadé que j'aurois l'avantage ſur eux, puiſqu'ils ne connoiſſoient pas la poudre ; mon fuſil étoit double: ils me regardoient avec reſpect. Je pendis ma bouteille de phoſphore lumineux à mon col, ils furent extraordinairement ſurpris, & s'en ſeroient enfuis, ſi je n'avois tenu le plus jeune par la main, tant pour lui témoigner de l'amitié, que de peur qu'il m'échapât, m'étant trouvé d'autres fois en ma vie où les Européens ont éprouvé la perfidie des Indiens. A mille pas environ du bord de la mer eſt un bourg aſſez bien bâti : j'entrai dans une maiſon dont mes amis fermerent exactement

la

la porte ſur eux, cependant ſans ſerrure. Deux femmes vinrent me baiſer les pieds : on ſe mit en devoir de manger ſans parler: mon inquiétude fut ſi je me livrerois au ſommeil, faiſant réflexion que ſi je paſſois cette nuit ſans dormir, je ſerois extrémement accablé le lendemain. Je me couchai ſur un tas de nattes fort propres, & m'endormis, mon fuſil entre mes bras : il étoit grand jour que je n'étois pas éveillé, je vis que mon coffre étoit dans la maiſon: j'en tirai mes meilleurs habits pour me vêtir ; je m'armai de deux piſtolets de poche, de ma gibeciere, de mon fuſil double & de ma bayonette ; je priai Dieu, je bus un coup de ratafia, j'en donnai à mon hôte, & ſortis avec lui. Dès que je fus dehors, j'apperçus un nombre innombrable de peuple ; je mar-

marchai à eux en bonne contenance, la foule s'ouvrit, je me mis à l'ombre ſous un grand arbre dans une place : on fit un cercle autour de moi & de mon hôte : on auroit entendu voler une mouche : je conçus dès ce moment que ce peuple n'avoit point de voix ; je me confirmai dans cette idée par les ſignes qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres. Je voulus voir s'ils entendoient, je tirai un flageolet de ma poche, & jouai quelques airs ; les ſignes redoublerent, & ayant joué un air plaintif, j'entendis naziller tout le peuple, Nhi. Nho. tâchant de m'imiter dans ma muſique, ils danſerent aſſez triſtement : jamais on ne vit tant de mauvais danſeurs enſemble. Il parut deux hommes vénérables, qui me firent des inclinations de tête juſqu'à terre, & s'aſſirent devant moi en

en me regardant. Un moment après on apporta de quoi manger, & à boire : ils me presenterent de differentes bouillies, & de differens fruits ; je ne touchai qu'aux choses dont ils usoient : j'avois grande attention aux mouvemens de leurs yeux, je n'y vis rien qui dénotât de la mauvaise volonté contre moi. Après que nous eumes assez mangé, un des deux vénérables fit un signe, on saisit un jeune homme, lui tira les bras de sa robe, on les lui coula le long du corps ; on lui envelópa les pieds dedans sa robe, qui étoit fort longue, ensuite on le lia comme un enfant au maillot. Les vieillards ayant fait un autre signe, le peuple se sépara comme en deux bataillons ; on porta cet homme ainsi lié à trente pas de nous, & après plusieurs nazillemens, une porte d'un bâtiment qui paroissoit assez considéra-

ſidérable, s'ouvrit, d'où il ſortit un ſerpent de plus de trente pieds de long, qui ſe traîna gravement ſans ſe preſſer juſqu'à ſa proie : il ouvrit une gueule effroiable, & goba le miſérable par les pieds d'une gueulée juſques aux genoux, puis en ſe retournant & faiſant divers mouvemens, il avalloit toujours davantage : je compris, malgré la fraieur que j'avois, qu'il le goberoit tout entier. Etant un peu revenu de ma peur, je vis qu'il n'avoit point d'écailles par-deſſous le ventre, & que l'avaloir étant plein, il ne pouvoit nuire. Les plaintes du miſérable me toucherent : je conçus que c'étoit un ſacrifice, & qu'on pourroit me ſacrifier par la ſuite de même. Tout autre genre de mort m'étant préférable, je mis une poignée de grenaille dans mon fuſil, outre ce qu'il y avoit

déja :

déja: je marchai comme si j'avois voulu regarder le monstre de plus près, je lui lâchai un coup où je crus que pouvoit être le cœur, je le blessai si mortellement qu'il fit des bonds & des sauts, enlevant le pauvre corps, qu'il dégorgea à la fin. Ce fut alors que je lui tirai mon second coup dans la gueule, & par la tête; il ne fut plus en état de remuer que depuis la blessure en bas. Je courus au misérable, je coupai les liens; il n'étoit pas beaucoup blessé; le peuple s'enfuit, je restai seul avec lui. Il vint enfin un homme se jetter à mes pieds; je jugeai que c'étoit le pere du misérable, car il le mit sur ses épaules; & l'emporta. Ayant réchargé mon fusil sans que personne m'approchât, je fus à la maison du serpent, que je trouvai fort belle, tapissée de nattes toutes dorées. Je recon-

reconnus par là que c'étoit le Dieu du païs. Je mis le feu aux nattes, le bâtiment fut embrasé. Je fis cela pour donner du mépris à ce peuple du faux Dieu. Les deux vieillards m'ayant rejoint, se prosternerent devant moi; je tins bonne contenance, & les embrassai. On voulut me mener dans une grande maison. Je retournai où j'avois passé la nuit, où je recûs celui que j'avois délivré, son pere, & les trois qui m'avoient amené. On m'apporta plus de vivres qu'il n'en auroit falu pour nourrir cent hommes: j'étois respecté comme un Dieu; lorsque quelqu'un se prosternoit devant moi, je faisois signe que c'étoit en haut qu'il faloit s'adresser, en joignant les mains. Je fis mon possible pour leur faire craindre le Dieu du Ciel. Le misérable que j'avois sauvé tomba malade,

quoi-

quoique je lui euſſe fait avaler de la thériaque; la fiévre le prit, je le ſaignai en préſence des vénérables, elle diminua, il guérit : tout le peuple joignoit les mains en me regardant. Je fus perſuadé que j'étois parmi de bonnes gens, ce qui me tranquiliſa : mon phoſphore qui éclairoit la nuit ſur ma poitrine, me faiſoit reſpecter auſſi. Ma ſobrieté les étonnoit, car ce peuple mange beaucoup. J'appris en peu de tems à mes quatre domeſtiques à rôtir, & à faire des bouillons, ainſi j'étois à mon aiſe : il n'y avoit que les Notables qui puſſent obtenir de mes reſtes. Si je voiois des viſages pâles, je leur faiſois donner du bouillon; ils étoient beaucoup mieux par la créance qu'ils avoient de devenir comme moi en ſe nourriſſant de ce que je mangeois.

Lorſque je me vis bien craint & bien aimé, je ne portai plus mon fuſil, me contentant de mes piſtolets de poche, de ma baionette, & d'un long bâton, au bout duquel elle pouvoit s'ajuſter. Je vêcus très-heureuſement pendant ſix mois avec ce peuple. Mon bonheur fut troublé par l'arrivée de ſix hommes, qui avoient une grande mouſtache d'un côté ſeulement; ils étoient ſuivis d'autres avec des cordes ſur des chevaux: je n'en avois pas encore vû en ce païs-là. Tout le bourg s'émut, la plûpart pleuroient: en moins de deux heures de tems, ces gens lierent une centaine de jeunes gens, comme on fait ici les galériens, & les firent marcher, me faiſant des menaces. Je fis ſigne aux veillards de les ſuivre, & que j'irois avec eux: ils s'y réſolurent, avec le même ſang froid que je leur

avois toujours vû. Je connus à cette manœuvre que ce peuple étoit sans colere, & un véritable troupeau de moutons. Ils furent suivis de plusieurs autres, qui apporterent des provisions après nous. Nous campions en corps séparez. Je connus au bout de trois jours de marche, que j'étois dans un autre païs, & parmi un peuple different, où il n'y avoit plus la même innocence. Je me repentois quelquefois d'avoir quitté l'autre contrée; mais je pensois que plus j'approcherois d'un peuple qui eût de la malice, plutôt aussi je pourrois tomber en païs de connoissance; d'ailleurs la compagnie de ces muets commençoit à me déplaire. Enfin nous arrivames dans une ville peu differente des villes de Pologne: elle me parut grande. Je m'étois attiré en chemin la considération de mes ennemis mê-

mêmes. Dès que nous fumes arrivez dans une place, je vis des gens de marque : je ne doutai plus que ce ne fût le Roi ou le Gouverneur du païs qui nous attendoit. Cette nation étoit habillée de grandes robes de soie; elle étoit armée d'un arc, & de flêches. On présenta à ce Roi les jeunes gens qu'on avoit amenez, il ordonna qu'on les déliât, puis il parla aux vénérables du peuple. Je compris qu'il leur reprocha d'avoir laissé tuer leur Dieu. Ils lui firent entendre que ce n'étoit pas de leur consentement : ils lui conterent mes prouesses; que j'étois bien faisant; que je guérissois les malades: cela surprit le Roi, & sa Cour. L'on fit approcher une belle fille, magnifiquement habillée, qu'on me présenta, qui étoit fort pâle. Le Roi me demanda par signes si je la guérirois bien,

bien, je répondis que ouï, & qu'elle étoit pleine de vers. Sur le champ je lui fis prendre quelque chose, elle rendit trente-cinq gros vers. Je fis entendre au Roi que c'étoit leurs Dieux malins qui leur communiquoient ces maux, qu'il les faloit tous tuer, après quoi tout son Roiaume en seroit exempt. Il fremit à ma proposition On servit à manger, je vis que ceux qu'on avoit déliez étoient esclaves du Roi: ceux qui me servoient étoient du même païs. Après avoir mangé, on saisit un des nouveaux venus, que l'on exposa tout nud: je vis bien de quoi il étoit question. L'on ouvrit la porte d'un Temple, il en sortit un serpent furieux, & plus grand que celui du bourg des muets. Il avançoit d'une grande gayeté. Je n'attendis pas qu'il gobât le misérable, je lui donnai un bon coup de fu-

fil

ſil dans la gorge; je redoublai du ſecond canon; je l'ajuſtai ſi bien, qu'il ne put rien faire que de ſe débattre. Un des Prêtres de ce Dieu me décocha une flêche, qui donna contre la croſſe de mon fuſil, & ſe caſſa. Je lui courus ſus avec mon piſtolet de poche, je lui brûlai la cervelle. Après ce coup tout s'enfuit hors le Roi, & ſa Cour, qui vint à moi d'un air content: les muets ne me craignoient point; ils ſe rangerent autour de moi. Il me tendit la main, je lui donnai la mienne. J'allai avec mes muets mettre le feu à ce Temple, d'où je ſortis la nuit étant tout lumineux par le moien de mon phoſphore, qui commença à éclairer ſur ma poitrine. Je couchai à la belle étoile, ne voulant entrer dans aucune maiſon. Je vis bien que je n'avois rien à craindre, par la contenance des muets

&

& du peuple, mais je ne dormis que peu ou point de la nuit. Le matin on se vint prosterner devant moi, je présentai la main aux principaux: je vis paroître plusieurs malades, j'en saignai quelques-uns, & donnai de l'émetique aux autres: tous se trouverent mieux. Je pris enfin logement au palais dans un quartier fort propre. J'allois par tout avec le Roi, & sa malade, que j'avois guéri des vers, qui se portoit mieux de jour en jour. Elle voulut toujours coucher dans ma chambre. Je lui faisois prendre des bouillons qui la guérirent entiérement. Elle auroit pu passer pour une belle personne par tout le païs: elle me baisoit les mains. Je conçus enfin tant d'amour pour elle, qu'il ne m'étoit plus possible de le lui cacher On m'avoit offert plusieurs fois aussi bien qu'au païs des muets, de très-

belles filles, j'avois toujours témoigné de la repugnance. Le Roi vit avec plaisir que je parusse avoir de l'amitié pour celle-là : c'étoit sa parente. Il me la donna d'une maniere assez singuliere. Un jour que j'étois sur le balcon de son palais, après avoir harangué son peuple, il embrassa cette fille les larmes aux yeux: il fit apporter un fil de soie: on nous lia les deux mains, pendant que tout le peuple battoit des leurs, hors un seul que j'apperçus qui frappoit des pieds contre terre: c'étoit comme le Capitaine des Gardes. L'aiant fait remarquer au Roi, il le fit jetter du balcon en bas. Je courus à son secours, il s'étoit fendu la tête, & démis le poignet. Je le lui remis, & lui fis un bandage. Après l'avoir pansé, je fis entendre au Roi qu'il ne falloit tuer que des serpens. Le peuple fut

tou-

touché de mon bon cœur. En peu de jours ce bleſſé fut guéri, & il me fut toujours fidele. Je lui fis donner une très-jolie femme, dont il me parut être content. J'appris le François à ma Princeſſe: je jugeai à propos de lui apprendre cette langue plutôt qu'une autre: nous nous entendions à merveille. Je me rendis très-ſçavant dans la ſcience des ſignes. Quoique le Roi ait de grands revenus, ainſi que j'en jugeois par les richeſſes qui arrivoient au palais, il étoit très-ſobre, très-modeſte, & d'un naturel fort doux; il faiſoit diſtribuer aux vieillards, aux néceſſiteux toutes ſortes de ſecours. Il donne audience de deux jours l'un. Tous ſes ſujets ſe preſentent devant lui à genoux, les hommes premierement, enſuite les femmes. Ses Officiers ne peuvent faire tort à perſonne. Je jugeai

que ses Etats devoient être grands, par la difference des habillemens de ceux qui venoient à l'audience. Lorsque je sortois, j'avois une grosse suite: mon occupation consistoit à faire differens remedes de simples pour soulager les malades: ma cassette de remedes d'Europe diminuoit. Les Prêtres du serpent guérissoient les malades avant mon arrivée, en faisant avaler de sa fiente, & en l'appliquant exterieurement: c'étoit tout ce qu'ils sçavoient: d'ennemis qu'ils étoient, ils devinrent mes amis: ils s'attacherent à comprendre mes compositions; j'en fis de fort bons garçons apoticaires. Je ne manquois pas d'occupation, & Dieu benissoit mon travail. Comme j'avois de tout à souhait, je ne pensois pas à rien amasser pour moi: j'avois perdu toute idée de sortir de ce païs-là: j'aimois la femme

à qui je m'étois donné: elle me ſervoit d'interprête; je mangeois avec le Roi; je me ſervois de ſes chevaux: il n'y avoit point de difference ſur la maniere dont j'étois ſervi. Aucun des muets qui m'avoient ſuivi, ne voulut s'en retourner: le Roi leur aſſigna une ſubſiſtance. Je me proſternois tous les matins les mains jointes, ceux qui étoient avec moi faiſoient de même; mais il me fut impoſſible de faire comprendre les myſteres de ma Religion à ma femme: elle faiſoit le ſigne de la Croix, le peuple auſſi: nul ne m'approchoit qui ne le fît. C'eſt le païs des bonnes mœurs; le Roi prêche d'exemple; tous ſes plaiſirs ſont moderez. Les jours qu'il ne donne pas audience, il va à la chaſſe: comme il abonde en gibier, on prend ce qu'il faut pour la bouche du Roi, le ſurplus ſe diſtri-

bue aux habitans des terres où on a chaſſé : il y a des gens prépoſez pour cela.. Les ſujets ſont gardes de chaſſes eux-mêmes : il arrive tous les jours des députez des Provinces pour prier le Roi d'y aller : en ſon abſence les Gouverneurs chaſſent auſſi, diſtribuant le gibier aux habitans, après en avoir pris ce qu'il leur en faut pour la Cour, s'ils ſont aſſez près pour l'envoier. Les environs de la capitale ſont toujours bien fournis, on y apporte de toutes ſortes de bêtes vivantes des Provinces, même des oiſeaux : le Roi ſe divertit à les faire nourrir un certain tems, & leur donne la liberté. L'équipage de ce Prince pour la chaſſe eſt des plus leſtes. Le Roi ſe plaît avec ſa Cour ſous des tentes dans des lieux délicieux, perſonne ne le ſçait que les Chaſſeurs & les Miniſtres. Les peuples à l'envi les

uns

uns des autres, portent à manger au Roi, & à sa suite, ou leur donnent du gibier En reconnoissance il donne audience par tout où il a chassé deux jours. Les Officiers de Justice viennent avec le peuple. Le Roi distribue ses ordres à ses Ministres, qui les rendent aux Officiers des Provinces. Tout le monde est content. Ce peuple est bon de son naturel, paisible; il aime son Roi & ses Ministres, qu'il regarde comme ses peres. Le Roi avoit déja fait six fois le tour de son Roiaume en chassant. Les tributs se portent à la capitale. Les voiages du Prince dans les Provinces, réjouissent les peuples, parce qu'ils font bonne chere, & que leurs procès sont jugez, & leurs griefs redressez. Les Gouverneurs font des tournées aussi dans les Provinces à peu près de même, principale-

ment lorfqu'on fçait que le Roi n'y peut pas aller. La mufique eft du goût de cette nation ; leur inftrument favori eft un carillon fur des piéces de bois mêlées d'autres de métail, qui rendent un fon très-harmonieux : à force de me tourmenter j'appris à jouer deffus, plufieurs de nos vaux-de-ville: l'on s'appliqua à les imiter. Je n'avois pour tout inftrument d'Europe qu'un flageolet. J'appris à ma femme à en jouer ; elle y réuffit parfaitement. Je mis enfuite de toutes fortes d'oifeaux en cage ; j'en eus de cinq efpeces qui apprirent plufieurs airs. Enfin un matin que le Roi donna audience, je fis porter mes cages avant le lever du foleil fous fa tente, qu'on dreffe à cet effet fur la place. Le Prince approchant, on ouvrit la tente, que j'avois tenue bien fermée : l'on auroit dit que ces oifeaux

fçavoient

ſçavoient mon intention : ils entonnerent tous les mêmes airs que j'avois accoûtumé de leur faire chanter. Le peuple fut en admiration, & le Roi d'une gaieté ſurprenante : je n'ai jamais goûté tant de plaiſir. Le Roi donna audience devant ſa tente; les oiſeaux continuerent leurs ramages: on les laiſſa pour réjouir le peuple, qui danſa tant que la lumiere dura. Je n'étois pas né pour paſſer ma vie en repos. Je jouiſſois de cette tranquilité depuis plus de deux ans, lorſqu'il arriva à la Cour un Ambaſſadeur qui effraia le peuple. Il étoit ſuivi de trente perſonnes de très-bonne mine, aiant tous la mouſtache du côté droit, au lieu que les peuples de Notibet (c'eſt ainſi que ſe nomme le païs où j'étois) la portent du côté gauche. Le Roi étoit triſte. J'appris par ma femme que le

Roi de Norreos l'envoioit pour me demander, ſur le recit qui lui avoit été fait de mes talens. Il ne demandoit que ma perſonne pour tribut de l'année. L'Ambaſſadeur avoit ordre de lui déclarer la guerre, ſi je ne partois ſur le champ. Ce Prince étoit déja ſur les frontieres avec une armée qui attendoit la réponſe, prêt à entrer ſi on me refuſoit. Le Roi de Notibet n'étoit pas de la force de celui de Norreos. Ce Prince m'aimoit tendrement : dès qu'il en reçut la nouvelle, il diſpoſa toutes choſes pour ſe défendre plutôt que de me perdre. Je parlai au Roi en particulier, & lui dis que puiſque celui de Norreos me ſouhaitoit, qu'il devoit tirer avantage de ma perſonne; que je ne voulois pas être cauſe de la ruine de ſes ſujets; que je ne craignois que le Dieu du Ciel; que je

je le priois de me dire par quelle raison ce Roi vouloit m'avoir. Il me répondit que c'étoit à cause que je guérissois les malades, dont on lui avoit fait un recit si amplifié, qu'on lui avoit rapporté qu'il n'étoit mort personne dans la capitale depuis mon arrivée; ce Prince étant vieux, vouloit à toute force que je fusse à lui. Il m'assura qu'il exposeroit tout de son côté pour me conserver. Je lui representai qu'il devoit proposer à l'Ambassadeur d'écrire à son maître qu'il donnât un ôtage, pour qu'après que j'aurois été quelque tems chez lui, je pusse revenir. La proposition lui plut, & l'Ambassadeur offrit de rester en ôtage. Le Roi de Notibet résolut de m'accompagner en chassant, jusques sur la frontiere. L'on envoia un courier au Roi de Norreos: il accepta l'offre. Je partis suivi de

tout le peuple les larmes aux yeux, avec tout ce qui m'appartenoit. Je demandai d'avoir mes fideles muets, le Roi me l'accorda. Après six grands jours de marche nous arrivames sur le bord d'une riviere, elle étoit toute couverte de peuples; & de l'autre côté, des tentes magnifiques, & tout l'appareil d'une grande armée. Il étoit tard, on fit de grands feux des deux côtez de l'eau; & après quelques allées & venues, il fut résolu que les deux Rois se verroient sur un petit terrein qui étoit découvert au milieu de la riviere. Je m'équipai de mes habits d'Europe, je pris mon coffre, & quelques autres choses précieuses. Je passai l'eau accompagné du Roi, de ses Ministres, & de ma femme. Le Roi de Norreos s'avança de son côté; tous les deux se firent bien des amitiez; je fus

échangé contre l'Ambassadeur ; je n'avois que des muets à ma suite ; le Roi de Notibet pleuroit, & je n'étois point gai. Dès que je fus de l'autre côté de l'eau l'on me fit monter sur un chariot si magnifique, que je n'en oserois faire la description de peur de passer pour fabuleux. Je reconnus qu'en avançant je me trouvois avec des peuples civilisez, mais dont la phisionomie ne me paroissoit pas si douce : ils avoient de la férocité dans les yeux. Je précédois le Roi dans sa marche, entre lui & ses femmes, qui étoient dans des especes de cages couvertes d'étoffes. Je laissai la mienne à découvert, elle attiroit les regards de ce peuple ; elle étoit effectivement belle ; je n'en avois point eu encore d'enfans : j'en étois bien aise, parce que mon sort me paroissoit très-incertain. Mes muets

me ſervoient de gardes ; le Roi le leur avoit ordonné, de peur qu'on ne m'approchât de trop près, ou qu'on ne me prît quelque choſe, car ce peuple eſt larron. Lorſque nous arrivames à la premiere ville, tous les Bonzes vinrent au-devant du Roi ; ils me regarderent, ce me ſembloit, d'un œil d'envie & de colere. J'ai toujours eu de l'antipatie pour ces gens-là. Dès le ſoir même on m'amena un homme qui s'étoit démis l'épaule ; je le fis tenir fortement, & la remis en ſa place en préſence du Roi, qui en parut être très-joieux. Ce Prince conſervoit beaucoup de majeſté, il avoit l'air moins feroce que ſon peuple. J'appris qu'il étoit né d'une femme qu'on avoit trouvé au bord de la mer en pamoiſon. Je fus mené dans un Temple le lendemain de mon arrivée, où il y avoit une très-

vilaine figure dans une niche dorée, que je reconnus être celle qu'on revere dans les païs où le grand Lama est respecté. Des lunettes d'approche d'Europe étoient attachées contre le mur, & un sac au haut de l'édifice, qu'on me fit entendre qui contenoit des choses ausquelles on n'oseroit toucher sans mourir. J'y trouvai aussi deux vieux mousquets. Mais ce qui me fit plaisir, c'est que je vis des croix dans le mur en differens endroits: je me persuadai qu'elles n'avoient pas été gravées sans dessein.

Je demandai au Roi qu'il me permît de voir ce qu'il y avoit dans ce sac, où personne n'osoit toucher, non plus qu'à la lunette d'approche. Il me le permit avec peine; mais ma femme l'en pria si fort, qu'il y consentit malgré les Bonzes. Je pris la lunette d'approche, elle étoit de six

pieds;

pieds; je l'ajuſtai, & nettoiai les verres. J'y fis regarder le Roi, les Bonzes, ma femme, & les principaux de la Cour. Ce Prince fut d'une ſurpriſe extrême; il m'embraſſa. Chacun vouloit que je viſſe alors ce qui étoit dans le ſac; mais je fis dire au Roi par ma femme que je ſçavois déja ce qu'il y avoit, que nous le verrions après que tout le monde feroit retiré. Le Prince y conſentit. On apporta à manger à l'ombre des arbres qui ſont devant le Temple. La garde écarta le peuple. Le Roi fit publier qu'il reſteroit deux jours en ce lieu, que l'armée n'avoit qu'à ſe repoſer. On me tendit une tente. Le Roi n'aiant pas voulu loger dans une maiſon de la ville, il aima mieux paſſer ces deux jours ſous ces arbres avec ſes femmes. Cette place étoit entourée d'eau remplie

de poiſſons, qui ſervoient de nourriture aux Bonzes, qui ne mangeoient jamais de chair d'aucuns animaux. Mes muets en firent cuire à ma mode, que le Roi & les Bonzes trouverent fort bons.

Après le dîner je rentrai dans le Temple; j'en tirai la lunette d'approche, & les deux mouſquets. Je fis deſcendre le ſac, je l'ouvris, j'y trouvai un paquet de mêche, un compas de mer, un barril de poudre à canon de plus de trente livres, & un billet en Hollandois, qui portoit: „ Chrétien, ſi tu paſſes „ par ici, ſers toi, ſi tu peux, „ de ces choſes pour ſauver ta „ vie, & pour faire périr ces „ Idolâtres, qui ont maſſacré „ ſoixante Hollandois en l'an„ née 1602, n'ayant conſervé „ que moi, malheureuſe Chriſ„ tine d'Arlem, pour ſervir aux „ plaiſirs infames de ces Prêtres

„ de

„ de Satan : venge-moi, & si
„ Dieu me fait misericorde, je
„ le prierai pour toi après ma
„ mort. Dans le mur est un pré-
„ cieux trésor derriere la gran-
„ de croix." Je pris le papier, la mêche, & le compas. J'ouvris le barril avec grande précaution, la poudre n'étoit pas toute bonne : j'en pris une portion, la composition ne m'en étoit pas inconnue. Je fis donner un coup de marteau dans le mur au lieu marqué, je trouvai l'Ecriture sainte du vieux & nouveau Testament, une bourse contenant de l'or, & quelques vieux diamans brutes. Je gardai le livre, je donnai l'or & les diamans au Roi. Il me les rendit, en me disant qu'ils m'appartenoient, puisque j'avois sçu les trouver. Le Roi m'ayant demandé ce que c'étoit que ce livre, je lui dis que c'étoit un écrit qui m'appre-

noit qui avoient été les bourreaux de ſa mere, qui vivroit encore ſans eux, & qu'elle me demandoit que je vengeaſſe ſa mort. Le Roi fut très-ſurpris; il me raconta alors par le moien de ma femme, ce qu'il avoit appris de ſa naiſſance, & conclut qu'il voudroit bien pouvoir venger ſa mort. Je lui fis comprendre qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé, pourvû qu'il ordonnât aux Bonzes de paſſer la nuit en prieres enfermez dans le Temple, & qu'avant le matin il verroit toute la race de ceux qui avoient fait mourir ſa mere, périr entre ciel & terre, que c'étoit ce que le livre me marquoit. Il ordonna aux Bonzes de ſe mettre en prieres pendant la nuit, après que j'y aurois fait la mienne tout ſeul auparavant avec ma femme. Ce fut une occaſion de lui faire comprendre l'immortalité de l'a-

me,

me, tout cela lui paroiſſant merveilleux. Ce Prince ordonna de me laiſſer ſeul dans le Temple : j'ordonnai à ma femme de reſter à la porte pour m'avertir ſi quelqu'un vouloit entrer. Je cachai le barril de poudre deſſous la niche de l'Idole, après avoir mis dedans un morceau de mon phoſphore dans du papier mouillé, & rempli le ſac de terre, bien perſuadé qu'on n'oſeroit y regarder. Je dis au Roi qu'il étoit tems de faire mettre les Bonzes en prieres, & de décamper, laiſſant une garde à quelque diſtance de la porte, afin qu'aucun Bonze n'en pût ſortir que par ſon ordre, lorſque l'ame de ſa mere m'auroit dit qu'elle étoit contente.

Le tout fut executé ainſi que je le ſouhaitai. J'avois mis le phoſphore dans pluſieurs doubles de papier mouillé : je connoiſ-

ſois

fois l'effet de cette drogue, & je sçavois qu'en moins de deux heures le feu prendroit à la poudre, que les Prêtres feroient étouffez, & peut-être le Temple emporté. Pendant ce tems-là, je parus en prieres écarté avec mes muets. Le Temple fut enflammé; comme il étoit de structure legere couvert de feuilles, il ne sauta point : j'en fus d'autant plus aise, que la garde n'eut point de mal; mais pas un Bonze n'échapa, ils furent tous grillez, & la statue ou idole perdue Le Roi avoit averti ses confidens que l'ame de sa mere devoit se venger de ceux qui l'avoient mise à mort.

Dès que le Temple fut brûlé, je dis au Roi d'approcher, qu'il n'y avoit rien à craindre, que le feu du Ciel étoit tombé sur eux, & les avoit embrasez On savoit que la mere du Roi avoit été per-

perdue ; les Bonzes avoient publié que c'étoit une forciere, qui s'en étoit retournée à son païs, on le croioit ; mais l'on changea de these : ce que j'en publiai fut cru. Je fis faire une grande Croix, que je plantai sur la place où étoit le Temple ; en disant au Roi que si jamais aucuns Bonzes vouloient rebâtir audit lieu, qu'ils périroient tous comme les précédens, parce que le lieu étoit saint. J'y fis ma priere, mes muets se prosternerent, & firent force signes de Croix, le peuple les imita, pas un n'osoit y demeurer. J'assurai cependant que tout le monde pouvoit y entrer, pourvû qu'on priât Dieu qui avoit fait le Ciel & la Terre, & qu'on pouvoit manger du poisson en toute seureté, qu'il n'appartenoit qu'au Roi. Ce Prince fit partir un courier pour sa capitale, afin qu'il fût

fait

fait des réjouiſſances, comme dans les plus grands événemens. Il envoia une rélation de la maniere ſurprenante dont l'ame de ſa mere avoit été vengée : les Bonzes furent très-mortifiez. & ne prirent que peu de part à la joie publique. On avoit diſtribué l'armée par differentes routes, & le Roi n'avoit pas plus de mille hommes avec lui, compris un troupe de chaſſeurs & de cuiſiniers, qui devançoient notre marche : on trouvoit de tout à ſouhait, tant pour la table du Roi que pour la ſuite; les viandes étoient prêtes à être rôties, ou bouillies, & pluſieurs mets étoient déja apprêtez.

L'écrit que j'avois trouvé dans le Temple des Bonzes m'avoit fait quelque peur, je ne mangeai d'aucune viande que je ne l'euſſe tuée moi-même : je ſuis ſobre de mon naturel, peu de choſe me ſuf-

ſuffiſoit, & j'étois fort ſur mes gardes de quelque tour des Bonzes: bien m'en prit, car étant arrivé dans une grande ville où le palais tenoit au Temple des Bonzes, & moi logé auprès, ils avoient réſolu de me faire périr en mettant le feu à mon quartier, afin de me tuer ſous prétexte de me ſecourir. La porte du palais où je logeois donnoit tout contre le Temple: on cria au feu pendant la nuit; les Bonzes étoient ſur le toit du Temple ſous prétexte de le conſerver, mais ils avoient de très-groſſes pierres pour m'aſſommer quand je ſortirois. Je me doutois que le feu venoit de leur malice; j'étois tout habillé, je vis les Bonzes ſur le toit qui jetterent une groſſe pierre ſur deux de mes muets, qui ſortirent de la porte; l'un d'entre eux commandoit aux autres. Je l'ajuſtai

ſi

ſi bien avec mon fuſil, qu'il fut tué, & du ſecond coup celui qui avoit jetté la pierre; les autres furent effraiez, ils quitterent la place & crurent que c'étoit encore l'ame de la mere du Roi qui les ſuivoit. Le peuple vint à mon ſecours; j'ordonnai à mes muets d'emporter mes remedes, & mes habits que je tenois toujours en volumes très-portatifs. Le vent ſe tourna ſi vivement que le feu de ma maiſon embraſa le toit du Temple, qui brûla ſans qu'aucun Bonze oſât monter deſſus pour le ſecourir. Je me plaignis au Roi de la perfidie des Bonzes: il y avoit des témoins de ce qu'ils avoient voulu faire. Je pris occaſion de dire au Roi, que je ne craignois rien pour moi, mais pour ſes ſujets & pour mes remedes; que je ne lui ſerois plus d'aucune utilité s'ils étoient brû-

lez, qu'il valoit mieux me renvoier au Roiaume de Notibet. Le Roi fut transporté de colere contre eux, il vouloit les faire exterminer, mais je m'y opposai. Je le suppliai seulement de défendre aux Bonzes de sortir de leurs maisons lorsque je serois avec lui, parce qu'ils périroient tous infailliblement : ils croioient eux-mêmes que la foudre avoit frappé ceux qui furent tuez le jour du feu. Nous partimes de cette ville ; je priai le Roi de trouver bon que je logeasse sous une tente, il ne me le voulut pas accorder, & me retint au plus près de lui.

Il y avoit une quantité prodigieuse de malades qui vouloient suivre le Roi. Je guérissois assez heureusement par la saignée & l'émetique, & par des bouillons, qu'on aprenoit à faire dans toutes les villes avec des herbes pur-

purgatives. La maladie regnante de ces contrées étoit les vers, & les fievres : j'avois un ſpecifique du païs même pour les deux: mes muets en diſtribuoient à tout le monde: ceux d'entre les malades qui pouvoient ſuivre étoient traitez avec plus de ſoin, ces muets les panſoient déja fort bien, & avoient acquis des connoiſſances depuis deux ans qu'ils étoient avec moi.

Le Roi établit des eſpeces d'hôpitaux dans ſa capitale, il faiſoit fournir au beſoin des malades. Ce Prince eſt puiſſamment riche, on peut dire qu'il l'eſt trop. Ses peuples ſont heureux, ils vont chercher l'or dans une contrée du Roiaume fort éloignée: il eſt défendu au Roi par les loix de l'Etat d'y aller, parce que le paſſage y eſt très-dangereux : comme c'eſt le ſeul métal du païs, il eſt très-commun,

mais ils n'ont pas le ſecret de le rafiner. Je montrai aux deux Peuples à le purifier, peu à peu ils ſe perfectionnerent. Ce Prince donne auſſi audience à ſes ſujets : il a des Conſeils dont il ne ſe ſert point, dirigeant tout avec un ſeul Miniſtre principal. Il a quitté ſes Conſeils, parce que les premiers Bonzes avoient le droit de Conſeillers d'Etat, ou l'équivalent de cette dignité parmi nous; il aime cependant ceux qui ſont les plus pieux & les plus ſobres; peut-être ſe ſert-il auſſi de leurs avis; mais afin de ne leur donner aucune jalouſie, il les met au pair des autres. Ce Prince eſt fort religieux & de bonnes mœurs, ſe divertiſſant moderement à la chaſſe, & plus ſouvent avec ſon Miniſtre, qui a 80 ans, fort & vigoureux, qui parle toutes les langues du continent : il a beaucoup d'or que les

les Princes voisins n'ont point de leur cru : ses troupes sont en assez petit nombre. Malgré tant de perfections, on lui trouve à redire bien des choses, parce que ses prédecesseurs étoient moins séveres à faire observer la justice. Il a reprimé l'insolence des Bonzes, & des Grands. Le peuple jouit de son bien en paix : s'il y avoit des arts brillans comme dans notre Europe, nul païs ne sçauroit égaler celui-là, car tout y est bon ; mais le peuple est mauvais, enclin au vol, aux assassinats, luxurieux & avare, paresseux & d'un naturel de singe dans les gestes & dans les actions, jaloux au suprême degré, adonné à toute sorte de vices : ce peuple ne mérite pas un si bon Roi : la paresse le rend ignorant ; plusieurs nations apportent de leur travail contre l'or des habitans : cette abondan-

ce de métal les rend fainéans: la bonté du Roi, qui ne les charge pas d'impôts, y contribue encore: partie des étrangers qui leur apportent leurs besoins en sont accablez, vivant chez eux dans de mauvais climats, où l'industrie seule les soutient; ils sont cependant plus heureux que cette nation si riche: le commerce leur fournit abondamment de tout, ils ne se refusent rien de tout ce qui peut flater le goût & le plaisir des sens; les passions brutales les dominent moins, elles sont la suite ordinaire de la paresse & de la fainéantise.

Ce Prince étoit curieux de tout ce que je lui racontai des autres païs: je lui fis connoître que j'étois un homme très-ordinaire, que je pourrois rendre ses sujets aussi habiles que moi, s'ils le vouloient; mais la paresse est un terrible obstacle au bien: le Roi

les

les connoiſſoit, & ne les eſtimoit pas.

Suivant les loix de l'Etat, la Reine, ou premiere femme du Roi groſſe, étoit obligée d'accoucher dans le Temple des Bonzes, à quelques lieues de la capitale. On prétend dans le païs, que rarement l'enfant mâle qu'elle mettoit au monde, étoit celui qui paroiſſoit aux yeux du public, mais plutôt quelque enfant de Bonze. Il eſt notoire à la Chine, cela a été prouvé pluſieurs fois, qu'il y a des appartemens ſouterrains où ces faux Religieux gardent des femmes communes à tous. Le bruit du païs eſt, que ce Roi étoit fils d'une étrangere trouvée ſur le bord de la mer, qui étoit vraiſemblablement celle qui avoit mis le billet dans le ſac où fut trouvé le barril de poudre: ſa phiſionomie le dénotoit; il ne reſſembloit que

très-peu aux naturels du païs, il avoit les inclinations differentes: quoi qu'il en ſoit, les véritables enfans des Bonzes deviennent Rois, & ceux des Rois ſont élevez comme Bonzes: cela prouve juſques où peut être portée l'impoſture ſous le maſque du ſervice divin.

Je preſſois fort le Roi de me laiſſer retourner dans le Roiaume de Notibet. Déja trois ans s'étoient paſſez, lorſqu'on apprit que l'Ambaſſadeur qui étoit en ôtage pour moi étoit mort, le Roi de Notibet auſſi: ſon Roiaume fut remis à celui de Norreos, dont il étoit tributaire. Je n'eus plus d'envie d'y retourner, aiant d'ailleurs fait connoiſſance avec pluſieurs Négocians étrangers. Je compris par ce qu'ils me rapporterent des païs voiſins des leurs, que le continent où j'étois communiquoit

de

de bien près avec la grande Tartarie. Une lueur d'eſpérance de pouvoir réjoindre ma patrie me donnoit du courage: il ne faloit cependant pas croire que je le puſſe ſans quelque évenement extraordinaire. Je le ſouhaitois plus que je n'oſois l'eſperer; j'avois de la peine d'accorder tout cela avec l'idée que je m'étois formée de la figure des terres. Je croiois que je n'avois pas mis le pied dans celles de Jeſſo; il faloit cependant que j'en euſſe été bien prés, lors de la tempête qui nous ſépara des Japonois avec qui nous avions combattu. J'étois ſurpris qu'aucun vaiſſeau n'eût fait la découverte du continent où j'étois arrivé dans le bâteau de jonc, pour entrer dans les terres des muets: il eſt vrai que faiſant réflexion aux courans qui entrainoient les vaiſſeaux dans le détroit, où j'entendis un ſi

grand bruit, & vis une si grande fumée, je conclus que c'étoit-là le *non plus ultrà* des vaisseaux Européens, qui ne pouvoient gueres prendre d'autre route pour éviter les Gardes-côtes Japonois, qui ne souffrent pas qu'on aborde aux terres de Jesso. Toutes ces réflexions ensemble me fatiguoient l'esprit, & je ne dormois gueres, quoique j'eusse tout à souhait: je me voiois comme seul, & ne laissois pas malgré ma philosophie de craindre quelque retour de la part des Bonzes, qui ne sont pas moins rancuniers que les Ecclesiastiques de mon païs; d'ailleurs j'étois riche, j'avois de l'or & des diamans assez pour contenter un très-grand Prince. C'est le véritable moien de n'être pas en repos, que d'avoir un trésor à garder; personne à la vérité ne me l'envioit où j'étois; mais je comparois mon état

état avec celui dont je pourrois jouir en Europe avec tant de richesses. J'avois fourré mes gros diamans dans un pot d'onguent qui puoit très-fort, persuadé que personne ne seroit curieux de voir le fond de ce pot ; d'ailleurs mes remedes étoient choses sacrées où personne ne touchoit, chacun avoit interêt à les conserver, les Bonzes mêmes ; j'en avois guéri plusieurs par tout le Roiaume, ce qui faisoit que j'avois un parti parmi eux en ma faveur, qui m'avertissoit de tout ce qu'on disoit de desavantageux sur mon compte dans leurs maisons. Les uns soutenoient que j'avois contribué à l'embrasement de leur Temple ; les autres y faisoient voir de l'impossibilité dans cette rencontre. Je connoissois presque tout les Roiaume, & j'étois connu par tout : j'avois refusé tout ce qu'il

par là couper le passage au Roiaume de l'or.

Cette fâcheuse nouvelle vint à la Cour; on fut fort consterné, d'autant qu'il étoit impossible de joindre cette Province sans défiler par une montagne où il y avoit un Fort qui dépendoit du Roiaume, d'où on descendoit dans celui de la Province par un degré très-étroit; & au delà de ce Fort étoit un pont sur un torrent affreux qui roulloit dans des précipices terribles: c'étoit le seul endroit par où on pouvoit pénétrer dans le plat païs. Les rebelles s'étoient déja saisis du pont & du Fort d'en bas en deçà du torrent, on ne voioit pas comment il étoit possible de les déloger de là; & supposé qu'on le pût, ils n'avoient qu'à couper le pont, & se retirer de l'autre côté du torrent. Le Roi quoique vaillant

étoit très-embarrassé, il ne pouvoit pas être par tout, parce que le Prince au Nord du Roiaume paroissoit avec une très-grande armée. Comme il y avoit longtems qu'il faisoit la guerre à ses voisins, ses troupes étoient aguerries, & celles du Roiaume fort peu, mais elles étoient plus nombreuses. Le Roi m'aiant informé des faits, & de toutes choses, je lui conseillai d'envoier un Ambassadeur à son ennemi, ou à celui qui paroissoit vouloir le devenir, afin de sçavoir quelles étoient ses prétentions, & que quelques exorbitantes qu'elles fussent il fît semblant de vouloir les accepter, pendant que je m'offrois d'aller regagner le Fort que les rebelles avoient pris, seulement accompagné d'une centaine d'hommes de ceux que je croiois m'être les plus affidez, pour les avoir guéris de
di-

diverses maladies, le priant de faire avancer des troupes de distance en distance, afin qu'elles pussent se joindre en cas de besoin. Le Roi trouva que j'avois raison en tout, excepté qu'il ne comprenoit point comme je ferois pour emporter le Fort, où il y avoit une garnison de rebelles considérable. On fit partir l'Ambassadeur, & le gros de l'armée le suivoit, les meilleurs Généraux à la tête. Le Roi resta dans un quartier à portée de me secourir, & l'armée suivant le besoin. La frontiere du côté du Nord ne craignoit rien, la riviere étoit large & profonde, point de gué, elle repondoit autour de la Province rebellée qui se jettoit dedans ; ainsi le Roiaume étoit fermé pour soutenir longtems par le nombre des troupes qu'on pouvoit opposer à l'ennemi. J'avois fait depuis

puis que j'étois tranquile, un petit magazin de poudre avec mes muets, j'en avois bien cent livres. Je rêvai longtems de quelle maniere je m'y prendrois pour étourdir les rebelles. Je ne pouvois pas me former de grands objets par le peu de poudre que j'avois, & le peu de gens en qui je pusse me confier; mes muets même ne sçavoient pas que la poudre étoit la matiere qui faisoit tant de choses extraordinaires. Considérant que la montagne étoit fort couverte de bois, je pris des Charpentiers avec moi, & j'appris quatre muets à scier, à manier le perçoir, puis je pris congé du Roi avec la troupe qu'il me donna : tous étoient contens de me suivre. Nous arrivames sur la montagne après cinq jours de marche: je fis couper des bois les plus noueux; je fis faire des

troncs

troncs de quatre pieds; je fis des trous d'un pied & demi plus ou moins, droits & de biais, un dans chaque tronc; j'en fis couper trente; je fis faire de longues chevilles comme des ſondes creuſes, de bois très-fort; aiant rempli de poudre les trous de ces troncs, & forcé les chevilles dedans, je les fis porter dans le Château, qui dominoit le fort des rebelles, qui y étoient en ſi grand nombre qu'à peine la place pouvoit-elle les contenir; puis par un beau clair de lune aiant amorcé les troncs avec des longues fuſées bien garnies, j'en fis tirer une vingtaine de volantes en l'air, que j'avois préparées toutes à la fois, afin qu'elles tombaſſent de l'autre côté du torrent, partie ſur le pont, partie dans la place; puis je fis rouler les troncs contre la porte du Fort: ils firent un effet admirable,

ble, tous les rebelles ſe jettoient en bas du Fort ; les uns couroient ſur le pont, pas un n'oſoit le franchir à cauſe des fuſées qui paroiſſoient tomber de l'autre côté. Je deſcendis alors la montagne avec mon monde, & fis ſauter quelques troncs devant moi: on me ſuivoit, non ſans crainte de la part de mes gens. Nous trouvames toutes les gardes abandonnées, les portes ouvertes; car partie avoient auſſi voulu gagner la montagne de notre côté pour courir dans les bois. Mon principal ſoin fut de gagner l'autre bout du pont, & d'y faire un retranchement, pendant que je fis allumer des feux, ainſi que j'en étois convenu avec le Roi, pour l'avertir de venir en perſonne, afin d'abîmer l'ennemi, & le prendre par derriere en allant au-devant de lui par la Province même des re-

rebelles, qui crurent que j'étois avec une forte armée; ils reclamerent la clemence du Roi, qui fut promptement à mon secours. L'on ne tarda pas de marcher à l'ennemi, qui no tint point, mais décampa. On le suivit jusques près de la capitale, après avoir fait mourir les Chefs de la rebellion dans la Province. Il y en avoit de toutes sortes d'état, qui sans exception furent executez. Comme le Roi cherchoit moins à conquerir qu'à se maintenir, je lui conseillai de donner sa fille en mariage à ce Prince à demi vaincu, à condition qu'il donneroit sa premiere place de l'autre côté de la riviere en ôtage, & son fils aîné pour être élevé dans la Cour de Norreos. Ce Prince qui ne s'attendoit pas à tant de faveur, sortit lui-même pour venir au devant du Roi. La Princesse étoit belle, & presen-

ſente, elle étoit à côté du Roi. On fit le mariage ſur le champ. Ce qui m'obligea à en agir de la ſorte, fut que nous étions bien maîtres de la plaine, mais point d'aucune place, & que ce Prince étoit guerrier. D'ailleurs j'entendois qu'on ſe mocquoit un peu trop ouvertement de la peur qu'avoient eu les rebelles de quelques troncs de bois qui avoient éclaté, parce que j'avois mis de ma ſubſtance lumineuſe dedans, qui après tout ne pouvoit faire aucun mal, que je n'aurois pas toujours pû en fournir. Je compris qu'à la longue ces gens pourroient raiſonner juſte; j'étois d'ailleurs perſuadé que je ne pouvois pas longtems tenir la gageure, que j'aurois des peines conſidérables & des fatigues à ſoutenir la gloire de Norreos, qui n'étoit pas préférable pour moi au bonheur de la paix,

paix, & de la tranquilité dont je pourrois jouir. J'étois au reste très content de moi, & le Roi encore plus; l'ennemi de même, d'autant que je soulageois son peuple comme ceux du Roi. Les deux Etats se réunirent à merveille, & de bon cœur. Nous passames près de quatre mois dans la Souveraineté de Nortbety, c'est le nom de cette terre; l'air y est plus temperé en été qu'à Notibet & à Norreos. La Princesse ne cessoit de me remercier de lui avoir procuré un Prince aimable; & lui m'accabloit de caresses. Je me voiois beaucoup plus heureux qu'auparavant: le génie de ce Prince guerrier me plaisoit davantage que celui du Roi, qui étoit fort bon à la verité, mais trop froid, tenant du païs dont on croioit qu'étoit sa mere. Ce gendre auroit passé par toute terre

re pour un trés-aimable Prince. Il avoit été en differens païs: je l'entretenois de mes voiages, & nous passions le tems ensemble agréablement. Le Roi voulut que son gendre le suivît à Norreos, parce qu'il lui étoit difficile de s'accoutumer à se passer de sa fille qu'il aimoit tendrement.

Le bruit de cette guerre & de cette paix se répandit fort au loin, & donna de la jalousie aux Rois voisins. On considéroit que si on laissoit ces Princes unis, que le gendre subjugueroit avec son génie guerrier les Nations voisines, étant aidé de l'or de Notibet & de Norreos. Le Roi d'Arimond entre autres à qui cette Princesse avoit été promise en mariage, fut outré de cette alliance: il n'en fallut pas davantage pour lui aigrir l'esprit. Si le Roi de Norreos s'étoit

s'étoit presque soustrait de la puissance des Bonzes, le païs de Nortbety ne les respectoit guére non plus. Ce Prince aiant beaucoup voiagé, il avoit appris à connoître à fond leur politique, qui sous prétexte de ne rien vouloir, se rendoient maîtres de tout. Il n'aimoit point cette engeance. Je lui contai tout ce que je sçavois de la perfidie de ces Bonzes par toutes les Indes, & lui donnai une idée des Nations qui les méprisoient.

Il étoit charmé qu'on se préparât à lui faire la guerre, & aiant gagné le cœur du Roi son beaupere, il étoit sûr de ne pas manquer de troupes; parce que l'or étoit un appas, que plus on alloit du côté d'Occident, plus il étoit estimé; comptant d'ailleurs sur mon secours, il esperoit faire trembler les ennemis

mis jusques chez eux-mêmes. Nous travaillames à former de bons corps de troupes, peu nombreux, mais alertes & de bonne volonté : la jeunesse de Notibet & de Norreos s'y portoit de bonne grace. Ce Roiaume changea de face en six mois de tems ; si bien qu'au mois de Mai, selon mon compte, il y avoit cinquante mille hommes de cavalerie, & plus de cent vingt mille hommes d'infanterie, tous volontaires, sans les garnisons, ausquelles on n'avoit rien touché ; tout étoit de nouvelles troupes : celles de Norreos étant trop appesanties par une longue paix, on se contenta de prendre les meilleurs Officiers, laissant tous les vieux dans les garnisons. En continuant d'exercer ces troupes, nous les rendimes meilleures que celles des ennemis, qu'on sçavoit qui s'assem-

semblbient. Je fis faire des caisses à la mode d'Europe, leur son animoit les soldats, & les drapeaux réjouissoient la vûe du peuple.

Le Roiaume d'Arimond est le plus voisin de Nortbety: ces deux Souverains étoient de même âge, ils avoient voiagé en même tems. La satisfaction qu'avoit le Prince de Nortbety de posseder la plus belle Princesse du continent, le rendoit très-fier, quoiqu'il ne méprisât pas son ennemi. Sa situation relevoit son courage, & il attendoit patiemment qu'il lui déclarât la guerre. Son païs étoit séparé par une riviere, & une plaine de petite étenduë de l'autre côté, avec une montagne qui lui appartenoit. Il fit construire un Fort sur cette montagne pour disputer vivement le terrein s'il étoit attaqué, demeurant au sur-

plus tranquile en attendant son ennemi.

La Cour étoit campée à couvert de la riviere, & l'armée étoit autour de la montagne dans la plaine: il sembloit que c'étoit plûtôt une partie de plaisir, que la disposition d'une guerre. Le Roi de Norreos étoit vieux, sans héritiers que cette Princesse qu'il avoit donnée au Prince de Nortbety. Quoique ses Etats ne tombassent point en quenouille, & qu'au défaut de mâle on élût pour Roi un Seigneur du païs, tous aimoient si fort le Prince gendre, qu'on ne pensoit point à lui disputer la succession. La Princesse accoucha d'un fils un jour qu'elle se promenoit sur un chariot magnifique pour voir l'armée: c'étoit ordinairement les Bonzes qui étoient presens aux accouchemens; ils étoient bien éloignez de celui-ci.

ci. Je pris l'enfant, je le levai, en criant à haute voix, Reconnoiſſez la faveur du Ciel, vous tous ſujets de la Couronne de Norreos, il vous donne un Prince qui dominera toutes les nations voiſines; c'eſt un digne héritier que vous devez reconnoître pour votre maître à venir; & comme il eſt né dans l'armée, ſa volonté eſt qu'il ſoit élevé par les femmes des Généraux, & que celle qui aime le plus le Roi & ſa patrie, lui donne ſon ſein. Je ſavois qu'il y avoit une très-belle femme d'un Général qui étoit en état de le nourrir, ſon enfant étant aſſez grand pour être ſevré; le mari étoit préſent, il ſe jetta aux pieds du Roi, & dit; Grand Roi, ce ſera la mienne, d'autant plus qu'elle eſt à la ſuite de la Princeſſe: elle ſuivoit effectivement dans un char. On la fit deſcendre, & el-

elle monta dans celui de la Princesse. Ces chariots sont grands & couverts. Dès que la Princesse fut accommodée au mieux possible, elle voulut qu'on ouvrît les rideaux : il faisoit un très-beau jour. On continua à lui faire voir l'armée, qui se prosternoit la face en terre par tout où la Princesse passoit. La joie fut inexprimable, & depuis ce moment on appella cet enfant, le jeune Roi de Norreos. Le Roi & le Prince m'embrasserent en particulier, me remercierent de ce que j'avois fait; la considération pour moi augmenta. On avoit accoutumé de faire prendre aux enfans qui naissoient différentes drogues qu'on croioit saintes, je ne voulus pas qu'on lui donnât rien de vingt-quatre heures: moi seul en eus soin, & je répondis de sa vie au Roi & aux Dames : quand il en fut tems,

tems, je le donnai entre les mains de sa nourrice. On fit venir les Bonzes en corps, afin de le reconnoître pour leur maître à venir. Ils parurent, & baiserent les pieds de l'enfant. Ils le demanderent au Roi pour l'élever dans le Temple suivant l'usage, mais il fut dit que la volonté du Ciel étoit qu'il fût élevé à la Cour, qu'à cause de cela il étoit né à l'armée. On lui forma une garde de trente jeunes hommes, dont dix étoient toujours armez debout en sa présence sous les ordres du Général mari de la nourrice. Le Prince qui sçavoit les tours des Bonzes dont nous avions parlé souvent ensemble, contribuoit à affermir ce que je faisois : la conservation de cet enfant lui importoit, parce qu'il pouvoit être un jour Souverain de Nortbety, si son fils venoit à mourir.

Il déclara qu'il vouloit joindre à la garde de cet enfant, trente jeunes gens de Nortbety, ſous le commandement de ſon fils même, qu'on avoit donné pour ôtage à la Cour de Norreos; la propoſition fut acceptée, & la précaution parut fort bonne. Les Bonzes ſeuls n'étoient pas contens, mais il falloit s'accommoder au tems; car le tout ſe paſſoit à l'armée.

La Princeſſe repaſſa la riviere, le Prince reſta à l'armée, le Roi de Norreos ſuivit la Princeſſe. Ce campement de la Cour devint bientôt une ville, par les maiſons à demeure qu'on y conſtruiſoit. J'avois fait tirer les rues du camp au cordeau. Je propoſai aux deux Souverains de faire venir des ſujets de la Province de l'or, de Nortibet, du païs des Muets, afin qu'ils s'établiſſent dans ce lieu, où je con-

ſeil-

ſeillai au Roi de faire ſa demeure ; & de reculer de bâtir un Temple de Bonzes, ſous prétexte que ce n'étoit qu'un campement ; mais de faire proſterner le peuple contre le Ciel, au lever & au coucher du ſoleil, en donnant l'exemple lui-même. L'armée étoit déja ſur ce pied : comme le Prince travailloit de concert avec moi, j'eſpérois détruire peu à peu les Bonzes, n'attendant que quelque événement extraordinaire qui donnât lieu de les faire exterminer : je me flatois qu'ils m'en fourniroient l'occaſion.

Nous apprenions tous les jours qu'on faiſoit de grands préparatifs contre nous, & qu'il devoit fondre une armée formidable ſur la nôtre. Le Prince étoit d'une excellente humeur, je n'avois pas beſoin de le raſſurer : il comprenoit que plus for-

te l'armée seroit, plus elle s'ennuieroit devant nos retranchemens, & devant le Fort. J'avois fait construire des machines à la façon des Anciens, qui poussoient des traits, & jettoient des pierres. J'avois une grande envie de sçavoir où aboutissoit le continent; je ne pouvois me former un sistême certain là-dessus, & j'étois résolu de faire valoir toute l'expérience que j'avois dans la guerre, & de mettre en œuvre tout ce que j'avois appris de celle des Anciens. Je doutois que les nations qui viendroient nous attaquer en sçussent plus que nous. Quoique le Prince fut persuadé, que c'étoient des nations vaillantes & fort cruelles, il ne paroissoit jusques-là rien de la part de nos ennemis, si ce n'est une rupture entiere du commerce entre eux, & les sujets de Nortbety, dont nous

nous ne nous ſoucions guére. Un jour en me promenant je priai le Prince de me faire une rélation de ſes differens voiages, il commença l'Hiſtoire qui ſuit.

HISTOIRE DU PRINCE DE NORTBETY.

JE ſuis le plus jeune des enfans de mon pere, il y avoit ſi peu d'apparence que je puſſe être Souverain de cet Etat, que je m'étois réſolu de chercher fortune dans les païs les plus éloignez, plutôt que de vivre avec un frere dont l'humeur ne me revenoit point, qui devoit être un jour mon maître. Cette réſolution étoit combattue par l'amour que je portois à la Princeſſe ſœur de mon ennemi d'au-

jourd'hui. Cette paſſion avoit eu des ſuites, dont tout le fruit eſt mon fils que j'ai donné en ôtage au Roi de Norreos. La naiſſance de cet enfant fut ſi ſecrete, que perſonne n'en ſçut rien, hors trois avec nous deux, dont l'une des trois ſe chargea de l'éducation du nouveau né. Cet événement augmentoit la rigueur de mon ſort. L'adorable Princeſſe mere de cet enfant mourut peu de tems après ſes couches, parce qu'elle n'avoit pas été ſoignée ſuivant ſa condition. La maniere dont le tout ſe paſſa ſeroit trop longue à raporter, il vous ſuffira de ſçavoir que je n'avois point de repos: je fis ſi bien que mon ennemi d'aujourd'hui prit goût pour le voiage comme moi. Il étoit à portée de ſe munir des choſes néceſſaires à une telle entrepriſe, parce qu'il faiſoit la fonction de

pre-

premier Tréforier du Roi fon pere : il n'aima pas non plus fon frere aîné. J'étois pour lors dans la Cour d'Arimond : on racontoit tant de chofes merveilleufes d'un Sage des montagnes, que nous jugeames à propos de l'aller confulter fur le parti que nous avions à prendre. Cela n'étoit point fans difficulté, car on ne pouvoit approcher de fa demeure dès qu'on étoit chargé de quelques crimes : nous ne pouvions y parvenir, parce que c'en étoit un à tous deux de quitter la Cour : j'avois encore à craindre, pour avoir eu commerce avec la Princeffe défunte, fans le confentement de fon pere. Le voiage jufques à cette montagne eft de foi-même déja très-difficile, tant par fon éloignement, que par la peine qu'on avoit d'y aborder : on n'y pouvoit arriver qu'après plufieurs

jours de marche à pied; la saison y étoit contraire, car nous ne pouvions en appyocher qu'en hyver; & ces montagnes sont si glissantes, que le pied de l'homme ne peut pas s'y fixer sans chanceler. On disoit que la puissance de ce veillard étoit si grande, qu'il pouvoit ouvrir le centre de la terre, même le Ciel, quand il vouloit, donnant aussi toutes sortes de facultez aux hommes, comme de changer de figure, de ton de voix, & de langage. Enfin on racontoit tant de choses de lui, que je brûlois d'envie, & le Prince d'Arimond aussi, de tenter l'avanture.

Après avoir fait plusieurs bonnes œuvres pour nous rendre le Ciel propice, comme d'assister les pauvres, & autres choses semblables, nous nous mimes en marche comme de simples parti-

ticuliers, bien montez ſur des jumens pleines, condition néceſſaire au dire du public: nous formames la réſolution de ne nous quitter qu'à la mort. La hauteur de ces montagnes épouvante les plus aſſurez, elles ſont toutes blanches, il en ſort des flâmes d'eſpace en eſpace, des torrens épouvantables coulent de différens vallons: le païs d'alentour eſt cependant bien peuplé. Nous n'oſions communiquer notre deſſein à perſonne, & à peine trouvions-nous des gens qui entendiſſent notre langage, quoique ſujets & vaſſaux du Roiaume d'Arimond. Nous apprimes pourtant par quelle vallée il y falloit entrer: nous primes le plus d'inſtruction que nous pumes du lieu de la demeure du vieillard, & tentames la fortune, réſolus de périr ou de réuſſir dans notre deſſein. Le ſoleil

avoit déja deux fois fourni sa carriere, depuis que nous cheminions dans les montagnes par les passages qui nous paroissoient les plus pratiquables, sans que nous eussions rencontré personne à qui parler, lorsque nous arrivames près d'une très-belle source, où tout moien d'aller à cheval finissoit. Nous nous reposames en ce lieu; nous eumes même de la peine à y aborder, car c'étoit un fond de quelques milliers de pas avec une verdure charmante, & plusieurs fruits sauvages. Ce lieu nous auroit paru beau, si nous avions pu suivre notre route: il ne se présentoit à nos yeux qu'une fente pleine d'épines, par où on put monter à pied. Comme nous nous reposions au clair de la lune auprès de la fontaine en raisonnant de nos affaires, ne pouvant dormir, nous vimes des ani-

nimaux à quatre pieds qui perçoient ces épines pour venir boire, faisant mille sauts & gambades sur la verdure, sans s'éfraier de nos jumens qui passoient. Je tirai une flêche, j'en abatis un, c'étoit une espece de chevreuil, il resta sur la place ; & dès qu'il fut jour, nous en primes le meilleur pour en faire des grillades, & nous fimes rôtir ce qui restoit pour la provision du voiage. Nous fermames le passage par où nous étions entrez, afin que nos jumens ne pussent pas sortir: nous mîmes nos selles à couvert sous un rocher. Après avoir bien reposé, nous montames à travers les épines par la fente du rocher, il nous paroissoit que nous n'étions pas bien loin du haut de la montagne; a mesure que nous avançions, le passage devint plus aisé, la montagne nous parut toute en feu;

feu: vous pouvez juger de la fraieur que nous eumes; cependant soit la fatigue, soit enchantement, nous dormimes jusqu'au jour: à mesure que le soleil se levoit, les flâmes & la fumée qui étoient autour de nous disparoissoient. Nous continuames notre route pour gagner le haut de la montagne, nous apperçumes de loin une ouverture dans le rocher comme une porte, à quoi se terminoit le petit terrein par lequel on pouvoit monter. Cette ouverture étoit fort haute, on trouvoit des pas dans le roc. Nous montames près de cinq heures de tems, le rocher distiloit de l'eau suffisamment pour nous désalterer, nous ne voïions le jour que par quelques fentes qui communiquoient la lumiere: de tems en tems notre inquiétude étoit extrême. Les forces étoient prêtes à nous manquer, lors-

lorſqu'une grande ouverture très-claire ſe fit voir à nos yeux : Nous rappellames le peu qui nous en reſtoit pour y arriver. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la nôtre ; car aiant paſſé cette ouverture, on découvroit un lieu délicieux, un Temple, & pluſieurs maiſons diſtribuées de diſtance en diſtance parmi des arbres chargez de toutes ſortes de fruits, pluſieurs animaux à quatre pieds, qui paiſſoient ſans s'inſulter les uns les autres aux bords des ruiſſeaux qui couloient de toutes parts ; nous ne ſçavions ſur leſquels arrêter notre vûe, tant la diverſité étoit grande, auſſi bien que celle des oiſeaux. Nous deſcendimes environ mille marches en tournant autour de la montagne, nous trouvames que le roc étoit coupé perpendiculairement, ſans eſpérance de pouvoir aller plus loin ; nous ne dou-

doutions plus que cet endroit délicieux ne fût la demeure du Sage. Nous primes le parti de nous repoſer, nous mangeames le reſte de notre petite proviſion, à peine y en avoit-il de quoi nous ſubſtanter. La joie & la crainte prenoient place tour à tour dans nos cœurs, & toute eſpérance étoit prête à s'évanouir, ſi nous n'avions apperçu deux perſonnes differentes des hommes de notre terre, vêtus de longues robes blanches, qui venoient à nous. Ils nous demanderent depuis l'autre côté du foſſé, qui nous étions, & ce que nous voulions: la réponſe fut courte. Un d'eux s'en retourna pendant que l'autre nous entretint du bonheur dont nous jouirions, ſi le Sage qui réſidoit en ce lieu charmant vouloit nous y recevoir. La réponſe fut favorable, un grand arbre nous prê-

prêta ses branches en se baissant par leur ordre depuis l'autre côté du fossé. On nous dit de nous y attacher, ce que nous fimes, le branches s'éleverent, nous descendimes de l'arbre, & nous prosternames devant les vêtus de blanc; nous voulumes leur embrasser les genoux, nous ne trouvames rien dans nos bras: en mon particulier, je fus saisi de crainte, mais la douceur de la voix de ces personnages ou esprits bienheureux me rassura. Nous les suivimes au Temple, où nous ne vimes qu'un globe de feu en l'air sans être soutenu de rien: Nous étant jettez la face contre terre, pleurant de joie, le Sage parut avec une baguette à la main, & un grand livre dans l'autre; lequel prenant la parole, nous dit: C'est par l'ordre du destin, Princes, que vous êtes arrivez jusques ici, faites une con-

confeſſion générale de toutes vos fautes, & n'en obmettez aucunes circonſtances, ſans quoi vous mourrez. Nous exécutames ſes ordres au plus près & au plus juſte, & nous le conjurames de prier pour nous ſi nous obmettions quelque choſe. Nous fumes reçus en grace, le Sage nous aiant touché de ſa baguette, nous fumes fortifiez dans nos cœurs, & dans nos membres. Il nous mena dans ſa demeure, qui étoit dans l'endroit le plus ſolitaire de ceux qui entouroient le Temple. Après nous avoir fait manger des fruits admirables, & fait boire d'une liqueur divine, il prit la parole, & parla de la ſorte.

„ Princes, vous êtes deſtinez
„ à de grandes choſes, vous
„ êtes à preſent très-unis, vous
„ ne le ſerez pas toujours, vous
„ êtes ſeuls avec moi vivans ici
en

„ en chair & en os, le reste „ des créatures qui ont paru à „ vos yeux, sont les ames des „ grands personnages qui attendent qu'il plaise au souverain „ Etre de les appeller dans le „ repos éternel: C'est moi qui „ puis vous mettre en état de „ remplir vos desirs; mais comme le monde en général est „ très-corrompu, je veux que „ vous puissiez en prendre connoissance. sans qu'il vous soit „ libre de pervertir vos mœurs; „ votre ame va se séparer de votre corps, & vous aurez la „ facilité de tout voir, de tout „ entendre, sans que vous puissiez goûter des plaisirs, qui „ vous priveroient l'un & l'autre de jouir du bonheur éternel: venez avec moi dans le „ Temple." Nous suivimes le vieillard avec fermeté sans être ébranlez de son discours, puisqu'il

qu'il tendoit à satisfaire notre curiosité ; il nous fit coucher chacun dans un cercueil ouvert, & me toucha le premier de sa baguette ; je sentis un frissonnement jusqu'au bout des ongles, & j'abandonnai mon corps, que le vieillard ferma & scella, en aiant fait de même à mon ami, nous parumes comme les deux personnages qui étoient venus au-devant de nous. Le Sage nous mit sous la conduite de deux esprits, ausquels il distribua des contrées à nous faire voir pendant vingt-cinq ans que devoit durer notre voiage ou notre pelerinage : mon ami devoit voir une autre partie du monde que moi. Je promis une obéïssance & une soumission parfaite à l'esprit qui m'étoit donné pour compagnon : nous fendimes les airs du côté du Septentrion & des païs glacez

e reſſentois le chaud, le froid,
a pluie, tout comme ſi j'avois
·té dans mon corps, excepté
ue je n'avois ni faim ni ſoif,
i ſommeil; ſouvent nous nous
romenions dans les forêts au
ord des fontaines: l'Eſprit qui
n'accompagnoit, qui me dit
appeller autrefois Zenut, ne
oulut pas m'apprendre où il
voit vêcu. Nous fimes un très-
rand trajet ſans trouver que dif-
rentes ſortes d'animaux avec
s poils heriſſez, & d'autres
ui paroiſſoient avoir les peaux
rt douces; j'en conjecturois
: même, parce que les pre-
ieres nations que nous vimes
oient couvertes des mêmes
aux: la neige étoit ſur la ter-
Nous deſcendimes dans une
le capitale d'un grand Empi-
, où tous les peuples étoient
cupez à boire des liqueurs
les enivroient. Le Souverain
étoit

étoit un grand Prince, mais cruel, il faisoit pendre ses sujets pour des bagatelles. Zenut m'exhortoit à ne jamais répandre le sang des miens mal-à-propos. Ce Prince étoit dépité d'avoir perdu plusieurs batailles contre le Roi Bleu : il se démenoit furieusement dans son appartement, maudissant son sort d'être Roi, & pour se consoler il faisoit venir de ses Conseillers avec lesquels il beuvoit. Je parcourus l'Empire des Fôrets, je compris alors la prudence du Sage de la montagne de m'avoir privé de mon corps; j'entrois dans le plus interieur des maisons, je voiois tout le bon & tout le mauvais, sans pouvoir nuire à ce même corps; j'étois cependant sensible au froid, les chambres échauffées ne me déplaisoient pas; je visitai celles de l'Empereur, de l'Impératrice, & de tous

tous les Grands; j'allois auſſi chez les bourgeois, mais j'étois ſuſceptible de ſentir les bonnes & les mauvaiſes odeurs; j'avois cela de different de Zenut, qui étoit un eſprit pur, exempt des foibleſſes humaines; lorſque je me plaignois, il me tiroit des lieux où je ſouffrois, me rendant auſſi bien que lui viſible ou inviſible, toujours ſans faire aucune peine aux humains, ni leur cauſer de fraieur. Nous prenions la figure des differens peuples où nous ſéjournions. L'ordre militaire de cet Empire me plaiſoit beaucoup, il paroiſſoit que cette nation l'avoit appris d'autres, dont la phiſionomie reſſembloit beaucoup à la vôtre, qui étoient auſſi ivrognes que les ſujets de cet Empire, & ne differoient en rien en brutalité à cet égard: il y avoit d'autres étrangers qui n'étoient pas ſujets à ce vice,

mais plus adonnez aux femmes, à la compagnie desquelles ils se tenoient plûtôt qu'avec les hommes; la crapule les rend incapables d'une douce societé: comme ces étrangers étoient chefs des troupes, j'étois souvent à côté d'eux pour voir comment ils ordonnoient leur marche, & Zenut m'en montroit toute la science. Dès qu'on m'eut rapporté ce que vous aviez fait à la prise du Fort des rebelles, je ne doutai pas un moment que vous ne fussiez des mêmes peuples que j'avois vû dans mes voiages; je respirois après le plaisir de vous connoître, j'étois prêt d'offrir la paix à quelle condition que ce fût pour vous joindre: je n'ai trouvé de difference entre vous & une nation insulaire que j'ai vûe, si ce n'est que vous n'êtes pas adonné aux boissons fortes, & que

que vous êtes lumineux la nuit lorſque vous voulez ; au ſurplus le feu dont vous faites uſage m'eſt connu, & ſes effets ſurprenans auſſi. Zenut m'aiant fait voir tout l'Empire des Forêts, il me mena dans un Roiaume voiſin, dont les peuples ſont plus affables ; les premiers ſont eſclaves de l'Empereur, mais dans le Roiaume voiſin ils le ſont des Seigneurs particuliers ; le Roi n'eſt que comme le premier entre eux : les femmes ſont parfaitement belles, les hommes quoique fort adonnez à la table ſe plaiſent auprès d'elles, & il eſt difficile de diſtinguer les femmes d'un chacun ; j'en ai trouvai en differens païs, tantôt avec les uns, tantôt avec d'autres. Zenut me faiſoit des morales ſur la maniere de vivre des peuples de ce Roiaume, dont le rélâchement dans les bonnes

mœurs attiroit des divisions continuelles, chacun cherchant des facultez pour satisfaire sa passion dominante. Zenut me faisoit distinguer les bons d'avec les mauvais, les bons étoient en plus petit nombre, mais parfaits. Les troupes de ce Roiaume marchoient sous les mêmes Généraux que celles de l'Empire des Forêts; il y avoit cependant peu d'union entre elles, elles étoient très-mal disciplinées: le Roi n'étoit pas dans le Roiaume pour lors, parce qu'il avoit plusieurs Etats; les deux armées alliées étoient très-peu d'accord, ce qu'un Général vouloit, n'étoit pas du goût de l'autre. Zenut me faisoit comprendre le ridicule de cette conduite, pour que jamais je ne tombasse dans le même cas, lorsque j'aurois à me joindre à mes alliez. Après avoir consi-
de-

deré la vie luxurieuſe qu'on menoit dans ce Roiaume, & qu'il me crut ſuffiſamment inſtruit de tout, il fendit les airs avec moi, nous joignimes le lieu où ſe raſſembloit l'armée ennemie de ces deux Couronnes; tout s'y paſſoit bien differemment: un ordre admirable y étoit obſervé, point de luxe, des Généraux ſages & prudens qui ne penſoient qu'à remplir leur devoir, fort exacts à leur ſervice, & très-attachez à leur Roi, qui étoit un jeune Monarque abſolu, toujours victorieux, qui prêchoit d'exemple à ſes ſoldats par ſa vigilance, ſon activité, ſa ſobrieté, & ſa continence: on l'appelloit le Roi Bleu; il avoit auprès de lui pluſieurs Ambaſſadeurs de differens Rois qui lui faiſoient la Cour; mais autant qu'il étoit bien en Généraux, autant étoit-il mal en Miniſtres fideles; les

siens recevoient des présens de differens Ambassadeurs pour empêcher la rapidité des conquêtes de leur Maître. Zenut après m'avoir conté les perfections de ce grand Roi, me découvroit aussi ses défauts, qui n'auroient rien été s'il avoit eu un Ministre fidele : la fortune étoit favorable au Roi Bleu : elle vouloit, au dire de Zenut, le porter au plus haut point de la gloire, pour le faire tomber plus bas, non par sa faute, mais pour servir d'exemple : il m'assura qu'à son retour je verrois l'esprit de ce Roi dans la demeure du Sage.

Je fus présent à trois combats qu'il donna à ses ennemis : c'étoit un Prince ferme, d'un sang froid admirable dans l'action ; je contribuai au gain d'une bataille aiant pris sa figure, je me trouvai à la tête de differens bataillons où la partie étoit

étoit la plus foible ; ma préſence ranimoit ceux qui étoient fatiguez, & les ennemis du Roi Bleu furent toujours vaincus, ſans que ce Prince s'enorgueillît davantage. Il fit marcher ſes troupes après tant de victoires dans les Etats particuliers de ſon ennemi, il y fit obſerver un très-bon ordre ; on auroit plutôt dit qu'il y étoit pour rafraichir ſon armée que comme vainqueur, par la politeſſe dont il en uſoit envers lui, qu'il auroit pu dépouiller de tout : il ſe contenta d'établir un Roi ſur partie de ſes Etats. Le Prince qui fut élu poſſedoit toutes les grandes qualitez qu'on peut déſirer, non ſeulement en un Roi, mais dans l'homme de bien. Le ſort de ce nouveau Roi devoit être heureux avec le tems, après qu'il auroit eſſuié des travaux & des peines qu'il auroit à ſuppor-

ter par ſon grand courage: la fortune laſſé de le perſecuter devoit auſſi l'élever au plus haut point de gloire, avant qu'il allât trouver le Roi Bleu dans la demeure du Sage de la montagne.

Zenut toujours attentif à m'inſtruire, m'apprit les raiſons que le deſtin avoit de borner ſes faveurs ſur les humains, afin qu'ils ne ſe portaſſent point avec trop de fureur à ſatisfaire leurs paſſions, tant de l'eſprit que du corps. Ces touches ſont ſi néceſſaires, me diſoit-il, que ſans elles la malice de l'homme iroit juſqu'à détruire ſon eſpece même avant le tems preſcrit par le Maître du globe de feu, qui tient ſon principal trône ſur la terre dans le Temple de la montagne du Sage, où il veut donner une idée de ſa pureté aux eſprits qui ſont déja dépouillez en partie de la corruption.

Tout

Tout ce que j'avois vû me faisoit comprendre combien les guerres étoient ruineuses pour tous les Etats, & pour les Souverains mêmes les plus heureux quoique victorieux.

Je passai après avoir quitté l'armée du Roi Bleu, dans differentes Cours voisines, où on n'attendoit qu'à profiter des momens du dérangement des affaires des parties qui étoient en guerre : quoique ces Princes eussent des alliances reciproques avec tous, ils étoient bien résolus de n'en tenir aucune dès qu'ils verroient lieu à faire leurs affaires.

Zenut qui me faisoit entrer dans tous les Conseils pour voir jusqu'où alloit la fourberie des hommes, la trahison des Ministres, & l'avidité du gain, même chez ceux qui avoient beaucoup au-delà de ce qu'il leur falloit,

 me

me dit que ces sortes de gens restoient errans après leur mort sur la terre, sans avoir aucun lieu où leur esprit pût se tranquiliser jusqu'à l'accomplissement des tems; que les vents mêmes les chassoient de la résidence du Sage, où les seuls esprits qui avoient été desintereffez pouvoient parvenir. Les plus grands Héros qui avoient joint l'avarice à l'envie de faire des conquêtes, étoient privez de cette demeure délicieuse, comme les moindres particuliers de la terre qui avoient exercé les professions les plus abjectes, parce qu'ils avoient borné leurs desirs dans des choses materielles & terrestres; leurs esprits ne pouvant jamais être si bien dépouillez qu'ils pussent être élevez aussi haut que ceux qui avoient toujours eu des idées nobles, qu'ainsi qu'une partie de la fumée

reſtoit en ſuye, de même il y auroit differens degrez dans les eſprits plus ou moins épurez.

Le Prince remit à une autre fois la continuation de cette hiſtoire, parce qu'il fut averti de l'arrivée d'un Hérault de l'ennemi qui ſouhaitoit de le voir, & lui remettre lettre de la part du Roi d'Arimond. Le Prince s'étant placé au milieu de ſes Généraux, on ouvrit les rideaux de ſa tente, une figure giganteſque parut fierement devant lui, qui lui dit : „ Oſmundar Roi d'Arimond & „ païs adjacens, juſqu'à la mer „ où il pleut des glaces ; Au „ Prince de Nortbety, Salut. „ La gloire éternelle & proſ- „ perité au Roi d'Arimond. „ Comme il auroit été diffici- „ le à croire que toi Prince „ de Nortbety euſſes pû man- „ quer à ton ſerment, auſſi

 „ l'aiant

„ l'aiant fait, tu es digne de
„ ma colere; me ressouvenant
„ cependant de la liaison de nos
„ Etats, si tu veux accepter le
„ défi du combat entre toi &
„ moi pour éviter de répandre
„ le sang des hommes ausquels
„ tu commandes, qui seront
„ dans peu mes sujets, je t'of-
„ fre de laver tes fautes dans
„ ton sang, quoique tu sois
„ indigne de mourir par une si
„ noble main."

Le Prince ordonna qu'on regalât le Hérault, après lui avoir dit qu'un sien serviteur l'accompagneroit pour porter sa réponse en Arimond. On l'arrêta un jour pour qu'il vît passer l'armée en revûe, dont il parut surpris. Le Prince lui fit donner un présent considérable, & le fit accompagner par un Capitaine des Gardes, qui eut ordre de proferer la réponse suivante quand

il

il feroit devant fon ennemi.
„ Le Prince de Nortbety, gen-
„ dre du Roi de Norreos, Nor-
„ tibet, & païs des Muets,
„ Seigneur perpetuel des Provin-
„ ces dorées deça & delà la Mer;
„ A toi Roi d'Arimond, qui ja-
„ dis fus mon ami, & qui es
„ indigne de l'être aujourd'hui,
„ Salut & profperité à mes ar-
„ mes. Je ne difpute point la
„ nobleffe de ton fang, j'aurois
„ tort, puifque c'eft le même
„ qui fe meut dans mon cœur,
„ qui offre comme un brafier
„ ardent des vœux au Créateur
„ de toutes chofes, de la fa-
„ veur de qui j'attends gloire,
„ profperité & victoire fur mes
„ ennemis en toutes fortes de
„ combats, & en toutes ren-
„ contres: Arunder Capitaine
„ de mes Gardes a ma parole
„ pour choifir avec toi en tel
„ tems & en tel lieu que la bien-

 „ féan-

„ féance permettra, une place
„ de combat: c'eſt ce que j'ai
„ à te faire ſçavoir Roi d'Ari-
„ mond."

Les deux Héraults partirent; on cacha à la Princeſſe la venue de celui d'Arimond, parce qu'elle étoit groſſe; on préparoit toutes choſes pour une belle défenſe en cas de rupture Comme nous étions campez ſur notre frontiere, il n'y avoit qu'un étang qui nous ſéparoit des terres d'Arimond, où il ne paroiſſoit encore point de troupes: cet étang étoit commun aux deux Etats, avec un terrein au milieu où la jeuneſſe des deux s'aſſembloit dans de certains jours, pour tirer des prix à coups de flêches. Le Hérault eut ordre de propoſer ce lieu pour le combat; le Roi d'Arimond l'accepta, & le jour fut marqué au Solſtice d'Été. Le jour venu, un

un détachement de chacune des deux armées parut deçà & delà de l'étang; les deux Princes se rendirent sur ce lieu, le Prince de Nortbety avoit une assurance qui lui prognostiquoit la victoire, on ne voioit rien de farouche dans ses yeux. Dès que le combat commença, le détachement de l'armée de Nortbety se prosterna un moment la face en terre, un silence parfait y regnoit, pendant que de l'autre côté on jettoit des cris affreux, que je ne sçaurois comparer à rien de raisonnable. Le combat fut court, mais vif; le Prince n'avoit pour toute arme qu'une javeline & une longue épée, il s'appuioit pendant qu'il agissoit de sa javeline sur le plombeau de son épée avec la main gauche: le Roi d'Arimond étoit armé d'un grand sabre, & d'une massue, il s'attendoit que le Prince

lui lanceroit sa javeline, ce qu'il ne fit pas, se contentant de le tenir en respect avec cette arme. Enfin le Roi d'Arimond lassé d'une contentance aussi tranquille, lui jetta sa massue par la tête, qu'il eut le bonheur d'éviter, & de lui porter en même-tems un coup de javeline dessous l'oreille : le Prince lui offrit la paix pendant qu'il le tenoit en respect avec sa longue épée, & qu'il lui voioit perdre beaucoup de sang, tant qu'il en tomba en pâmoison: le Prince ne voulut prendre aucun avantage sur lui, il l'embrassa l'appellant tendrement son ami ; & me demandant à son secours, je fus bientôt auprès du blessé ; après lui avoir fait une incision, j'arrachai le fer de la javeline, & le pansai d'une baume précieux, je fis dresser une tente à la place même du combat: Le Prince ne per-

permit pas qu'on fît aucune réjouissance dans notre armée. La Princesse ignora long-tems cette victoire, ce ne fut qu'après que le Roi fut revenu à lui, & en état de paroître, qu'elle l'apprit. La modération du vainqueur fut admirée dans l'armée du vaincu même: la paix se fit, le Prince laissa l'option au vaincu de retourner à la tête de son armée, où de joindre la Cour. Il consentit de paroître devant le Roi de Norreos; ce Prince étoit plein de mérite, il s'attira l'amitié de toute la Cour: on connut à la maniere de combattre du Prince de Nortbety, qu'il avoit vû des nations policées, & que le veillard avoit distribué le voiage de son ennemi parmi les peuples où la colere n'est point dominée par la raison.

Osmundar ne pouvant résister

aux mouvemens de son cœur en faveur du Prince de Nortbety, lui rendit son amitié, reconnoissant son tort; le mariage avec la Princesse de Norreos étant un pur hazard, son rival aiant d'ailleurs ignoré les engagemens dans lesquels le pere d'Osmundar étoit entré avec le Roi de Norreos, non seulement on ratifia la paix, mais on conclut une alliance entre les Couronnes d'Arimond, de Nortbety, Norreos, &c. qui fut jurée solemnellement par les parties contractantes.

Il étoit alors question de sçavoir comment le Roi d'Arimond pourroit se délivrer de ses alliez. On convint d'avoir pour chef du service divin le sage vieillard de la montagne, qui étoit vraiment aimé du Créateur, qu'il falloit lui envoier une ambassade pour le prier de recevoir les hommages

ges des trois Roiaumes, vû les obligations que les Etats lui avoient d'avoir conservé leur Princes avec tant de bonté.

On dépêcha un Ambassadeur au Sage avec les instructions nécessaires, & on envoia un Hérault à l'armée des Confédérez, pour leur donner avis de la paix concluë entre les Souverains d'Arimond & de Nortbety, avec prieres de se retirer par-delà les montagnes.

Les Confédérez refuserent de se retirer, & lacherent plusieurs imprécations contre le Roi d'Arimond.

Après avoir tenu Conseil de guerre, on résolut de se mettre en bonne posture, & d'ordonner à tous les Bonzes qui ne voudroient pas obéïr au vieillard, se retirer du côté des montagnes, & que ceux qui voudroient le reconnoître pour souverain Prêtre

tre, eussent à se déclarer ; plusieurs des Bonzes sortirent de ces Roiaumes, les autres resterent tranquiles ; les premiers furent conduits avec politesse, on leur donna toutes sortes de secours dans leur retraite.

Sur ces entrefaites le vieillard envoia une réponse, qu'il acceptoit le titre de Grand-Prêtre des trois Roiaumes, à condition que pour tout culte on adoreroit le Dieu du Ciel representé par le feu, qui brûleroit dans les Temples depuis le coucher jusqu'au lever du Soleil, ainsi que les Princes en avoient vû l'image dans le Temple de la montagne.

Le sage vieillard promit la victoire aux Princes, pourvû qu'ils n'oubliassent point les principes de sagesse qu'on leur avoit inspirez.

Toutes ces dispositions étant faites, les Rois ne penserent qu'à for-

former leurs armées : celle d'Arimond devoit attaquer la premiere les ennemis, & faire semblant de leur laisser de l'avantage, pendant que celle du Prince se montreroit en bon ordre, aprés que l'autre auroit lâché le pied, elle devoit combattre de pied ferme en bataillon serré; après quoi l'armée d'Arimond devoit revenir à la charge pour harceler les ennemis sur les côtez, jusqu'à ce que le Prince les eût enfoncez. Ce fut à la petite pointe du jour qu'on les attaqua; ils crioient victoire gagnée par la fuite des troupes d'Arimond; mais ils trouverent à décompter, lorsqu'après que cette armée se fut ouverte, celle du Prince parut en colonnes serrées; ces furieux n'étoient point accoutumez à de si rudes chocs, ils furent enfoncez par tout où les colonnes donnerent. Dès qu'ils

qu'ils furent en désordre, l'armée d'Arimond qui s'étoit ralliée, suivit les ennemis de si près qu'ils furent obligez de se mettre tout à fait à la débandade; plusieurs furent trouvez morts de lassitude & des blessures qu'ils avoient reçûes; une très-grosse partie périt au passage d'une riviere, quoiqu'on ne les suivit plus: par ce moien tout le païs à l'Orient des montagnes se trouva délivré d'ennemis. Ce fut une très-grande réjouissance pour les peuples, par la commodité du libre commerce que toute cette partie de la terre avoit de communiquer jusqu'à la mer: On auroit dit que ces trois Souverains n'étoient qu'un esprit & un corps: on changeoit de séjour & de demeure, les trois Cours étoient presque toujours ensemble. Je vivois en mon particulier très-content; je passai

dix ans entiers sans qu'il me prît envie de revoir ma patrie, pendant lequel tems je contribuai à faire plusieurs beaux établissemens pour augmenter la richesse reciproque de ces peuples. Un des premiers soins des Princes fut de s'apprendre l'un à l'autre le recit de leurs avantures, le Prince de Nortbety recita le premier les siennes, ainsi que vous l'avez vû ci-devant, dont voici la continuation.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE DE NORTBETY.

ZEnut me fit suivre les bords de la mer, les mœurs & les Religions sont égales, jusqu'à ce que je parvins au-dessus d'une

d'une terre qui eſt plus baſſe que la mer même : j'oubliai preſque que je n'étois pas accompagné de mon corps par une crainte qui me ſaiſit, elle dura peu à la verité : je crus que j'allois être ſubmergé des vagues de la mer. Zenut m'expliqua que par le travail des habitans de cette petite contrée, ils avoient trouvé le moien de réſiſter à l'Ocean, & de ſe mettre à l'abri de ſes fureurs. Je crus que j'étois arrivé au païs de ces peuples qu'on dit, qui habitent dans le fond de la mer, d'autant plus que le ſoleil n'y éclairoit point, & qu'un épais brouillard étoit répandu ſur la terre dont je ſouffrois toutes les incommoditez par le froid que je reſſentois.

Cette contrée eſt belle & bien bâtie ; Zenut me dit que les habitans étoient ſages dans leurs mœurs, à l'avarice près ; vice au-

auquel ils étoient trop adonnez, avec d'autant moins de raiſon, que les grandes richeſſes qu'ils amaſſoient ne les rendoient pas plus avides des plaiſirs ni de la bonne chere, qui n'eſt pas un vice dès qu'elle n'eſt pas portée à l'excès, par un mépris qu'on fait des biens du Créateur. Ils ſont eſclaves de leurs biens en toute maniere, ils n'oſent marcher dans leurs maiſons, crainte de les ſalir, non par un effet de propreté, mais de peur d'avoir un domeſtique de plus pour les nétoier. Je vis des femmes qui plutôt que de cracher ſur le plancher ou dans leurs mouchoirs, avaloient de nouveau ce que la toux leur avoit fait monter de l'eſtomac & de la poitrine dans la bouche. Comme j'entrois dans l'interieur des maiſons, j'y vis des femmes, elles ſont plus fidelles à leurs maris qu'ailleurs;

elles ont aussi moins d'esprit, peu propres à égayer la conversation. Ce peuple s'épuisoit à soûtenir une Puissance voisine, qui devoit en recompense les ruiner dans leur commerce, qui fait la principale richesse du païs. Outre l'avidité du gain, ces peuples sont susceptibles d'orgueil, conservant au reste une bonne foi avec les nations dans leur commerce. Il me fut impossible de comprendre ni de retenir les differentes sortes de cultes divins qu'on observe dans ce païs. Nous le quittames, il me parut devoir être aussi charmant en été, qu'il étoit pour lors desagréable.

En traversant les mers nous descendimes dans une terre aussi très-couverte de brouillards, où les peuples sont plus civilisez qu'au continent que nous venions de quitter : c'est un grand Roiaume gouverné par une Reine, qui pas-

passe sa vie délicieusement, pendant que ses Généraux font la guerre dans les païs d'outre-mer, non pour agrandir ses Etats, mais pour affoiblir toutes les autres Puissances amies & ennemies, afin d'être maîtresse de la mer, & de toutes les richesses du monde. Quoique ce Roiaume porte la guerre au dehors, il ne perd rien des vûes qui tendent à l'agrandissement du dedans, par les reglemens nécessaires à maintenir ce qui peut lui faciliter toutes les commoditez de la vie. Comme cette Princesse a beaucoup d'argent, & que ses peuples lui en donnent tant qu'il lui en faut, afin que les differentes nations se massacrent & s'affoiblissent; elle trouve le moien de parvenir à ses fins; plusieurs Princes riches en hommes, pauvres en argent, fournissent abondamment

au plaisir que cette nation a de faire détruire un Roiaume par l'autre. Zenut me fit là-dessus plusieurs exhortations, me donnant à entendre que pour s'attirer la vraie bénédiction du Ciel, il ne faut rien entreprendre que de juste. Quoiqu'il parut que le païs où nous étions pour lors fût heureux, il ne l'étoit cependant point du tout, parce que l'empressement des habitans à se procurer de l'argent, a pour but le rélâchement: ce peuple donnoit à plein colier dans les plus grandes débauches, oubliant souvent jusqu'à celui qui est la source des biens, qui tôt ou tard se venge envers les hommes de cet oubli. Ce que j'avois vû sur la montagne devoit me faire souvenir quelle devoit être la fin de l'homme & principalement des Souverains. Cette nation est puissante & spirituelle, elle soumet tout à ses

sens

sens & à son raisonnement; les femmes y sont très-belles, mais adonnées à la débauche, moins fidelles à leurs maris, que celles du continent voisin : ils ne se soucient gueres de ce qu'elles font, pourvû qu'ils se satisfassent dans leurs plaisirs. Ce sont au reste de très-vaillans guerriers dans l'abondance; mais si elle manquoit, l'envie de finir la guerre leur viendroit bien-tôt.

Comme le but de Zenut étoit seulement de me montrer le bon & le mauvais pour que j'en sçusse faire le discernement, il ne me permettoit pas d'entrer dans de plus grands examens des choses qui ne pouvoient pas m'être utiles un jour, m'assurant cependant que lorsque Dieu frapperoit ces nations de l'étourdissement, leurs sciences viendroient jusqu'à nos contrées, où elles resteroient tant que nous n'en ferions pas un

mauvais usage ; qu'après cela, le Maître du globe de feu les feroit passer ailleurs ; il m'assura même que je donnerois naissance aux bonnes mœurs dans plusieurs terres d'Orient : j'ai lieu de l'espérer par l'union que je vois renaître entre nous aujourd'hui. Quoiqu'il semble que la terre où j'étois pût passer pour délicieuse, vû la force de l'Etat, les commoditez des habitans, & la grandeur des villes, j'y trouvai deux choses qui me déplaisoient ; sçavoir, que partie du jour les hommes y étoient privez de raison, & que le soleil s'y montroit peu souvent ; de quoi les habitans se soucioient peu, le commerce leur fournissant tout, & la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, les empêchant de penser à autre chose de plus parfait qu'eux. Il y a cependant de beaux Temples où les riches &

les pauvres s'aſſemblent tous une fois la ſemaine, paſſant preſque les ſix autres jours dans les lieux où l'on boit des liqueurs qui troublent la raiſon; quoique les femmes y aillent rarement, elles en font un grand uſage : ainſi on peut juger de ce qui tient le plus au cœur de cette nation ; je ne ſçaurois mieux vous en repreſenter la phiſionomie que par Glantzby.

Zenut m'apprit qu'il y avoit quatre vieillards ſur les quatre plus hautes montagnes du monde ; que j'aurois le bonheur d'en voir encore un qui étoit ſubordonné à celui par l'ordre de qui nous étions partis, quoi qu'il fût auſſi aimé du Créateur. Le même Sage avoit ordonné à mon conducteur de ſe trouver dans la demeure dudit vieillard, au tems que tous les eſprits bienheureux qui lui ſont ſoumis s'y

rassemblent pour louer d'un commun accord celui qui est la source de la vraie pureté. Nous partimes du Roiaume dont je viens de parler, avec cette difference, que Zenut me faisoit descendre sur toutes sortes de vaisseaux, m'expliquant toutes les manœuvres que nous voiïons faire aux differentes nations qui les montoient. Si ce que j'avois vû sur la terre m'avoit paru admirable, ce que je voiois sur la mer me sembla encore plus surprenant. Les hommes y sont bien moins vicieux que sur la terre, parce que les occasions de l'être manquent, & que la crainte de la mort retient leurs mauvaises passions, si naturelles au cœur de l'homme, excepté l'avarice qui est toujours le but qui porte les hommes à se dévouer à la navigation, jusqu'aux pêcheurs qui exposent leur vie pour des inté-

rêts très-médiocres. La nation la plus puissante sur la mer est sans contredit celle que nous venons de quitter, si l'on en juge par le nombre infini de vaisseaux qu'elle met en mer. Il y en a cependant d'autres qui ne lui cedent ni en bravoure ni en adresse, ainsi que je le vis un jour de combat naval, où les deux nations se départirent sans avantage de part ni d'autre: il y eut des vaisseaux coulez à fond des deux côtez, & la perte fut égale: c'est là où je vis aussi l'effet terrible du feu. Zenut me dit que ces Arts ne parviendroient dans nos contrées, que lorsque la grande corruption seroit parmi nous; que c'étoit un fléau dont Dieu avoit permis que les hommes se servissent pour venger le Créateur sur eux, même des crimes que tous avoient commis envers lui, par le mauvais

usage qu'ils avoient fait des lumieres qu'il avoit eu la bonté de leur départir pour leur bien & leur avantage, dont ils avoient abusé, en quoi la puissance & les decrets du souverain Maître de toutes choses étoient admirables. Ces reflexions sont cause que je ne vous ai point pressé de me montrer en quoi consiste la science du feu de Glantzby, qui est peut-être la même chose que j'ai vû mettre en usage parmi ces nations qui regorgent de biens & de faveurs du Ciel, dont elles sçavent si peu profiter.

Nous arrivames dans la demeure du sage vieillard ami de notre maître; il parut surpris à ma vûë; il reconnut la puissance de son Superieur, d'avoir operé en moi ce qu'il avoit fait; il fut ravi d'admiration; tous les esprits bienheureux étoient rassemblez dans le Temple; ils furent éle-

vez

vez en l'air à quelque diſtance du globe lumineux: ce fut alors que je reconnus la difference qu'il y avoit entre eux & moi; je reſtai à terre me proſternant auſſi. Le vieillard me conſola, en m'aſſurant que j'aurois part au même bonheur: j'eus la ſatisfaction de voir que Zenut tenoit le premier rang entre les bienheureux qui étoient devant le globe; mon reſpect augmenta pour ce ſage conducteur, & je me promis de lui être toujours plus ſoumis. Cette cérémonie finit par une mélodie des plus harmonieuſes & toute divine, dont la voute du Temple retentit pendant un long tems: Zenut m'a aſſuré depuis, qu'elle étoit partie du ſéjour bienheureux du Souverain de toute lumiere. Le Sage aiant remercié Zenut de la viſite qu'il lui avoit fait, nous permit de nous retirer. Cette demeure é-

toit tout à fait impénétrable aux humains, & il ne me parut aucun chemin par où on y pût arriver sans miracle; elle n'étoit point éloignée des demeures des hommes, qui ne pouvoient l'avoir, étant environnée de rochers les plus escarpez: nous vîmes une nation environ à trois lieues de ces mêmes rochers. Zenut voulut que nous fissions un plus long séjour parmi ces peuples, qu'ailleurs; parce qu'il me dit qu'ils étoient moins mauvais que les autres hommes: c'est un païs assez doux, composé de plusieurs petits Etats qui sont gouvernez par de bonnes loix; ils étoient autrefois très-unis entre eux; le luxe des païs voisins a déja perdu & corrompu leurs bonnes mœurs; ils ont conservé une inclination guerriere, qu'ils exercent même quelquefois entre eux, ainsi qu'il arriva pen-
dant

dant que nous les visitames; les habitans des villes avec leurs sujets s'unirent pour détruire ceux des montagnes qui sont unis sans l'être, chacun d'eux etant Souverain : ceux des villes formerent des corps de troupes reglées, ils s'emparerent d'une partie des sujets de ceux des montagnes. Un riche Sacrificateur fut cause de cette guerre. Il arrive souvent, me dit Zenut, que les gens destinez au service divin sont portez à susciter des divisions, parce qu'ils augmentent leur pouvoir dans le desordre. Ce Chef, au dire des habitans des villes, avoit travaillé à soumettre la liberté de ces peuples en général à un puissant Roi, Souverain de plusieurs Princes. Les villes de ce païs, qui vivent en République, craignent la domination étrangere, & sont en de conti-

nuelles défiances de ceux qui desservent les Temples, parce qu'ils les ont reduit sous leur obéïssance, au lieu qu'ils sont Souverains dans les montagnes, & possedent la meilleure partie des revenus de ces contrées: les habitans qui ont grande foi à leurs prieres, les ont si fort enrichis, qu'il y a tel Chef d'entre eux qui a plus de revenu que le corps de l'Etat. Nous vimes ces montagnards se mettre en campagne sans aucun ordre, aïant pour tout équipage leurs armes, & des vaches qui suivoient l'armée. Comme cette nation est d'une extrême bravoure, elle ne redoute point ses compatriotes des villes, les aiant vaincus autrefois. On peut quasi comparer la maniere de combattre des montagnards, à celle des Tartares; malheur à qui est une fois exposé à leur fureur, on n'y

n'y peut résister qu'en se tenant en bon ordre, ainsi que firent les habitans des villes, qui remporterent la victoire uniquement par cet endroit. Cette maniere de faire suivre des vaches n'est pas mauvaise ; l'armée trouve par tout de quoi vivre sans être chargée d'équipage. Ces montagnards se nourrissent ordinairement de lait & de viande. Il arrive assez souvent, qu'ils réussissent, & qu'ils trouvent en très-peu de tems suffisamment d'équipages chez leurs ennemis : les combats qu'ils se donnerent, furent rudes. Zenut prit occasion de là de me représenter combien les guerres civiles étoient nuisibles ; que les nations les plus fortes en étoient affoiblies à un point, qu'elles pouvoient être subjuguées par les plus petits Etats voisins. Les villes victorieuses connoissant que les avanta-

tages ſur leurs ennemis étoient ruineux, ne s'éloignerent point de la paix; elles ſe réunirent avec leurs freres, faiſant tomber leur principale colere ſur ce puiſſant Chef qui avoit été la cauſe de la guerre, conſervant cependant quelques avantages ſur les autres auſſi; en quoi ils font mal, me dit Zenut, il falloit uſer de généroſité entiere, & tout rendre: mais il n'y a point d'homme parfait, ceux-ci courent riſque d'empirer par le luxe qui s'introduit chez eux. Mon ſage conducteur prenoit plus ſouvent la figure humaine en ce païs, qu'ailleurs; nous nous trouvions dans les aſſemblées publiques, même dans les Conſeils, tantôt viſibles, tantôt inviſibles. Ils ſont ſi nombreux chez ces peuples, que ceux qui les compoſent ſe reconnoiſſent à peine; il y a ſouvent de la confuſion, de

l'amour

l'amour propre, de l'interêt particulier, comme dans les plus grandes Cours. Zenut prenoit occasion de m'expliquer la difference sorte de gouvernemens, me montrant que le Créateur de toutes choses est seul parfait. Le gouvernement Monarchique, me disoit-il, est sans contredit le meilleur, lorsque la tête est bonne : le Maître du Ciel accorde cette grace en grande bénédiction aux peuples ; il permet aussi qu'elle soit mauvaise, lorsqu'il veut les punir promptement. Le gouvernement Républicain est rarement le meilleur, parce que le nombre des vices prévaut sur les vertus depuis plusieurs siecles ; & le pire de tous est celui qui devroit être le meilleur par la nature & l'occupation à laquelle sont obligez de vaquer ceux qui sont à la tête ; mais ils perdent

dent aiſément leur objet de vûe par des principes d'interêt ou d'orgueil, auſquels tout homme eſt preſque ſujet, il ſuffit qu'un de ces vices domine pour tout perdre.

Zenut me conduiſoit inſenſiblement partout où je pouvois admirer les raretez de la nature; il fut frappé d'une voix plaintive au fond d'une grotte, nous y entrames, le ſpectacle étoit touchant: un jeune homme déploroit en ce lieu les malheurs de ſon païs par des motifs bien rares aujourd'hui. Après avoir lié converſation en quelque maniere malgré lui, ne pouvant réſiſter à la douceur de la voix de Zenut, il nous raconta l'hiſtoire ſuivante, qui n'étoit certainement pas ignorée de mon digne conducteur; mais il voulût pour la premiere fois me mettre dans une plus grande com-

communication avec les hommes, n'y aiant rien à craindre pour mon innocence avec un auſſi bon ſujet que ce jeune homme. Je ſuis du pais de Carimaquo, dit ce jeune homme ; les habitans ſont d'un bon naturel, ils ont un Roi qui demeure plus de cent lieues loin de cet Etat, où il tient un Grand de ſa Cour pour préſider aux aſſemblées du païs. Les Carimaquois ſont civils envers les étrangers : ils ont des Loix qui abregent les differends qui ſurviennent entre eux : l'innocence y regnoit encore un peu, lorſque je me ſuis retiré dans ces montagnes : on confie les jeunes filles aux jeunes garçons pour ſe promener le ſoir enſemble, & jouir de la fraîcheur, pendant que les Anciens s'occupent à la converſation, & à ſe délaſſer de la fatigue du travail du jour : dès que

les filles sont mariées, elles ne sortent plus, & s'occupent des soins de leur ménage; les femmes sont les premieres à rendre service à leurs maris: les enfans servent pere & mere à table, puis sont servis à leur tour par les domestiques de la maison. Cet Etat se maintient en paix depuis plus de quatre cens ans, par une espece de miracle: les Souverains en ont toujours été éloignez, par conséquent aucun favori du païs n'a pu totalement subjuguer ses compatriotes; ils les ont vexé quelquefois, il suffit à ce peuple de sçavoir qu'il doit du respect à son Souverain; les impôts n'augmentent ni ne diminuent. Il y a cependant des Carimaquois qui ont des vûes plus étendues que le gros du peuple: ils ne manquent ni de valeur ni d'adresse; ils vont chercher fortune dans les Roiau-

mes

mes voisins, ils y meurent, ou retournent avec des facultez honnêtes qu'ils ont gagnées, ou dans le commerce, ou dans le métier de la guerre. La douceur du climat, l'air natal que la vieillesse recherche toujours, les rappellent chez eux, & par bonheur aucuns de ceux-là n'ont encore détruit la nature du gouvernement; loin que les peres & meres retiennent les enfans ambitieux, ils les exhortent à prendre l'essort avec cette précaution, qu'ils leur défendent d'y rentrer pour leur être à charge. Quoique les idées que ces peuples se forment de la Religion, soient quasi aussi nombreuses qu'il y a de têtes, ils conçoivent qu'il faut en avoir une; ils aiment mieux souffrir quelque chose de ceux qui ont soin d'eux, que de s'en passer tout-à-fait. Ceux qui sont prépo-

posez, pour le Service divin, ne sont ni riches ni pauvres, mais fort ambitieux; si jamais la tranquilité de cet Etat peut être troublée, se sera par eux, quoiqu'on ait soin de les tenir de court, & soumis aux Magistrats, ils trouvent souvent les moiens de s'élever; ils sont en partie la cause que nous avons perdu notre innocence. Mon païs a joui d'une douce domination pendant deux cens ans; tous les Princes qui, quoique étrangers, ont aimé notre terre, ne résidoient point dans cet Etat, parce qu'ils étoient trop proches parens du plus grand Roi du continent, dont la Cour est la plus belle qu'il puisse y avoir au monde: ce qui étoit d'autant plus avantageux pour nous, que toute la jeunesse de Carimaquo trouvoit de quoi s'enrichir dans ce grand Empire, où nous étions regar-

dez

dez plus favorablement que les propres sujets de ce grand Roi: nous voïïons les conquêtes de ce Monarque, sans craindre de changer de maître; plus il devenoit puissant, plus de graces nous obtenions par l'entremise de nos Souverains, jamais il ne fut une situation plus heureuse. Le dernier de nos Princes légitimes fit une donation de ses Etats à un Prince parent de sang de ce grand Monarque, il lui restoit cependant une sœur qui fut proclamée Souveraine de Carimaquo: après sa mort le Prince dont nous avons parlé vint dans notre pais, il fut accompagné des parens de sang de notre Souveraine; les Carimaquois virent alors plusieurs petites Cours chez eux, tous ces prétendans se soumettoient à la décision de l'assemblée du païs, qui jusqu'à ce tems avoit toujours témoigné un desintéressement & une

une intégrité parfaite dans les differends survenus au sujet de la Souveraineté; mais helas que ne peuvent point les coûtumes des grandes Cours! Les parens de la Reine défunte étoient des Courtisans; l'un d'eux étoit Général des troupes du Grand Roi; il avoit sçu captiver son cœur, quoiqu'il eût exposé l'Etat à deux doigts de sa ruine, en perdant des Provinces entieres des Alliez: les nations voisines peu accoûtnmées à vaincre n'auroient auparavant ce tems-là osé regarder l'écusson des Armes de l'Empire, sans trembler. L'autre parent étoit ami du Ministre du grand Roi, qui le soutenoit sous main; le Prince seul étoit sans appui, cependant il s'attiroit l'estime de tout le monde. Ce héros avoit donné des marques de sa valeur en plusieurs rencontres, il étoit chéri & a-

do-

doré dans l'Empire, excepté de ſon Souverain qui étoit cependant celui du monde qui rendoit le plus juſtice au vrai mérite, pris en général. Le Prince ſeul eut le malheur d'être excepté, le Conducteur de toutes choſes le permit; car ſi le grand Roi avoit eu autant de confiance en ce Prince, qu'il avoit en ſon favori, il auroit ſubjugué la moitié du monde. Bref, le favori & le Général s'unirent enſemble, avec l'Ambaſſadeur d'un Roi éloigné & ennemi de leur Monarque, pour écarter le Prince du Trône. La partie devint trop forte, on diſtribuoit l'argent à pleines mains, l'innocence de mes compatriotes diſparut à la vûe du métal; mais par un reſte de candeur, le procedé des ſujets du Monarque contre un Prince du ſang de leur maître, leur devint odieux, & ils ſe donnerent au

Roi éloigné de leur Etat, auquel ils sont actuellement sujets. Ce Prince étoit un des plus vertueux du continent; cependant, soit que la maniere dont nous sommes devenus ses sujets, soit que cela se fasse par un châtiment particulier, nous sommes reputez plus qu'étrangers dans les Etats de notre Roi. Ce n'est pas sans sujet que je m'afflige du triste sort de ma patrie, qui est tombée en mépris chez nos voisins: j'ai résolu de passer mes jours dans cette solitude à prier le Créateur pour elle, en considération des innocens dont il y a bon nombre répandus dans cet Etat. Ce n'est pas contre le Souverain que je fais des vœux au Ciel, au contraire j'implore ses bénédictions sur lui, pour détourner sa colere de dessus les coupables qui ont laissé corrompre l'innocence de ma patrie.

Cet

Cet événement peut ſervir d'exemple ſur la difference qu'on doit faire d'un Prince bien né & des Favoris. Le Prince maltraité par ſon Roi refuſa les offres qui lui furent faites par les ennemis de ſon maître, non ſeulement de lui faire parvenir notre païs, mais de lui procurer encore une grande Province voiſine, s'il vouloit prêter ſon bras à venger leur querelle. Il refuſa tout genéreuſement, & avec mépris. Le Monarque ne fut point touché de la grandeur d'ame du Prince, & le Favori fut toujours Favori. Je ne puis penſer à cet événement, ſans laiſſer couler de larmes. Le Carimaquois fut ſi affligé, qu'il ne put continuer.

Le grand Prince dont il nous parla, eſt mort à la fleur de ſon âge, regretté de tous les ſujets de ſon Roi, & de tous les Princes du continent, qui ont admi-

ré sa vertu, sa candeur, son désintéressement, & sa fidélité. Jamais Prince ne fut plus digne de porter des couronnes, celle du Ciel commune aux créatures les plus parfaites lui est destinée.

Zenut m'assura que ce Prince étoit un des esprits bienheureux, qui attendoient l'accomplissement des tems dans la demeure du Sage de la Montagne; ce digne conducteur prit occasion de me dire que le Maître universel en agissoit quelquefois de cette maniere envers les sujets qui lui étoient le plus agréables, afin de leur faire goûter une plus grande félicité, pour les recompenser des souffrances qu'ils avoient à supporter pendant leur vie.

Zenut exhorta le Solitaire à se retirer dans sa patrie, l'assurant qu'il y en avoit encore avec le cœur pur, & qu'en leur considération le Créateur du monde

au-

auroit pitié du reste, même de ceux qui avoient succombé à la tentation des biens de la terre, & préferé des richesses fragiles à leur innocence. Il lui montra dans la même grotte un trésor pour preuve de ce qu'il lui avoit avancé, l'assurant que la Providence l'avoit amené en ce lieu pour qu'il en pût jouir; qu'il le pouvoit prendre en toute sureté de conscience, lui étant reservé depuis longtems, aussi bien que des connoissances qui l'approcheroient du vrai bien, & des trésors impérissables. Le jeune homme s'étant jetté aux pieds de Zenut crut l'embrasser, & ne trouva rien entre ses bras : nous disparumes doucement à sa vûe, nous élevant dans les airs pour lui causer plus d'admiration que de fraieur.

Zenut continua de m'instruire des secrets de la nature,

m'apprenant la cauſe des ſources des eaux minerales dont ces montagnes abondent, celles des formations des métaux, rapportant tout à la grandeur du Créateur. Ce fut en ce lieu qu'il m'inſtruiſit que la malice des hommes avoit forcé ce même Créateur à les détruire par une pluie, qui inonda toute la terre, & pardeſſus les plus hautes montagnes : les quatre demeures des Sages furent les lieux qui furent les premiers découverts. Lorſque les eaux ſe retirerent, le ſouverain maître en voulut conſerver la pureté par la demeure de ces Anciens, qui prient journellement le Toutpuiſſant pour la conſervation du genre humain. Il me montra des coquillages de la mer petrifiez avec la ſubſtance même des poiſſons qu'ils renfermoient, qui n'avoient chan-

changé ni de couleur ni de forme, & autres choses qui prouvoient visiblement la toutepuissance de ce souverain maître.

J'étois si pénetré de toutes ces belles leçons, que j'étois très-affligé d'être obligé de réjoindre mon corps; de quoi Zenut me reprenoit, en disant que le premier moien de parvenir au degré de perfection, étoit d'être parfaitement soumis à la volonté du Créateur, qui ne pouvoit jamais être trompé, connoissant l'interieur du cœur des hommes à fond, ainsi que le centre de la terre, & tout ce qui l'environne. Les momens dans lesquels j'aurois souhaité d'être uni à mon corps, c'étoit pour avoir occasion de montrer aux autres hommes ce qu'ils devoient faire en leur donnant le premier l'exemple: mais hélas! je n'ai senti que trop depuis,

que la nature étoit fragile malgré ma bonne volonté: j'ai connu le penchant que l'homme a au mal, & combien il eſt néceſſaire de n'être point abandonné. Mon ſage conducteur m'apprit alors que le tems approchoit que je devois réjoindre l'Orient, mais qu'il alloit me faire voir tout ce qu'il y avoit de plus parfait & de plus grand ſur la terre. Il fendit les airs comme un éclair pour me faire deſcendre dans un palais ſi magnifique, conſtruit en des jardins ſi délicieux, qu'excepté la demeure du vieillard, je n'avois encore rien vû de ſi beau: un grand Roi l'habitoit au milieu d'une ſuperbe Cour; ce Prince étoit tout rayonnant de gloire, & déja il paroiſſoit quelque choſe de ſpirituel en lui; les foibleſſes de l'homme l'avoient abandonné depuis longtems, non par infirmité de vieil-

leſſe,

lesse, mais par un zele de s'approcher de la source dont il avoit été formé: il se distinguoit autant pardessus tout ce qu'il y avoit de brillant dans sa Cour, que la clarté du soleil l'est de la lune: ses ennemis le reveroient, vû qu'il avoit supporté les plus grands revers de fortune, avec plus de fermeté qu'il n'avoit témoigné de joie dans ses plus grandes prosperitez; & si son peuple avoit eu l'ame aussi droite, ils auroient joui ainsi que lui d'une félicité peu connue aux humains.

Je n'avois rien vû sur la terre de si parfait que cet Empire: ce peuple faisoit le bien & le mal par volonté de le faire; il y avoit même des Ecoles où on apprenoit cette science dangereuse. Enfin lorsqu'un des plus riches Rois du continent envoïa son Ambassadeur avec un train des

plus ſuperbes pour féliciter ce grand Monarque, Zenut me dit : Prince, rendez grace au Créateur de toutes choſes, votre courſe eſt finie, vous êtes choiſi pour porter dans la demeure du Sage le principe de vie du grand Roi que vous voiez, qui le va rendre à celui qui le lui a donné, & s'offrir au globe de feu pour y être purifié, afin de jouir de la premiere félicité des Héros, en attendant l'éternel repos. Ma joie fut extrême d'entendre Zenut me tenir ce propos : il me conduiſit devant le lit du Monarque, d'où aiant éloigné tout ce qu'il y avoit de malin dans la chambre, il reçut ce principe de vie, en l'uniſſant preſque à moi. Nous fendimes les airs, nous arrivames en peu de tems dans la demeure du bienheureux vieillard, qui reçut ce dépôt précieux. Le

Sage

Sage voulut que je demeurasse sans être uni à mon corps, afin de pouvoir être témoin de la reception qui devoit se faire de cet esprit au nombre des habitans de ce séjour. Tous s'assemblerent dans le Temple au lever du soleil: le vieillard debout, la tête nue sous le globe de feu, tous les esprits autour de lui à genoux, les yeux élevez en haut, écouterent une priere que le vieillard lut à haute voix, aiant à ses pieds le nouveau venu, qui à peine paroissoit par la petitesse dont il étoit. La priere finie, il tomba une étincelle du globe sur l'esprit qui étoit aux pieds du vieillard, il parut dans un instant comme les autres. Alors on entendit une harmonie divine, qui augmentoit à mesure que les esprits s'élevoient en cercle autour du globe jusqu'à une certaine distance de lui: cette

musique fut accompagnée d'un nombre infini de voix si harmonieuses, que j'étois ravi d'admiration; & si j'avois été alors uni à mon corps, mon ame s'en seroit séparée à coup sûr dans le moment même. La cérémonie finie, je restai seul dans le Temple avec le vieillard : il ôta le sceau qu'il avoit mis sur le cercueil où mon corps étoit renfermé, & d'un coup de baguette dont il le toucha, il se leva ; mon esprit se trouva de nouveau uni avec lui, parfaitement sain & sauf. Le vieillard prit alors la parole, & me dit, qu'en reconnoissance des grandes bontez que j'avois reçûes, je devois desservir le Temple jusqu'à ce que les vingt-cinq ans fussent écoulez. La mort du Monarque survenue aiant abregé mes pellerinages, parce que c'étoit le tour de Zenut d'aller recevoir

son esprit, comme un de ses plus proches parens, pour la conversion duquel il n'avoit cessé d'invoquer le Maître du globe, & en avoit été exaucé.

Le Sage me permit l'usage de tous les fruits de cette demeure; ils étoient d'un goût délicieux, & ne tenoient rien de grossier, tout se tournoit en nourriture & en substance. J'appris aussi que cette grande diversité d'animaux, dont il y avoit une paire de chaque espece, étoit ceux qui avoient été conservez par une bonté particuliere du Maître du globe en faveur des hommes, pour en procurer d'autres, après quoi ils avoient été transportez dans cette demeure. Le Sage me dit aussi, que les quatre vieillards étoient les premiers hommes à qui le Créateur avoit fait miséricorde depuis l'innondation de la terre.

Les vingt-cinq ans écoulez, le vieillard m'aiant exhorté & embrassé, je partis en la même maniere que j'étois venu, & descendis dans le fond où j'avois laissé mon cheval; j'y en trouvai de plus jeunes en très-bon état, de même que ma selle, sous laquelle il y avoit une quantité d'or; par la prévoiance du Sage, j'avois emporté avec moi des fruits de la demeure du vieillard qui me servirent plus que suffisamment jusqu'à ce que je fus en païs de connoissance.

Je trouvai que mon frere aîné étoit prêt de mourir, & qu'il soupiroit après mon retour; je lui rendis tous les devoirs d'un bon frere, & montai sur le Trône après sa mort à la satisfaction de mes peuples. La soumission avec laquelle j'avois vécu avec Zenut & le vieillard, ne me permit pas de m'informer de vous,

non

non que je n'en eusse envie, mais j'avois souvent été repris de ma curiosité par mon sage conducteur, je n'osai m'exposer à de nouvelles censures.

Vous avez appris, Prince, parlant au Roi d'Arimond, ce que j'ai fait depuis mon arrivée dans mes Etats; je porte tous mes soins à cultiver le bonheur de mes sujets; je ne leur donne de connoissances que celles que je crois qui peuvent contribuer à leur bien; si je vis longtems, ils seront en état de jouir des avantages qui leur étoient inconnus avant mon regne; j'ai pacifié les divisions; je suis leur pere plus que leur Souverain; je suis persuadé qu'ils m'aiment; j'aime la mediocrité en toutes choses, je maintiens cependant les droits de la Couronne sans chercher à les augmenter, mes trésors sont dans le cœur de mes peu-

peuples pour les dépenses extraordinaires : je consens qu'ils jouissent du fruit de leurs peines ; mais je prétends qu'ils n'aient pas moins d'empressement que moi à me secourir contre leurs ennemis ; tout le bien de mon Roiaume doit être emploié à sa défense, sans qu'il faille leur consentement pour le donner au besoin : mes ordres seuls sont les résultats que je veux de leurs conseils ; j'ordonne que les Anciens soient respectez, je les considere ; je ne veux point de jeunesse à ma Cour, que lorsqu'elle y est appellée par son devoir, ou pour le service : celle qui est hors des Ecoles, & qui finit de bonne heure parmi nous, est emploiée à se former dans les troupes, ou à servir ses parens ; ceux qui sont de condition élevée par dessus les autres, sont occupez à écouter les Jugemens

mens des Anciens, lorſqu'ils rendent la juſtice que je laiſſe à leurs ſoins, ſous les yeux des Gouverneurs de mes Provinces ; avec le tems je pourrai former des établiſſemens plus conſidérables: un Roi ne peut pas tout entreprendre à la fois, j'en ai vû des exemples dans les voiages que j'ai faits, que je n'ai pas rapporté, perſuadé que vous ſouhaitiez plutôt d'en apprendre la fin, que le cours: je ſerai fort content ſi je n'ai pas eu le malheur de vous ennuier. Le Roi d'Arimond aiant embraſſé ſon ami, ſe diſpoſoit à entamer le fil de ſon hiſtoire, lorſqu'on vint avertir le Prince & moi, que le Roi de Norreos ſe trouvoit mal.

Nous paſſames la riviere à grande hâte, & courumes à ſon ſecours ; il étoit déja trop tard, ce Monarque avoit été atteint d'une apopléxie ſi violente, qu'il

étoit

étoit ſans mouvement, rendant les derniers ſoupirs entre les bras du Général, à qui on avoit donné la garde du Prince ſon petit-fils. Je ne m'arrêterai pas à faire un détail de tout ce qui ſe fit, & de tout ce qui fut dit à la mort de ce bon Prince: l'affliction fut ſans égale. On embauma ſon corps qui fut porté à l'armée avec un appareil des plus funebres: il fut brûlé, toute l'armée étant ſous les armes, la face contre terre, tant qu'il fût conſumé, chacun faiſant des vœux pour qu'il fut au nombre des bienheureux. Le Prince imploroit Zenut & le vieillard à ſon ſecours; il eut bien de la peine d'empêcher que pluſieurs de ſes ſujets ne ſe jettaſſent dans les flammes pour être conſumez avec lui; ce ne fut qu'en les ſuppliant de conſerver leur vie pour défendre le Roiau-

me contre les ennemis du jeune Roi qui fut proclamé Souverain des Couronnes de Norreos & païs dépendans. Le Prince refusa le titre de Roi conjointement avec son fils, il promit de conserver ses Roiaumes au même fils qu'il avoit eu de la Princesse de Norreos qui fut reconnue Reine, aiant son fils entre ses bras sur un chariot magnifique; quoiqu'elle baignât dans ses larmes, elle paroissoit toute rayonnante de gloire. Le fils aîné du Prince de Nortbety lui prêta hommage, & lui jura fidélité; mais la nouvelle Reine ne voulut point descendre de son Char, qu'on n'eût tenu un Conseil général autour d'elle, où elle déclara qu'elle vouloit passer sa vie dans une retraite, si le Prince n'étoit élevé à la dignité de Roi de tous ses Roiaumes: le Prince ne put la fléchir, l'armée l'éleva

sur le Char à côté de la Reine, il se jetta à ses pieds, haranguant les Généraux & l'armée. La réponse fut uniforme, on cria : *Vivent Loriman & Arontine, Roi & Reine de Norreos.* Le Prince prit place à côté de la Reine : le Roi d'Arimond arriva avec les Généraux de son armée, complimenterent les nouveaux Rois ; les sermens réciproques furent prétez entre le Roi, la Reine & les sujets ; & dans le même instant Loriman & Osmundar se jurerent de nouveau une amitié éternelle. Osmundar monta sur le Char Roial à la face des deux armées. On députa au Sage de la Montagne pour lui apprendre ces grands événemens, en lui demandant la permission de bâtir un Temple à l'instar de celui de sa demeure, dans le lieu où le corps du Roi défunt avoit été brûlé.

L'Ambaſſadeur revint, diſant que le Sage lui étoit apparu, qu'il agréoit l'érection du Temple où il donneroit des marques particulieres de ſa protection; les deux armées furent occupées par détachement à cet édifice, qui fut élevé d'une maniere ſi extraordinaire, qu'on eut plutôt lieu de croire que c'étoient des eſprits qui y travailloient, que des hommes. Quoiqu'il y eût deux armées occupées à cet ouvrage, on y reconnut les ſecours du vieillard d'une maniere ſi viſible, qu'il fut fini avant la fin de l'été même, & conſacré à celui qui eſt la ſource de toute lumiere, par le Roi Loriman, par l'ordre exprès du vieillard qui l'établit pardeſſus tous les Bonzes qui lui étoient ſoumis.

L'homme n'eſt jamais content, on ne pouvoit être plus heureux que je l'étois; cependant

dant un noir chagrin commença à s'emparer de moi, je n'étois plus le maître de moi-même; je ne cherchois que la retraite, à peine pouvois-je témoigner du contentement auprès de ma femme; je ne travaillois plus, j'avois fait d'assez bons garçons Chirurgiens; je ne m'occupois qu'auprès du Roi Loriman. On congédia les armées, & Osmundar resta à la Cour. Ces Princes étoient inséparables, ils avoient pitié de moi; ma femme étoit inconsolable de me voir changé, elle mourut; ma douleur fut très-grande, je ne voulus pas qu'elle fut brûlée, je l'embaumai & l'enterrai dans le nouveau Temple, & fis une croix sur sa tombe; je mis une épitaphe en François dans une boëte d'or dans son cercueil qui étoit d'un bois incorruptible. Comme il ne m'est presque rien arri-

arrivé de fâcheux qui ne m'ait été prédit en quelque maniere par des ſonges qui avoient du rapport à mes affaires, j'attribuai ma mélancolie à un preſſentiment de cette ſéparation.

Les Rois, la Reine m'offrirent tout ce qu'il y avoit de plus belles filles à la Cour : je les remerciai ; on faiſoit tout ce qu'on pouvoit pour me tenter, je fus & demeurai ferme. Mais il me vint en tête d'ériger une eſpece de Couvent de filles toutes belles & aimables, auſquelles je faiſois apprendre les compoſitions des remedes par mes muets ; il en étoit mort quelques-uns ; j'y avois ſuppléé par d'autres de cette nation, qui me regardoient comme leur pere, de les avoir affranchis de la tyrannie du ſerpent, & de leurs faux Prêtres. Les maladies des vers finirent entiérement dans ces contrées, de-

depuis qu'on ne donna plus des excremens de ce monstre aux malades. Les places de cette Communauté de femmes étoient bien briguées par tout ce qu'il y avoit de gens considérables : Osmundar en fit venir de son Roiaume, qu'on joignit aux autres. Mes anciens muets étoient des gens sages, qui passoient tous les jours prosternez quelques minutes devant le Créateur avec moi, faisant le signe de la Croix; je les aurois baptisé, s'ils avoient sçu parler.

La Reine venoit souvent nous voir travailler, & mettoit la main à l'œuvre ; je rendis ces peuples très-charitables & humains. Le Roi y contribuoit de tout son pouvoir. Comme le Roi Osmundar parloit de retourner dans son Roiaume, on apprit qu'il étoit arrivé un Ambassadeur par mer dans le païs

des

des Muets; la réputation de ces Princes, & de leurs vertus, s'étant répanduë pardelà les chaînes des montagnes, & pardelà la mer, j'étois encore très-incertain où aboutissoit le continent où j'étois pardelà les montagnes; je ne pouvois donner aucune assiette réelle à mes idées; la nouvelle de l'arrivée d'un Ambassadeur me surprit, & me donna plus de lueur de rejoindre ma patrie, que je n'avois euë jusqu'alors. Osmundar résolut de rester pour voir cet Ambassadeur, d'autant plus que les intérêts des deux Princes étoient devenus communs: je voulus aller audevant, mais les Rois ne voulurent pas permettre que je prisse cette fatigue; ils m'en détournerent en me donnant des marques d'amitié les plus sensibles. Je conseillai d'envoier le Général, mari de la Dame qui

avoit nourri le Prince que j'affectionnois beaucoup ; on tint Conseil sur la venuë de cet étranger ; il fut résolu qu'il seroit servi par des Muets, & qu'il viendroit seulement lui troisiéme à la Cour, & qu'on feroit fournir tout ce qu'il falloit pour la subsistance de sa suite dans le lieu où il étoit débarqué, jusqu'à ce qu'on pût sçavoir ce que c'étoit. Osmundar prit ce tems de tranquilité pour raconter l'histoire de ses voiages en présence des deux Rois, de la Reine & des Princes seulement ; le Roi Loriman aiant lui-même toujours gardé un profond secret là-dessus.

HISTOIRE D'OSMUNDAR ROI D'ARIMOND.

LE vieillard me donna un conducteur, nommé Famat, au moins m'ordonna-t il de l'appeller de ce nom; il fendit les airs, & me transporta pardessus les montagnes qui sont d'une très-grande étenduë, m'approcha de terre audessus d'une grande ville, où il y avoit un Temple au milieu de plusieurs enceintes, si remplie de Bonzes, qu'on en formeroit une armée, en cas de besoin : le Temple n'est rempli que de figures & de statues affreuses: il y a un autel où on sacrifie des victimes de toutes especes, pendant que le grand Bonze est sur un trône

tout brillant d'or & de pierreries, en perſpective audelà de l'autel ; on ne lui voit que le rond du viſage, les bouts des doigts, & les orteils des pieds nuds; le reſte de ſon corps eſt ſi fagoté de riches habillemens, qu'on peut dire qu'il en eſt emmaillotté. Pendant la durée du ſacrifice, le peuple eſt la face proſternée contre terre ; il ne lui eſt permis de lever la tête qu'à de certains ſons d'inſtrumens lugubres pour un moment ſeulement.

Famat me dit : Voilà l'horreur des nations qui paroît à vos yeux ; le ſouverain Prêtre, le Sacrificateur & tous ces peuples périront avant l'accompliſſement des tems : c'eſt par la puiſſance des eſprits malins, que tout ſe gouverne ici. Dépêchez-vous d'obſerver toutes choſes, ne pouvant reſter longtems en

ce lieu abominable. Cet esprit ne peut rien sur moi ; mais dès qu'il vous appercevra, il fera des fumigations si puantes, que vous ne les pourrez pas supporter.

La figure que vous voiez sur ce trône, si richement ornée, est une jeune femme qui sert à satisfaire la passion brutale de tous les autres Bonzes, en attendant qu'ils la sacrifient de nuit à l'esprit infernal : ils en supposeront une autre à la place pour servir à leurs infamies, & à tromper des nations innombrables, qui n'ont pas encore mérité d'être éclairées. Votre païs sera plus heureux, & de votre vivant vous trouverez grace auprès du Très-haut, vous commencerez vous-même d'entrevoir la verité.

C'est aujourd'hui la fête de la grande abomination, trente quatre Rois sont prosternez devant le

le trône de cette femme, qui passe pour être l'immortelle chérie du Créateur: cette perfidie est conduite par la malice des Bonzes. Tous ces Rois apportent ici des richesses immenses, & toutes les dépouilles de leurs ennemis, avec leurs plus belles filles, qui servent à satisfaire la brutalité de ces fourbes: cette nuit même, celle qui est sur le trône doit être sacrifiée, & une autre substituée en sa place.

A la fin du sacrifice où nous étions présens, on distribua aux trente-quatre Rois à chacun une cassolette d'or pleine des excremens de l'Idole vivante qui étoit dans la niche: à mesure qu'ils l'avoient reçûe, ils alloient lui baiser les pieds, léchant les douze marches de son trône sans oser la regarder en face. On amena après cette cérémonie trente-quatre vierges voilées, dont

dont chacun des Rois en prit une devant lui, ſur leſquelles un vieux Bonze fit une aſperſion d'eau, dans laquelle on avoit détrempé de l'excrément de l'Idole; enſuite de quoi les Rois ſe retirerent en reculant juſques hors du Temple, ſe proſternant de tems à autre la face en terre. Eux retirez, les portes du Temple furent promptement fermées; & en moins d'une heure de tems, trente-quatre vieux Bonzes tirerent au ſort les vierges, & les auroient violées dans le Temple d'horreur, ſi Famat n'avoit invoqué le Tout-puiſſant, qui forma une tempête horrible; la voute du Temple ſe fendit, & les trente-quatre vieux Bonzes écraſez par la foudre en notre préſence; les vierges n'eurent point de mal pour cette fois. Les Bonzes publiérent qu'il y avoit des filles qui n'é-

n'étoient pas vierges parmi celles qui avoient été présentées. Les Rois avoient beau se récrier contre cet allegué, chacun d'eux en particulier ; ils ne furent point écoutez, & partirent tout contristez. Ces malheureux Princes croioient offrir leurs vierges au grand Prêtre immortel, & ne sçavoient pas l'usage horrible qu'on en faisoit ; car elles continuoient de passer de Bonzes en Bonzes, de trente-quatre à trente-quatre, jusqu'à ce qu'elles expiroient : sacrifice le plus horrible qui se pouvoit faire au Prince de l'impureté, que Famat esprit pur ne put souffrir. Le tems viendra, me dit-il, que vous corrigerez les horreurs qui sont en usage dans vos Etats parmi vos Bonzes.

Nous partimes de ce lieu abominable ; c'est la demeure du Lama, nom qu'on donne à l'I-

dole vivante, malheureuſe victime du Demon & de la malice des hommes. J'étois ſi contriſté de ce que j'avois vû, que j'aurois volontiers cedé au plaiſir de la curioſité, pour courir au ſecours des peuples de mon frere, abuſez par ces miſérables. Je n'attends que la premiere occaſion pour me défaire de cette engeance impure, j'eſpere que nous en pourrons venir à bout de concert, & que le Sage ne nous abandonnera pas dans ce pieux deſſein : je ferai de mon mieux pour emploier le tems de paix dont nous jouiſſons, à purger ces infamies de nos Etats. Le Roi de Norreos lui proteſta qu'il continueroit à mettre à fin une ſi grande œuvre, que Glantzby avoit déja commencée. Oſmundar continua de la ſorte : Nous parcourumes les Etats de ces trente-quatre Rois, tous tri-

butaires du Lama, qu'on appelle le grand Lama par excellence, parce qu'il y en a dans le même continent d'autres qui portent ce nom, qui sont des subdeléguez de la fourberie de l'autre, ainsi que Famat m'en montra un dans un château au bord de la mer, peu éloignée de celle qui sépare nos Etats du dernier continent que nous avions quitté, d'où apparemment nos Bonzes ont pris origine.

Il y a parmi ces trente-quatre Rois, des Princes d'un mérite distingué, les uns plus souverains que les autres, tous guerriers, gemissans lorsqu'ils ne sont pas au milieu du carnage; c'est de leurs contrées que sont presque sorties toutes les grandes armées qui ont subjugué la moitié du monde, & Famat me fit remarquer la résidence du plus puis-

puiſſant d'entre eux, qui conſerve encore de beaux reſtes de ſplendeur aujourd'hui, malgré les grandes révolutions que Famat me dit qu'elle avoit ſouffertes.

Cet eſprit pur me fit voir les Etats d'un des plus grands Monarques du monde; il eſt ſi vieux que peu d'hommes reſtent en vie ſur la terre à ſon âge; quoiqu'il ſoit monté ſur le trône par des voies illicites, aiant fait mourir ſon pere en priſon, trompé & maſſacré ſes freres, il a cependant été beni du Créateur; ce ſont des ſecrets de la Toutepuiſſance que nous devons adorer plutôt que de les aprofondir, ils ſont au-deſſus de notre portée. Sa puiſſance s'étend depuis les montagnes juſqu'à la mer; ſes ſujets, ſes tréſors ſont innombrables, & il poſſede ſon Empire en paix, malgré les di-

viſions que pourroient cauſer les differens cultes divins: il arrête tout par ſa prudence.

Il eſt vicieux ſans l'être, grand juſticier, donnant audience à ſes ſujets regulierement, refuſant d'aſſiſter les rebelles des Princes voiſins, & ne pardonnant jamais la moindre ombre de ſédition. Il a pour ſa garde ordinaire plus de cinquante mille de ſes differens vaſſaux.

Partie de ces Souverains tributaires ſervent en perſonne; j'y ai vû des gens de la figure de Glantzby, qui poſſedent l'uſage terrible du feu tel que vous l'avez dépeint; Famat me donna les mêmes leçons qu'à vous: c'eſt un ſecond tonnerre auquel tout eſprit uni à ſon corps ne peut reſiſter ſans trembler, quoiqu'il m'ait paru voir le contraire. Il y a dans ce grand Empire de differentes ſortes de Bonzes, des per-

pernicieux & mauvais ſemblables aux nôtres, & d'autres qui ont le cerveau frappé qui péchent par ignorance. Il s'en trouve qui ſont ſi dépourvus d'eſprit, qu'ils croient plaire à Dieu en ſe livrant en proie tout nuds, pour nourrir des poux, des puces, des punaiſes, des araignées, & autres inſectes, dont ils ſe laiſſent ſuccer juſqu'à ce qu'on les emporte morts, ſur la folle croiance que parmi ce nombre innombrable d'inſectes, l'ame de leurs pere & mere peut être compriſe, revêtue de la ſubſtance de ces vilaines bêtes.

Famat me fit admirer juſqu'où va la colere du Toutpuiſſant envers les nations dont les peres n'ont pas profité des lumieres que le Ciel leur a diſtribué. Ces païs, me dit-il, ont refuſé la grande lumiere de l'eſprit, elle leur eſt ôtée juſqu'au tems qu'il

plaira au Maître du monde de la leur rendre.

J'admirai toutes les merveilles & les grandes richesses que je voiois; Famat me fit distinguer le bon du mauvais, me laissant le tems de refléchir sur le premier, & me donnant toujours de l'horreur du dernier.

Cet Empire quoique très-grand jouissoit d'une pleine paix, à la verité il s'y préparoit de grandes divisions Famat me dit qu'avant que nous revissions la demeure du Sage, plus d'un million d'hommes périroient en moins d'un an, pour expier en partie les péchez du Prince & des Grands. Il ne me voulut rien dire sur le sort de ce vieillard; je n'osai le trop presser, parce que de même que votre Zenut, il ne vouloit pas que je cherchasse à pénétrer dans l'avenir, autre chose que ce

qu'il

qu'il avoit ordre de m'apprendre.

Je traversai plusieurs Roiaumes & Etats, où le luxe étoit l'unique occupation des Rois, & du peuple; l'avarice & l'impureté, celle des Bonzes & de ceux qui étoient préparez au service des differentes Idoles, qui representoient l esprit immonde couvert de lames d'or, pour faire voir que sa puissance se bornoit à la terre, & aux choses qui corrompent les bonnes mœurs.

Nous descendimes dans le superbe palais du maître d'un grand Empire: c est un Prince juste, mais qui ne peut pénétrer jusqu'au fond du cœur de ces Ministres, qui emploient tout ce que l'esprit malin peut suggerer de plus subtil pour tromper leur maître, & vexer le peuple, le tout pour satisfaire à

leurs

leurs passions brutales, & aux dépenses superflues, leur Souverain les paiant suffisamment: toutes les nations de la terre y arrivent des Ports de l'Empire qui s'étend au delà de ce qu'il convient à un Monarque, pour tout voir & tout sçavoir. L'idolâtrie y est sur son trône, & quoique le Prince paroisse vouloir s'en défaire, le maître de la lumiere n'a pas permis qu'il fût tout-à-fait éclairé: il aime à entendre parler de la verité; mais comme ce sont des hommes qui la lui prêchent, qui ne sont pas dépouillez de la matiere terrestre qui occupe leur cœur, il est difficile qu'ils la puissent mettre au jour dans toute sa pureté, & débrouiller le cahos qui regne dans le cerveau de ce grand Roi.

Que de graces nous avons a rendre au sage vieillard de nous

avoir

avoir ouvert le cœur & l'eſprit! Ceux qui ſont prépoſez pour guides de cet Empereur, donnent trop au pouvoir humain, qui en lui-même eſt ſi foible, qu'il faut que ſa force vienne d'enhaut & de celui qui préſide pardeſſus le globe de feu. Ce Monarque eſt un homme auſſi parfait, qu'un homme comme homme peut être Il faut quelque choſe de plus pour rendre ce Monarque parfait au-delà de ce qu'il eſt, ſurpaſſant déja les hommes ordinaires Nul ouvrier n'a pu de lui même faire une machine plus belle que ſa propre ſtructure; c'eſt au ſeul Créateur à qui appartient ce droit. Famat plaignoit le ſort & l'aveuglement des milliers de ſujets ſoumis à cet Empire; il me conduiſit ainſi qu'à fait Zenut à votre égard dans tous les Conſeils. J'y ai vû toute la malice

lice des hommes déguisée sous le masque de la bonne foi, & les réfléxions de Famat en ma faveur ont été les mêmes que celles de Zenut, ainsi je ne les repete pas. Une paix profonde regnoit dans cet Empire & à la Cour ; il n'y avoit de guerre qu'entre les Courtisans, c'étoit à qui se feroit valoir plus que son voisin, sous le masque de plus grande fidelité, en faisant naître des méfiances, découvrant les défauts des autres, & en donnant liberalement à qui n'en avoit point.

L'esclavage des femmes est terrible dans cet Empire, la brutalité & la méfiance des hommes va jusqu'à leur ôter le pouvoir de marcher, même dans leurs propres chambres Que l'homme est déraisonnable d'ôter à la moitié de soi-même les perfections qu'elles ont reçûes du

du Créateur pour les rendre plus heureux en leur compagnie: l'avantage qu'on en retire n'eſt jamais comparable à la perte qu'on fait. Ces actions ne viennent que de la corruption de la nature humaine; il ſemble qu'on ne doit faire mal à perſonne, s'il n'en a donné le ſujet; de même que ſi un Roi faiſoit couper les bras de tous ſes ſujets, parce qu'il y en aura peut-être un d'entre eux qui pourroit le tuer. On a des exemples que notre bonheur peut venir des choſes que nous attendons le moins, même de celles qui nous auroient ce ſemble pu nuire; dès que le mérite de quelqu'un eſt connu au Souverain de ce grand Empire, il l'éleve aux grandes dignitez: on ne juge des gens ni par ancienneté, ni par la taille & figure du corps; chaque ſorte de mérite y eſt récompenſée, les gens

gens de lettres & les guerriers: mais lorſqu'on joint avec ſuccès l'art militaire à la connoiſſance des belles lettres, on peut eſperer des récompenſes certaines; comme l'Empereur eſt informé de tout, & qu'il ne tâche qu'à animer ſes ſujets à la perfection, rarement les occaſions de récompenſer lui échapent-elles: il y a toujours quelques Miniſtres généreux & juſtes qui prennent plaiſir à faire du bien, & les Géneraux d'armée ſe diſtinguent auprès de leur maître, par louer & par rendre juſtice aux belles actions des Officiers ſubalternes, autant ou plus qu'à ſe donner uniquement la gloire des victoires remportées ſur les ennemis. L'Empereur eſt perſuadé que tout Général qui connoît le mérite des perſonnages qui ſont ſoumis à ſes ordres, en eſt bien partagé lui-même: il regarde cela

cela comme une preuve, qui en effet eſt indubitable. C'eſt ſervir ſon Prince, dit ce Monarque, que de lui faire connoître les bons Officiers, parce que tout homme étant mortel, & ne pouvant compter de vivre le lendemain, il ne peut mieux être utile à l'Etat qu'en procédant de cette ſorte, afin que le vrai mérite, qui n'eſt que trop rare dans le monde, ne ſoit pas enſeveli.

J'ai vû d'autres Etats où ces maximes n'étoient pas en uſage, parce que le Monarque ſe rapportant de tout à ſes Miniſtres, ils ignorent ſouvent ce qui eſt le plus néceſſaire à leur grandeur, ou à leur conſervation. Il ſuffit qu'un Souverain entre quelquefois dans le détail, pour que le Miniſtre penſe à faire ſon devoir, en apprenant à ſon Maître ce qu'il pourroit ſçavoir d'au-

d'autre part que de la ſienne. On n'imprime aucun Livre dont le titre & la préface ne ſoit lûe devant ce grand Prince.

Cet Art magnifique de l'impreſſion ne parviendra de longtems parmi nous. Famat me raviſſoit lorſqu'il m'en expliquoit la ſcience. Les beautez & les raretez qu'on voit dans ce grand Empire lui donnerent lieu d'y ſéjourner longtems, me faiſant diſtinguer les perfections, des défauts dont il y a auſſi grand nombre, auſſi bien que dans un autre qui lui eſt voiſin, où l'autorité ſouveraine eſt portée au plus haut degré. L'Empereur n'eſt pas moins riche que celui dont je viens de parler, il eſt au milieu des mers comme dans un monde ſéparé, les coutumes ſont differentes du reſte de l'univers, excepté que les néceſſitez du corps ſe dépoſent com-

comme ailleurs; tout eſt particulier dans cet Empire juſqu'aux criminels, qui s'égorgent eux-mêmes la plûpart du tems. Ce que les autres nations portent à droit, celle-ci le porte à gauche; ce qu'on boit froid, elle le boit chaud, ſe couvre & ſe découvre auſſi bien differemment des autres païs.

L'Empereur prédeceſſeur de celui d'aujourd'hui aiant envoié des Emiſſaires dans les Roiaumes voiſins examiner la conduite que tenoient les Communautez de Bonzes, on lui a rapporté qu'il ſembloit qu'il y avoit une malediction attachée à cet Etat; il les a laiſſez comme ils étoient, quoique mauvais, puiſqu'ils avoient mis l'Empire à deux doigts de ſa ruine; mais conſidérant que les Bonzes ne pouvoient être détruits que par eux-mêmes, & qu'on ne pouvoit

voit mieux faire que de les laisser s'abîmer les uns les autres, sans que ni le Souverain ni les sujets prissent part à leur querelle. Cet Empereur en a déja détruit grand nombre de la sorte. Mon sage conducteur m'exhorta à me souvenir de cette leçon, afin d'amener la pureté dans les Etats que le Maître du monde m'avoit destiné.

Cet Esprit bienheureux me fit promener sur les mers pleines d'isles très-fertiles, dont les habitans sont généralement paresseux, & laissent tout faire aux étrangers ce qu'ils veulent; des millions d'hommes leur sont sujets, quoiqu'ils ne soient qu'une poignée de monde même dans leur païs. Une des causes de leur grandeur est qu'ils n'ont de communauté chez eux que celle de l'assemblée de l'Etat; s'ils n'avoient pas l'avarice pour but de

de leurs actions, ce seroient des gens qui approcheroient de la perfection; mais elle leur obscurcit l'esprit & les lumieres, qu'ils obtiendroient du Créateur de la lumiere même sans cela; tant il est vrai, qu'il faut que l'homme remplisse sa carriere, afin de donner matiere au Maître du monde d'user de sa bonté envers lui.

Ces étrangers ont fait un établissement magnifique au bout de la terre, qui sert à faire trouver des rafraîchissemens pour leurs vaisseaux. Famat voulut que j'en visse l'ordre & la disposition magnifique. Admirez, me dit-il, les décrets de la Providence par la difference du génie de cette nation à celui du peuple qui touche cette ville, qui n'a pas ombre de raison, à peine peut-on discerner si ce sont des hommes ou des bêtes. En conti-

nuant notre route, nous descendimes dans le palais d'un grand Monarque gardé par des femmes : tout y brille d'or & de pierreries, autant les hommes sont noirs, autant le palais est-il brillant. Ils paroissoient comme des meubles au coin d'une chambre, la lumiere naturelle les guide; à la molesse près, ils sont moins mauvais qu'ailleurs. Famat me fit voir la difference qu'il y avoit entre un Roi brillant de gloire par ses vertus, & un Roi tel que celui que nous voiions devant nous, qui ressembloit à une bête bien ornée de bijoux, assise dans un palais, & ses femmes à des domestiques qui la pansoient : rien n'étoit là digne de remarque, si on n'en excepte l'abondance de l'or. Nous y fimes peu de séjour, nous fumes au Temple où on adore le feu, au lieu d'adorer ce-

lui

lui qui l'a produit & créé. Les Bonzes & Sacrificateurs du feu étoient de bonnes gens. Nous traverſames les airs deſſus ce riche Roiaume, tout y vivoit dans la moleſſe & dans la pareſſe, puis nous deſcendimes dans le palais d'un autre Roi, qui étoit à peu près de même que le précédent, cependant plus attaché à ſon Etat: il entroit dans le détail de ſes affaires, & la chaſſe ne l'occupoit pas ſi fort qu'il ne penſât au bien de ſes ſujets. On adore encore le feu dans ces Etats; mais on y a déja quelque teinture de la grandeur & de la miſericorde du Toutpuiſſant envers les hommes. Ce Monarque eſt voiſin d'un plus grand Roi que lui, & dont les lumieres ſont plus grandes dans les choſes céleſtes: le moment viendra que ce peuple ſera entiérement éclairé, le Créateur aiant

de tout tems aimé à se manifester à cette nation. Il y a des communautez de Solitaires qui vivent en le priant continuellement pour la prosperité du Roi & de son Roiaume. Au couchant de ce grand Etat sont diverses nations adonnées à toutes sortes de vices d'idolâtrie, soumises à l'esprit immonde; il semble que le Créateur ne les a fait que pour être misérables: Elles n'ont aucun goût ni délicatesse, leurs actions n'ont aucun but réel; ils se livrent à tous les mouvemens du corps, sont sujets à d'horribles infirmitez, que leur cause ce qu'on appelle ailleurs la débauche.

Dans de certaines saisons les vierges courent après la perte du trésor dont elles sont en possession, avec autant d'empressement qu'on le conserve ailleurs; tout sent la bête & l'animal: ils se

se donnent & se vendent pour leurs besoins reciproques, plutôt que de s'attacher à se les procurer par leur travail; ils font par-là, tantôt le métier de l'homme, tantôt celui de la bête. Si cette nation est assez dépourvûe de sens pour se détruire de la sorte, elle en trouve d'assez cruelles qui l'incitent à continuer dans ce train de vie contre les principes & les regles qui lui sont prescrites par le Créateur, donnant la préference à l'avarice dans son cœur, quoiqu'elles sentent bien qu'elles font mal, & qu'elles sont destinées à la pratique des vertus, sans lesquelles elles ne peuvent parvenir au bonheur éternel.

Famat souffroit en me montrant ces horreurs, je remarquois que toutes les actions des hommes contre les ordonnances du souverain Etre, l'affligeoient, & qu'il étoit ravi de me faire ob-

ſerver celles des humains qui tendoient au bien. Ce digne ſerviteur du Très-haut me conduiſit dans la Cour d'un tyran, qui exerçoit ſa tyrannie depuis plus d'un demi ſiecle, ſur ſes propres ſujets, deſquels il tranchoit le fil de la vie avec autant de plaiſir, qu'un boucher coupoit la viande pour la vendre : il eſt vrai que ſes actions ſanguinaires avoient pour but l'avarice. Les nations dont j'ai parlé ci-devant, qui faiſoient commerce d'hommes, & qui les réduiſoient dans l'état de bêtes, étoient traitées de même dans l'Empire de ce tyran. Le Souverain Maître permettoit que cela arrivât de la ſorte pour les punir de la cruauté de leurs compatriotes envers ces pauvres miſerables, auſquels ils auroient dû être de ſecours, & ſervir de guides dans le bon chemin, plutôt que de les réduire dans un

état affreux. Chacun de ceux qui étoient dans l'esclavage du tyran, payoit au centuple les souffrances que leurs nations faisoient souffrir aux autres; elles leur étoient d'autant plus ameres, que leur orgueil ne leur permettoit pas de reconnoître la cause du châtiment qu'ils subissoient, la plûpart d'entre eux àiant prêté leur ministere pour exercer ces horreurs. Le tyran poussoit sa méchanceté jusqu'à satisfaire son avarice, en ne les mettant en liberté pour de très-grosses sommes, que lorsqu'ils étoient hors d'état par leur vieillesse de se venger contre ses sujets, du traitement qu'ils avoient reçu de lui. Celui qui dirige toutes choses permet qu'il y ait des fléaux, même sur la terre, pour corriger la malice des hommes. Heureux sont ceux qui reconnoissent la verge qui

les frappe, ils commencent à entrer dans le chemin de la felicité bienheureuse. L'exemple de ce vieux tyran est suivi par toute la côte de la mer, pas tout-à-fait avec la même cruauté, les voisins n'agissant que par un principe d'avarice, au lieu que le tyran se délecte à répandre du sang: les uns & les autres ne font nulle reflexion à la main qui les frappe, sans s'humilier devant le Toutpuissant, & reconnoître que toutes sortes d'actions cruelles lui déplaisent, même lorsqu'elles sont exercées envers les propres ennemis.

Famat aiant quitté ces contrées, me mena dans d'autres peu éloignées de là, où je vis des nations policées, qui avoient l'humanité peinte sur le visage, mais dont le cœur étoit aussi en partie corrompu: elles se faisoient une guerre affreuse; je

vis

vis le siége d'une place sur lequel Famat me fit plusieurs remarques, tant sur la maniere dont on l'attaquoit, que sur celle dont elle étoit défendue: la colere du Toutpuissant sur les hommes y étoit dans son Trône; il les punissoit par leurs propres mains: la ville étoit remplie de débauches, crime qui mene à la rebellion envers les Souverains, après qu'on a été rebelle à son Créateur: deux jeunes Héros étoient à la tête des deux partis, qui augmentoient le carnage par leur présence dans toutes les attaques qu'on faisoit. Famat élevé audessus de cette ville malheureuse, me dit: Admirez les decrets du Ciel, toute une grande nation soûtient les intérêts du Héros qui attaque cette pépiniere de rebelles; celui qui la défend est un autre Héros parent du premier. Plusieurs mil-

liers d'hommes sont péris & périront dans cette guerre, uniquement pour punir le genre humain ; & la conclusion sera que ce Prince pour qui tant d'hommes périssent, aura plus d'empressement à descendre du Trône, qu'il n'en a à présent pour s'y maintenir, étant destiné à une perfection audessus de celle des Rois de la terre. Le Héros qui lui dispute sera le premier à l'y soûtenir contre les machinations des nations que vous voiez, qui viennent pour l'en débouter aujourd'hui de concert avec lui. Voiez ces vaisseaux, regardez ces voiles, le Créateur est irrité de la dureté du cœur de l'homme ; il va répandre une grande obscurité sur la terre, seul moien de faire finir l'horreur de ce siege, parce que le Toutpuissant n'aime pas la ruine totale du genre humain,

main, mais ſeulement ſa correction: quoique cette ville ſoit ſecourue, & qu'elle pourra ſubſiſter dans ſa rebellion, elle n'eſt pas quitte pour cela du châtiment de ce crime, à moins que le petit nombre de juſtes qu'elle renferme, ne la ſauve d'une ruine totale à l'avenir. Famat n'avoit pas ceſſé de parler, que les navires arriverent, & l'obſcurité commença. La joie d'un côté, la confuſion de l'autre, faiſoient deux ſpectacles differens, où je n'aurois rien pu comprendre, ſi Famat ne m'avoit expliqué les ſecrets de la Providence ſur ces nations, de la malice deſquelles ce divin Maître ſe joue, en les faiſant détruire par eux-mêmes, pour diminuer le nombre des méchans ſur la terre, & faire retourner le cœur de l'homme à rechercher ſa miſericorde.

Nous paſſames de ce ſpectacle tu-

tumultueux à un autre bien plus tranquile. Mon conducteur m'aiant transporté sur le sommet d'une montagne, d'où je pouvois encore voir aisément le tumulte de la ville secourue, & la tranquilité dont jouissoient des hommes dévouez à servir l'Etre suprême qui gouverne tout le monde. J'admirai le bonheur dont jouissent les justes, même sur la terre. Cette montagne étoit environnée de ces bienheureux Solitaires, de differentes nations; il y en avoit de toutes celles qui à quatre pas de là travailloient avec tant d'ardeur à se detruire; c'étoit pour moi de grands sujets de reflexions au-dessus de ma portée. Famat venoit à mon secours avec sa bonté ordinaire, & m'expliquoit que plusieurs de ces Saints avoient été la plûpart Généraux ou Officiers d'armées, qui aiant con-

nu le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les biens de ce bas monde, s'étoient consacrez d'avance, & séparez en quelque maniere de la terre; leurs ames languissoient dans leurs corps, comme le corps languit dans la sépulture, en attendant qu'il en puisse être délivré: toujours les yeux élevez en haut, ils poussoient des soupirs ardens pour le bonheur de tous les humains: chacun d'eux avoit une petite retraite dans le roc où séjournoient des esprits bienheureux qui les soûtenoient dans leurs travaux, & les consoloient dans leurs afflictions, qui n'étoient autre chose qu'une langueur qui provenoit de l'ardeur qu'ils avoient de s'approcher de la source divine de toutes bonnes choses.

Famat me fit voir la difference qu'il y avoit entre ces So-

litaires & ceux des païs que nous avions visitez. Le zele de ceux-ci étoit animé par l'esprit saint, au lieu que les autres étoient subjuguez par le maître de toute méchanceté : leurs ames vivoient dans les ténebres; tout ce qui partoit d'eux, leur ressembloit; leurs principales actions consistoient à renverser la figure de leurs corps, digne ouvrage du démon qui ne peut rien souffrir de ce qui ressemble à l'image du souverain Maître. C'est de ces figures renversées par ses soins, que les nations avoient pris le modele des statues d'idoles affreuses, dont leurs Temples sont remplis.

Les bienheureux Solitaires de cette montagne en occupoient la partie la plus haute, & plus bas étoit un Monastere ou Congrégation de dévots moins solitaires & moins parfaits, qui passoient

soient leur vie à de saintes méditations, & au soulagement spirituel des peuples. Ils recevoient les confessions des fautes de ceux qui arrivoient, ainsi que le sage vieillard reçut la nôtre dans le Temple où nous fumes séparez, & depuis aussi réunis à nos corps. Le Maître du monde se montroit ici sous une apparence differente, mais plus douce que celle du Temple desservi par le vieillard. Famat s'étant prosterné devant le souverain Etre, le pria en ma faveur; il me promit de sa part, que je pourrois parvenir à le connoître par les soins d'un sien serviteur qu'il envoieroit dans nos contrées, avant que je fusse au rang de ceux qui l'attendent en paix.

Si l'habillement de ces Solitaires étoit semblable à celui des Bonzes de nos Etats, ou à peu près, il ne couvroit pas la ma-

lice dont ils ſont pétris; quoique ſoumis aux foibleſſes humaines ils s'attachoient à y réſiſter, ne leur donnant le cours que le moins qu'ils pouvoient, dont ils faiſoient prompte pénitence, & pour l'ordinaire partoient de ce monde avec une franche eſpérance d'être purifiez, & reçus en grace, ainſi que les Saints qui étoient parmi eux les en aſſuroient. Pluſieurs pélerins de toutes nations venoient en ce Temple comme à la ville de la paix, offrir leurs peines, & la repentance de leurs fautes, à celui qui préſide à tous biens, & qui en eſt la ſource. Il ſe plaît d'y être adoré d'une maniere particuliere, & a laiſſé de précieux gages de cette volonté par les merveilles qui en procedent tous les jours envers ceux qui le craignent, qui trouvent des ſecours en ce lieu, auſ-

quels

quels ils ne peuvent raisonnablement s'attendre que par cette même bonté du Très-haut.

Osmundar remit dans cet endroit la continuation de son histoire à une autre fois: & pour suivre le fil de l'histoire que j'ai commencée, je dirai que le Gouverneur du Prince étant de retour du païs des Muets, rapporta aux Rois, que l'Ambassadeur étoit d'une terre inconnue, qu'il avoit en sa compagnie un homme de la figure de Glantzby, que ce Ministre étoit incommodé. Il dit de plus, qu'il avoit donné les ordres de lui fournir tous ses besoins & à sa suite, les aiant logez commodement, suivant le lieu. Il fut résolu qu'on ameneroit cet homme venu avec le Général, qu'il seroit présenté au Roi, après que je lui aurois parlé. Cet étranger étoit de race Chrétienne; son grand-

pere

pere avoit renoncé au Christianisme pour embrasser le culte du païs de l'Ambassadeur, afin de sauver sa vie. Il fut depuis Interprête de l'Empereur du Japon.

C'étoit lui qui avoit inspiré à ces Paiens le moien de differencier les Catholiques-Romains des autres Chrétiens, voulant servir sa nation, persuadé que ni les Espagnols, ni les Portugais ne voudroient pas sauter sur le Crucifix, ou le frapper du pied. Le nouveau venu parloit bon Hollandois, & servoit d'Interprête, comme son aïeul, à l'Empereur du Japon, d'où venoit l'Ambassade. Il me dit, que sur l'avis que ce Prince avoit eu, que dans ces païs un Chrétien gouvernoit tout, il avoit envoié un Seigneur avec lui, pour exhorter le Roi à se défaire de moi. Cet Interprête aiant eu diver-

diverses conversations avec des Hollandois, ne vivoit plus avec plaisir parmi les Japonnois : il me dit qu'il me seroit fort obligé, si je le pouvois tirer de leurs mains. Je le consolai, & le remerciai de s'être ouvert à moi, n'y aiant pas de meilleur moien pour revoir la patrie de ses ancêtres, que de laisser un libre cours à l'Ambassadeur d'exposer sa commission. Il m'apprit aussi qu'il étoit venu sur une bonne Jouque qui avoit de l'artillerie à bord, de la poudre & des armes, qu'il s'étoit passé peu de jours depuis le départ des terres de l'obéissance du Japon, où les nouvelles de ce Roiaume faisoient grand bruit par des Bonzes qui étoient arrivez dans cet Empire, sur des bâteaux conduits par des Muets qui avoient fait une relation de tout ce qui se passoit dans ces Etats

peu

peu connus, excepté la terre des Muets. On regardoit ces païs comme habitez de nations presque sauvages. Cet échapé Européen me promit fidelité en toutes choses; & comme ce n'étoit que par notre moien que les Rois pouvoient entendre la commission, dont l'Ambassadeur étoit chargé, en servant lui & moi d'Interprêtes, il m'étoit aisé de faire tomber les choses du côté où je le souhaiterois.

J'informai le Roi de tout ce qui se passoit, je l'instruisis des mœurs & coûtumes des peuples du Japon; entre autres de celles dont ils se servoient envers les étrangers, en desarmant leurs vaisseaux jusqu'à leur départ. J'instruisis aussi le Roi Loriman de la grandeur qu'observoit l'Empereur du Japon à la reception des Ambassadeurs, & lui conseillai de ne se point faire

voir.

voir que sous un pavillon magnifique au milieu de ses Généraux & de l'élite de ses troupes. Le Roi en plein Conseil trouva bon que je prisse un gros détachement de cavalerie, que j'allasse au-devant de l'Ambassadeur, & que je le conduisisse à la Cour. Je conseillai de fortifier le Port des Muets, puisqu'il étoit connu; ce qui fut fait en peu de tems, les peuples dociles qui habitent cette Province, étant trés-laborieux & fort obéissans. Je trouvai l'Ambassadeur très-bien guéri, avec une grosse suite armée de fusils, & autres bonnes armes. Je l'assurai qu'il seroit vû à la Cour avec plaisir, mais que l'on vouloit qu'il observât ce qu'on pratiquoit au Japon, sçavoir, qu'il trouveroit bon qu'on desarmât sa Jouque, & que les armes, hors les épées, fussent serrées en un lieu dont il au-

auroit une clef, & le Capitaine de la Garde une autre. Après quelques difficultez il y consentit ; tout se passa de bonne foi. J'avois été à Nanquezaque, & je connoissois les mœurs des Japonnois. Cet Ambassadeur disoit quelquefois à son Interprête, qu'il étoit fâché d'être chargé d'une commission pareille à la sienne, puisqu'il recevoit tant de bons traitemens de moi. Nous nous mimes en marche pour la Cour, où l'on avoit préparé une tente toute brillante d'or pour l'Ambassadeur : il y fut logé, après avoir traversé l'armée. Le jour de l'Audience indiqué, le Roi parut sous son pavillon avec la Reine, Osmundar, les Seigneurs & les Anciens. L'Ambassadeur se présenta avec beaucoup de modestie, donna sa Lettre de créance, parla en Japonnois, qui me fut expli-

pliqué en Hollandois par l'Interprete, & je la rendis au Roi en la langue du païs. La Lettre portoit en ſubſtance:

„ Qui que tu ſois, Roi ou
„ Prince, qui domines les ter-
„ res d'où ont été chaſſez les
„ Bonzes, moi Empereur du
„ Japon &c. j'envoie Sembron-
„ don Seigneur dans mes Roiau-
„ mes, pour t'inviter à rece-
„ voir mon amitié, pourvû que
„ tu faſſes ſortir de chez toi le
„ Chrétien, qui ſous prétexte de
„ te faire du bien & à tes ſu-
„ jets, attentera à ta vie avec
„ le tems: c'eſt une engeance
„ impie, ennemie des Dieux &
„ de leur culte, à qui les mau-
„ vaiſes actions ne coûtent rien:
„ ils ont voulu bouleverſer
„ l'Empire heureux, ſur le trô-
„ ne duquel je ſieds, pour en
„ faire leur proie, mais ils en
„ ont été punis: punis les auſſi

„ en

„ en la perſonne de celui qui eſt
„ chez toi ; & tu peux t'atten-
„ dre à toutes ſortes de biens de
„ moi, ſecours & protection,
„ avec une longue vie, en ré-
„ compenſe de cette bonne œu-
„ vre. Si tu veux m'envoier un
„ Ambaſſadeur, je le recevrai
„ au pied de mon trône, & l'é-
„ couterai.

Le Roi aiant entendu ce diſcours, en fut indigné, peu s'en fallut qu'il n'en témoignât quelque choſe à l'Ambaſſadeur, mais il ſe contenta de faire un ſigne de tête. L'Ambaſſadeur ſe retira comme il étoit venu, & fut reconduit en cérémonie ſous ſon pavillon, où on le régala magnifiquement.

Je fis un récit aux Rois de tout ce qui s'étoit paſſé au Japon, d'une maniere à leur faire voir le tort de cette nation, qui aiant donné dans les fourbes pieu-

pieuſes de leurs Bonzes, étoient privez de la lumiere, vivant dans la cruauté & dans une ferocité qui les rendoit inſociables à toutes ſortes de nations. La ſévére coûtume de faire périr toute une parenté pour un coupable, parut aux Rois quelque choſe de très-violent & de très-injuſte: cependant aiant fait voir que la puiſſance de l'Empereur du Japon n'étoit pas à mépriſer, je conclus à ce qu'on lui envoiât une Ambaſſade magnifique, m'offrant d'être du nombre, pourvû qu'on gardât l'Ambaſſadeur en ôtage juſqu'à mon retour. Je propoſai le Prince Nortbety lui-même pour Ambaſſadeur, afin qu'il prît une idée vraie & juſte de ce Roiaume; qu'en attendant, l'Interprête Japonnois travailleroit à lui apprendre la langue de ſon païs. On diſpoſa toutes choſes

pour ce voiage, & on envoia d'avance trois des serviteurs de l'Ambassadeur, rendre compte de son arrivée, & de la reception qui lui avoit été faite, avec avis de l'Ambassade qu'on préparoit pour le Japon, où je devois être, si l'Empereur le trouvoit agréable. L'Ambassadeur se louant beaucoup de moi, & aiant fait une rélation convenable, on eut nouvelle en deux mois de tems, que le Cour du Japon acceptoit l'offre qu'on lui faisoit d'une Ambassade, & que je fusse avec lui. Je choisis des Muets affidez & de bons Officiers pour m'accompagner, & donnai toutes les leçons qu'il falloit au Prince Ambassadeur qui étoit d'un excellent naturel. Nous nous embarquames sur la Jouque avec quelques Japonnois, & arrivames au premier port de l'obéissance du Japon: les ordres étoient

étoient déja donnez de nous bien recevoir, & de nous mener à la Cour. On regla le cérémonial; je ne voulus pas que le Prince fît aucune revérence que convenable à sa qualité: comme on vit que nous étions fermes là-dessus, que d'ailleurs on étoit très-curieux de nous voir, l'Empereur passa les regles ordinaires; nous arrivames au Trône, le Prince prit la Lettre de créance de ma main, la donna à l'Empereur, puis l'harangua en ces termes:

„ L'estime que le Roi de
„ Norreos mon pere fait de toi,
„ est cause qu'il n'a fait d'autre
„ attention à ce que lui a dit
„ ton Ambassadeur, qu'à la pro-
„ messe que tu lui fais de ton
„ amitié, non au prix que tu la
„ lui offres, car le personnage
„ que tu lui demandes lui est
„ cher & à tous les Roiaumes

„ de ſa domination. Comme
„ il eſt auſſi généreux que tu
„ es grand Prince, il a bien
„ voulu de ſon plein gré s'ex-
„ poſer à venir dans tes Etats,
„ pour te montrer qu'il n'eſt
„ point ce que tu crois, mais
„ bien un homme digne de ton
„ eſtime. Le voici, je te le pré-
„ ſente comme la plus grande
„ marque d'amitié que mon pe-
„ re puiſſe te témoigner, afin
„ que par ſes bons conſeils on
„ puiſſe lier une honnête cor-
„ reſpondance entre ſes Etats &
„ les tiens. Quant à ta pro-
„ tection, mon pere a celle du
„ Ciel qui vaut mieux, mais
„ ton amitié pour lui & ſes Al-
„ liez lui ſera chere. J'ai ordre
„ de regler une correſpondance
„ entre tes Etats & les nôtres,
„ fondée ſur l'équité & la rai-
„ ſon, nous en préfererons le
„ commerce à d'autres Roiau-
„ mes

„ mes voisins, & nous te sou-
„ haiterons longue vie & bon-
„ heur : tes ennemis seront les
„ nôtres, si ce que je te dis de
„ la part de mon pere, te con-
„ vient. Grand Prince, tu
„ peux t'en expliquer, si non
„ je partirai, & nous serons
„ comme nous étions ci-devant.
„ Au surplus, tu peux être sûr
„ que ton Ambassadeur est bien
„ traité dans l'Empire de Nor-
„ reos : j'espere que je conti-
„ nuerai à l'être aussi chez toi,
„ puisque la justice fait la regle
„ de tes actions, & qu'aucun
„ intérêt ne t'oblige d'être mal
„ avec nous.

L'Empereur aiant entendu le discours du Prince, rendu par son Interprête, répondit sur le champ: „ J'accepte ce que tu
„ m'offres, à cause de la vertu
„ qui paroît dans ton cœur,
„ que tu nous a fait voir par

„ ton discours audessus d'un
„ Prince de ton âge. Tu seras
„ traité comme mes enfans, &
„ comme mon fils aîné, & se-
„ ras logé comme moi dans le
„ paradis de ce monde. Je pro-
„ fiterai de la conversation de
„ l'étranger que tu as avec toi,
„ & verrai par moi-même s'il
„ est tel qu'on le croit à Nor-
„ reos; il recevra de moi hon-
„ neur & récompense.

L'Empereur ordonna que le Prince fût logé dans le palais; dès le soir même il mangea avec lui, je le servis, & l'Empereur me fit bien des questions pendant le repas, ausquelles je répondis d'une maniere digne de la confiance que le Roi de Norreos avoit en moi. Ce grand Roi du Japon prit tant de goût pour le Prince, qu'il lui offrit une de ses filles en mariage; ce qu'il agréa sous le bon plaisir du

Roi de Norreos son pere, dont on reçut le consentement en peu de tems avec de très-grands présens en morceaux d'or naturel, desquels l'Empereur ne voulant point profiter, il en fit travailler de la vaisselle qu'il rendit à sa fille en partant, y joignant tout ce qui pouvoit être nécessaire. Je traitai de plusieurs sortes de choses utiles au Roiaume de Norreos, contre de l'or que j'avois apporté en abondance. Le bruit du mariage futur du Prince s'étant répandu dans le palais, causa une grande allarme entre les Princesses; elles étoient trois. L'Empereur prétendoit marier le Prince à la Japonoise; mais instruit par moi, il lui représenta qu'il ne pouvoit être uni pour toujours à une Princesse qui auroit peut-être de la répugnance pour lui, qu'il convenoit qu'il eût l'honneur de la

voir auparavant ; que voulant mériter celui qu'il recevroit d'elle, il vouloit être persuadé de ne lui pas déplaire, suppliant l'Empereur de lui laisser voir la Princesse. L'Empereur me dit en particulier que c'étoit contre l'usage d'en agir de la sorte : je lui répondis que l'offre du mariage étant venue de sa part, le Prince me paroissoit juste & respectueux dans sa demande ; qu'étant plein d'honneur, l'Empereur pouvoit prendre confiance en sa personne ; que d'ailleurs Sa Majesté verroit avec plaisir qu'il y eût de la simpatie entre les deux sujets ; que ce seroit une consolation pour lui que sa fille fût aimée de celui à qui elle seroit destinée. L'Empereur qui avoit résolu d'être complaisant jusqu'au bout, consentit à la demande du Prince, en disant : Voici des hommes nouveaux qui

ont

ont pris un ascendant sur moi dont je ne suis pas le maître. Il nous mena au palais des femmes, les Princesses étoient parées aussi richement que le firmament dans son plus bel éclat : elles se jetterent aux pieds de l'Empereur à son arrivée. Il leur dit, Mes enfans, voici un époux pour l'une de vous, expliquez moi chacune votre sentiment après que vous aurez fait un tour de jardin avec ce Prince. On dansa, il y eût concert à la mode du païs, & je demandai la permission de pouvoir jouer un air à la façon du mien, elle me fut accordée : j'avois mon flageolet, je jouai l'aimable Vainqueur ; le Prince sçavoit assez de musique pour accompagner, il s'en acquita dignement ; & ce qu'il y eut de plus curieux, c'est qu'un cher petit oiseau que j'avois toujours avec moi dans une poche
 de

de ma veste faite exprès, y étoit pour lors : je le sortis ; l'aiant mis sur mon doigt, il chanta à son tour. L'Empereur en fut charmé; comme on fit un grand cri de joie, mon petit oiseau eut peur, & vola sur le sein d'une des Princesses pour se refugier, où il recommença bientôt son ramage. Le Prince regarda le choix de l'oiseau comme un ordre du Ciel sur ce qu'il devoit faire. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur, le priant de lui accorder la Princesse où l'oiseau avoit pris retraite, si elle y consentoit. Elle resta dans un profond silence, baissant les yeux. L'Empereur demanda à sa fille, si elle vouloit le Prince ; elle embrassa les genoux de son pere, & ce Monarque leur aiant mis les mains les unes dans les autres, ils se donnerent la foi. Au sortir du jardin on retourna

au

au quartier de l'Empereur, qui annonça le mariage du Prince à tous ses Grands. On fit des réjouissances par toute la ville de Zedo, les plus belles qu'on eût jamais vû dans ce païs-là. La Princesse demanda le petit oiseau, je lui appris la maniere de le nourrir, l'aiant auparavant avertie qu'il étoit nécessaire que je le visse tous les jours de peur qu'il ne mourût: il se trouva si bien des caresses de l'aimable Princesse, qu'il commença en peu de tems à jaser des airs Japonois, elle apprit aussi ceux que le petit oiseau sçavoit, qui devinrent communs dans leur palais, chacun les chantoit.

Le Prince modéroit son impatience sur le mariage, pour faire voir à l'Empereur qu'il avoit raison de le croire prudent audessus de son âge; la Princesse étoit aussi belle qu'on peut l'être

en ce païs-là, elle répondoit avec plaisir & empressement aux politesses qu'elle recevoit du Prince, qui parloit déja joliment Japonois. Quoique cette nation soit adroite, le Prince de Nortbety surpassoit les plus agiles: il étoit universellement respecté. Cependant un jour qu'il se promenoit avec moi & un Seigneur de la Cour hors de la ville, un cavalier s'approcha de lui d'une maniere assez brusque, lui présenta son épée, disant: Tue moi, ou permets que je t'ôte la vie en nous battant. Le Prince crut que cet homme étoit fol; mais s'étant découvert, le Seigneur Japonois le reconnut pour être le neveu de l'Empereur, qui s'expliqua sur le sujet de ce défi; disant, qu'il étoit amoureux de la Princesse qui lui avoit donné sa foi, qu'il ne pouvoit survivre à l'affront qu'on lui faisoit
de

de la donner à un autre, d'autant plus qu'il en avoit reçû des faveurs, & qu'elle étoit dans un état à pouvoir verifier ce qu'il avançoit. Le Prince regarda la chose comme une supercherie; il étoit si amoureux qu'il prit pour une grande injure ce que le Japonois avoit dit de sa future; & mettant l'épée à la main, le combat commença vivement entre eux deux. Le Seigneur Japonois courut à la ville rendre compte à l'Empereur de ce qui étoit arrivé. Le sort du combat fut funeste pour son neveu, le Prince de Nortbety lui aiant abatu un morceau du crane qui le mit hors de combat, il voulut s'achever lui-même; je l'en empêchai, & le portai dans un tombeau voisin qui étoit ouvert, où je le pansai le mieux que je pus malgré lui, aiant été obligé de le lier & de le garder à vûe

pendant que le Prince courut aux pieds de l'Empereur demander grace pour son ennemi, avec offre qu'il fit de sa vie pour racheter la sienne. Le Monarque inéxorable vouloit le faire mourir sur le champ, si l'Ambassadeur ne s'y fût opposé: l'ignominie dont le blessé couvroit l'Empereur, l'irritoit au suprême degré; mais son fils aîné aiant joint ses prieres à celles de l'Ambassadeur de Norreos, il se laissa fléchir pour un moment. On donna un garde au blessé, qui ne lui permettoit aucun mouvement de ses mains pour se nuire. L'Empereur envoia un Juge fidele & secret, pour recevoir sa déposition sur ce qu'il avoit avancé. Toute la joie de l'Empire fut changée en une grande tristesse, quoique le peuple ne sçut pas au vrai de quoi il s'agissoit: les uns admiroient

la

là générosité du Prince Ambassadeur, les autres maudissoient le jour de son arrivée au Japon; mais en général toute la Cour lui trouvoit une grandeur d'ame des plus nobles. Quand l'Empereur fut revenu de son premier mouvement de colere, il se transporta incognito avec le Prince, un Ministre & moi au tombeau dont on n'avoit pas encore tiré le blessé: il voulut entendre de sa bouche ce qu'il avoit dit; il manqua de perdre la vie à la vûe de l'Empereur; mais aiant été rassuré, il déclara le commerce secret qu'il avoit eu avec la Princesse pendant deux nuits, après avoir soupiré longtems, disant qu'il y avoit été porté par les propres conseils de son pere, sur ce que l'Empereur lui avoit promis une de ses filles en mariage; la question rouloit de sçavoir laquelle des Princesses avoit failli,
le

le malade ne pouvoit l'expliquer: l'Empereur qui portoit avec lui les portraits des trois Princesses en mignature, les présenta au blessé, qui prit celui de l'aînée, le baisa, & tomba de nouveau en défaillance. Le Prince de Nortbety fut hors d'intrigue, & content au suprême degré; je tremblois pour la sienne qui s'étoit emparée de son cœur; celle qui lui étoit promise étoit la puinée. L'Empereur aiant attendu qu'il fut nuit, ordonna qu'on portât le blessé dans une cave du palais, remplie d'or, où il enferma la Princesse aînée & son amant avec du ris sec & de l'eau pour toute nourriture. Déja six semaines s'étoient écoulées sans que l'Empereur pût être fléchi; le vrai n'étoit sçu que par ceux qu'il avoit emploié dans ce mystere; mais en général la ville de Zedo étoit un sé-

jour

jour des plus triſtes. La colere de l'Empereur augmentoit par l'opiniâtreté où perſiſtoit le priſonnier de ne vouloir découvrir par quel moien il étoit entré dans l'appartement des femmes; la Princeſſe coupable n'en ſçavoit rien. Mais enfin ſes ſœurs tomberent ſi malades de chagrin, que l'Ambaſſadeur de Norreos déſeſperoit de la vie de ſa Princeſſe, il demanda à l'Empereur la grace de pouvoir parler au Prince bleſſé, l'aſſurant qu'il en tireroit la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit; ce Monarque y conſentit à la fin. Aiant été introduit ſeul dans le caveau, il tint ce diſcours au priſonnier.

„ Vous êtes bien en droit, „ Prince, de mourir, ſi vous „ voulez, plutôt que de reveler „ votre ſecret; mais le même „ honneur qui vous fait agir de „ la ſorte, vous défend d'être

„ la

„ la cause de la mort de la Prin-
„ cesse qui m'est destinée, & de
„ sa sœur, qui ne peuvent vivre
„ avec le déplaisir de sentir vo-
„ tre Princesse dans l'état où
„ elle est; comme elles ne vous
„ ont jamais fait de mal, leur
„ vie est préferable à celle d'un
„ malheureux, qui vous a trom-
„ pé & l'Empereur aussi : s'il
„ n'étoit question que de la
„ mienne, je vous l'offrirois de
„ bon cœur". L'amante du blessé aiant entendu ce que le Prince rapportoit de la maladie de ses sœurs, joignit ses prieres à celles de l'Ambassadeur. Ce Prince aiant laissé échaper quelques soupirs, lui dit d'une voix foible : „ Vous avez trop de
„ mérite, Prince, pour que je
„ ne contribue pas à votre bon-
„ heur, je renonce aux mouve-
„ mens de mon cœur; je vous
„ ai insulté, & je vous dois trop
„ pour

„ pour ne pas contribuer à vo-
„ tre ſatisfaction. C'eſt Son-
„ drom le grand Bonze qui a
„ placé au palais un homme
„ nommé Arnom, comme Eu-
„ nuque, & qui ne l'eſt point,
„ lequel m'a facilité l'entrée
„ dans les premieres chambres
„ de l'appartement des femmes,
„ ſous cet habit: une eſclave de
„ la Princeſſe m'aiant revêtu
„ des ſiens, m'a facilité les
„ moiens de parvenir auprès de
„ ſa maîtreſſe, dont j'ai abuſé;
„ elle ignora abſolument qui
„ j'étois; & frappée d'un ſom-
„ meil qui lui avoit été ſuggeré
„ par cette même femme, je
„ travaillois à former une é-
„ meute dans le palais pour
„ l'enlever, & m'en aller hors
„ de l'Empire avec elle. Mal-
„ gré toutes les difficultez ap-
„ parentes, j'aurois réuſſi ſi
„ vous n'étiez pas arrivé dans

„ ce

„ ce païs, & que cette femme
„ ne fût pas morte; mon des-
„ sein étoit même de me refu-
„ gier dans les terres des Muets
„ sujets du Roi votre pére, en
„ attendant que mes amis eus-
„ sent pu faire quelque chose
„ pour moi; il ne me reste plus
„ qu'à mourir, c'est la seule
„ grace que je demande à l'Em-
„ pereur, avec celle de ma Prin-
„ cesse, puisqu'elle est innocen-
„ te. Comme vous avez la li-
„ berté de parler à ce Monar-
„ que, & qu'il vous aime, aiez
„ pitié de cette Princesse abu-
„ sée, les Dieux que vous ser-
„ vez vous le rendront au cen-
„ tuple". Le Prince de Nort-
bety étant retourné vers l'Em-
pereur, lui raconta ce qui s'étoit
passé entre lui & le prisonnier,
arrosant les pieds du Monarque
de ses larmes, demandant grace
pour tous les deux. L'Empe-
reur

reur affligé ſe retira ſans rien répondre, demandant à être ſeul. Enſuite aiant fait appeller le Prince de Nortbety & moi, il nous tint ce diſcours. „ Qui „ que tu ſois, Chrétien ou au- „ tre, dis-moi ton ſentiment ſur „ ce que j'ai à faire dans la cir- „ conſtance préſente ; je vois „ que je ſuis trahi, juſques dans „ l'interieur de mon palais, par- „ le-moi avec la franchiſe qu'on „ dit qui t'eſt ſi naturelle, & je „ t'écouterai ; je ſens bien que „ ce n'eſt pas de mes ſerviteurs, „ que je puis tirer des conſeils „ deſintereſſez & ſans paſſion, „ tu le dois pour l'interêt que „ je prens au Prince Ambaſſa- „ deur, que j'aime comme mon „ propre fils". Je fus longtems ſans répondre, mais ce Monarque m'aiant de nouveau ordonné de parler, je m'expliquai en ces termes.

„ Pour

„ Pour donner un conseil sa-
„ lutaire à Votre Majesté, il
„ seroit à propos que je sçusse
„ au vrai la promesse qu'elle a
„ faite au pere du Prince qui l'a
„ offensée : la justice devant
„ être la regle des actions des
„ Monarques, ils ne peuvent en
„ quelque maniere punir des
„ crimes, dont ils sont en par-
„ tie la cause ; je ne veux pas
„ dire que le Prince blessé n'ait
„ offensé Votre Majesté par un
„ crime digne de mort : si son
„ pére étoit entre vos mains, il
„ mériteroit plutôt d'être puni
„ que lui ; il me paroît que sa
„ vie doit être conservée, de
„ peur que ce pere ne se porte
„ à quelque extrémité contre le
„ bien de l'Etat : Il gouverne
„ un grand Roiaume dans l'Em-
„ pire, & le grand Bonze qui
„ se sent intrigué dans cette af-
„ faire est d'autant plus à crain-
„ dre,

„ dre, qu'il réside aussi dans un „ lieu assez fort pour se défendre; ainsi, grand Empereur, „ je crois que la vie du Prince „ blessé doit être conservée avec „ soin, que tout Zedo sçache „ qu'il n'est pas mort, peut-être „ le fait-on sçavoir trop tard; „ en attendant, Votre Majesté „ peut agir comme à l'ordinaire, dans peu on sçaura le parti „ qu'aura pris son pere & Sondrom avec lui; s'ils n'ont aucune mauvaise intention, ils „ paroîtront bientôt aux pieds „ du trône". L'Empereur content de moi, ordonna que le Prince fût gardé sûrement & suivant sa qualité. On mit la Princesse aînée dans un appartement séparé, où elle ne put demeurer longtems, étant persuadée qu'on ne l'avoit ôtée d'auprès de son amant, que pour le faire mourir: il étoit aussi de son

côté

côté au deſeſpoir. Enfin l'Empereur fit ſéparer un appartement par un grillage, où les deux coupables ſe pouvoient voir, cela contribua au rétabliſſement de tous les deux autant que leur triſte ſituation pouvoit le permettre. Il ne les vit plus de longtems. La nouvelle s'étoit répandue par tout que le Prince neveu étoit mort, le pere & Sondrom chacun de leur côté arment puiſſamment; on ne parla plus de mariage, on ne penſa qu'à la guerre, tout l'Empire du Japon fut diviſé: le Roi de Jazo ſe joignit au frere de l'Empereur. Le détail de cette guerre eſt trop long pour en faire le recit: il ſe paſſa de grandes actions entre les Généraux des deux partis, celui de l'Empereur étoit très-expérimenté, une Province n'étoit pas plutôt ſoumiſe qu'une autre ſe ſou-

ſoulevoit ; comme le grand Bonze étoit intereſſé dans cette guerre, il avoit des partiſans par tout, & l'Empereur ne pouvoit compter que ſur ſes troupes: mes conſeils ne lui furent pas inutiles en differentes rencontres; je lui donnai celui de faire aſſiéger la capitale du Roi de Jeſo, malgré toutes les difficultez apparentes: c'étoit une ville où il y avoit trente mille combattans, & il faloit paſſer un grand fleuve. Comme les rebelles ne s'attendoient pas à un coup ſi hardi, ils ne purent arriver à tems pour s'oppoſer aux forces de l'Empereur: pluſieurs volontaires ſe jetterent dans ſon armée; la paix regnoit dans les Etats voiſins; des Princes étrangers vinrent dans le Japon; un petit-fils de l'Empereur de la Chine y parut ſous un nom ſuppoſé, avec un équipage des plus brillans, aiant

 pour

pour compagnon un Officier de l'Empire fils d'un grand Général, qui avoit été élevé dans les armées dès sa plus tendre jeunesse. Cet Officier possedoit l'art de la guerre & les belles lettres des Chinois: le Général Japonois connut d'abord son mérite, il s'entretenoit plus familierement avec lui qu'avec ses Généraux, le jeune Prince qui lui avoit été confié en profitoit. Ce Prince étoit bienfait, il avoit l'air martial, la voix forte, aimant les exercices les plus violens, doux, généreux & bienfaisant, ferme, intrepide au feu le plus vif de l'artillerie, d'un sang froid admirable dans le combat : c'étoit un Prince de très-grande espérance, il étoit fils d'un pere vertueux, juste & religieux, partageant son tems à servir Dieu & son Roi dans les dignitez dont il étoit revêtu.

Je

Je me plaisois infiniment dans la conversation de ces jeunes Seigneurs étrangers, tous fils ou parens de Rois, qui dénotoient d'où ils sortoient par les belles actions qu'ils faisoient. J'allois de tems à autre à l'armée pour rendre compte à l'Empereur de ce qui s'y passoit, le Prince Ambassadeur y venoit incognito avec moi, nous n'avions pas le consentement du Roi de Norreos pour y paroître publiquement; mais comme le siége concerté devoit être une occasion fameuse pour instruire un jeune Prince, l'Ambassadeur y fut presque toujours sous un simple habit de volontaire, le Général seul en aiant, pour ainsi dire, connoissance, aussi-bien que le jeune Prince dont j'ai parlé ci-dessus, chez qui nous mangions la plûpart du tems, parce qu'il tenoit une table ma-

gnifique. J'étois lié d'amitié avec ce digne Officier qui l'accompagnoit, de qui nous recevions toutes ſortes de careſſes; il étoit d'une converſation charmante. Pendant que le Général étoit occupé du ſoin de ſon entrepriſe, nous paſſions le tems dans des entretiens qui inſtruiſoient le jeune Prince Ambaſſadeur, & je m'inſtruiſois moi-même infiniment dans le commerce que j'avois avec cet Officier, qui recevoit ſouvent des lettres d'une ſœur qui lui écrivoit tout ce qui ſe paſſoit à la Cour de la Chine, & à celle du pere du jeune Prince; on ne peut s'exprimer avec plus de délicateſſe & de netteté, que cette aimable ſœur faiſoit; ſes lettres étoient remplies de penſées & d'expériences nouvelles; l'Officier n'étoit pas de race Chinoiſe, il poſſedoit la plûpart des langues uſi-

ufitées dans les Indes, qu'il avoit apprifes même du vivant de fon pere. Je regrette toujours cet aimable commerce, on me pardonnera cette difgreffion en faveur de l'amitié que je conferve pour cet excellent homme ; il s'appelloit Kebrus, & fon Prince Sebmond. On fit la revûe de l'armée Impériale au défilé d'un pont fur un marais qu'il faloit traverfer pour paffer le fleuve Ebunad ; un des Généraux Japonois nommé Yerem, découvrit un ancien canal, qui prenant au-deffus d'Edargleb, ville capitale de Jeffo, qu'on vouloit affiéger, fe rendoit au-deffous de la même ville ; le long tems qu'il n'avoit point fervi fembloit l'avoir comblé de vafe, mais il n'étoit que couvert de rofeaux ; & lorfqu'on le fonda, il fe trouva capable de porter les plus grands bâteaux ; ce fut par

là que passerent ceux qui devoient servir à notre passage du fleuve Ebunad. On ne peut guére voir un plus beau spectacle que celui-là. L'armée passa sur des ponts dans une Isle où il ne restoit qu'à traverser le grand bras du fleuve; quelques troupes de Jesso jointes à celles de l'Empereur, & de leurs alliez, que j'appellerai par la suite les rebelles, paroissoient de l'autre côté sur les hauteurs: ce grand fleuve se trouva couvert de bâteaux dans un petit espace de tems, tous pleins de troupes Impériales. On se rendit à l'autre bord, on ne trouva aucune résistance, l'endroit où l'on descendit étoit couvert sur notre gauche & sur le front par un vieux bras de l'Ebunad, qui étoit comblé & à sec. Aussitôt qu'il y eut assez de troupes pour défendre ce poste, on travailla à la con-

construction du pont; premierement en attachant les grands bâteaux deux à deux, ensuite en les avançant à mesure que le pont se formoit: il fut en état à la pointe du jour; la cavalerie passa la premiere, & le reste de l'armée suivit. On campa à deux lieues de là, & sur le lendemain après une très-petite marche, nous nous trouvames campez sous la fameuse ville d'Edargleb: en même-tems cinq vaisseaux plats, mais montez de canons, se trouverent sur l'Ebunad, deux au-dessus d'Edargleb, & deux au-dessous, qui avoient passé par le canal dont j'ai parlé ci-dessus, & le cinquiéme étoit pour garder ce canal. On traça les retranchemens de circonvallations & de contrevallations, & on commença à y travailler avec toute la diligence possible, sans que la garnison qui étoit de

trente mille hommes, y fît aucune résistance, que quelques escarmouches peu considérables. L'on apprit quinze jours après, que tous les rebelles s'étant réunis marchoient à grandes journées pour attaquer l'armée Imperiale: par cette politique l'Empereur vuida l'Empire de rebelles, & le siége de la guerre fut porté dans les Etats de Jesso ses tributaires. Le conseil que j'avois donné, étoit vif, l'Empire se trouvoit exposé; mais comme il étoit question de mettre fin à cette guerre, il convenoit de la transporter loin de la capitale de l'Empire, afin d'empêcher l'augmentation des rebelles, & les menées des Bonzes. Toutes ces troupes innombrables comptoient si peu d'être vaincues, qu'elles espéroient d'enfermer l'armée Impériale, comme dans une cage: mais l'événement fit voir

voir la grande difference qu'il y a entre des troupes bien disciplinées, conduites par un grand & expérimenté Général, à celles qui sont ramassées de toutes parts. Nous vîmes paroître les rebelles sur une hauteur hors de la portée de notre canon : ils passerent trois jours à reconnoître nos retranchemens; les aiant trouvez hors d'insulte, ils ouvrirent la tranchée devant, comme peu de tems auparavant nous l'avions ouverte devant la Place, où nous avions deux attaques, l'une au-delà de la riviere Evas, qui étoit celle qu'on avoit poussée plus vivement au point que nos batteries la battoient en brêche au pied de la même riviere; l'autre attaque se poussoit plus lentement, nos pots à feu incommodoient assez la ville; enfin une bombe en fit sauter le principal magasin, dont la par-

tie baſſe de la ville fut entiérement renverſée, & plus de dix mille ames y périrent. Il ſembloit que ce ſiége devoit être tout different de tous ceux qu'on avoit fait dans le monde. Pluſieurs ſiecles ne produiſent pas des événemens auſſi conſidérables : nous aſſiégions une ville très-forte, qui contenoit une armée, & nous étions aſſiégez par une autre trois fois plus nombreuſe que la nôtre. Cependant l'armée Imperiale étoit ferme, agiſſoit ſans crainte, ſe confiant entiérement à la prudence d'Enequedom ſon Général, accoûtumé à vaincre. Les jeunes Princes volontaires dans cette armée paroiſſoient autant de divinitez autour de lui, ſemblables à Jupiter tonnant dans l'Olimpe au milieu des Dieux, prêt à confondre les tytans. Il étoit auſſi tranquile que ce Dieu monté

té sur son aigle, méprisant les efforts des humains. Une nuit que tout étoit dans le silence, excepté les Gardes qui étoient en bon ordre, Enequedom s'entretenoit familiérement dans sa tente avec Kebrus, qui par l'amitié que lui portoit le Géneral, trouvoit bon qu'il lui parlât à cœur ouvert. Kebrus lui dit: „ Mon Général, nous voici „ dans une situation étrange, „ que votre prudence seule peut „ rendre glorieuse. N'auroit-il „ pas mieux valu aller au-devant „ de nos ennemis, que de nous „ laisser assiéger par une armée „ aussi puissante"? Le grand Enequedom lui répondit: „ J'ai „ fait toutes les réflexions que „ vous pouvez avoir faites avec „ les Généraux dans mon ar- „ mée; je connois à fond mes „ ennemis, c'est un tas de re- „ belles qui sont partis pour me

„ combattre, ils n'ont que cela
„ en tête ; nos retranchemens
„ ralentissent leur ardeur, ils
„ sont à l'épreuve de leur va-
„ leur, ils se rebuteront. Je
„ m'appercevrai aisément de
„ leur ralentissement, je sortirai
„ quand il sera tems, & je les
„ battrai, comptez là-dessus,
„ nous ne manquons de rien ; la
„ ville est étourdie de l'effet de
„ notre feu, elle est à demi
„ vaincue, tous nos pots à feu
„ la font trembler, ils croient
„ voir sauter le reste des mai-
„ sons. Assurez-vous, cher
„ Kebrus, que nous aurons bon
„ marché de nos ennemis, mal-
„ gré leurs troupes nombreuses,
„ malgré leur grande artillerie ;
„ la destinée du Japon est entre
„ les mains du Ciel, il doit être
„ permanent à jamais. Pour
„ moi qui l'adore, je suis aussi
„ tranquile, que si j'étois au
„ mi-

„ milieu de Zedo, & que l'Em-
„ pire fût en pleine paix". Ce Général joignant la piété à la prudence, étoit au-dessus des foiblesses humaines, tout plein d'honneur & de probité; il comptoit sur celui qui connoît les cœurs & dispose des victoires. Malgré les efforts des rebelles, les retranchemens n'étoient entamez nulle part. Enequedom prit enfin la résolution d'attaquer l'ennemi; lorsqu'il le crut bien tranquile, il fit sortir des retranchemens la cavalerie & l'infanterie qu'il avoit destinée pour l'attaque; aiant laissé ce qu'il falloit pour la garde des tranchées contre la ville & pour le camp. Un grand brouillard s'étant levé pendant la nuit, les troupes Imperiales de la droite tomberent sur les travaux des rebelles, plutôt qu'ils n'avoient cru, & attirerent de ce côté-là

toutes leurs forces, qui les repoufferent jufqu'à nos retranchemens; mais celles de la gauche aiant peu après attaqué leurs autres travaux, la diverfion fit qu'ils furent repouffez à leur tour; le brouillard duroit toujours, ainfi leur artillerie leur fut inutile, on les chaffa d'une batterie confidérable qu'ils avoient à notre gauche; & fur la droite les troupes marchoient à une hauteur qu'ils avoient retranchée, où étoit une autre batterie avec le magafin de leur artillerie pour leurs tranchées. Le brouillard s'étant levé, ils firent un effort pour reprendre la batterie de la gauche; ils y marchoient fur une colonne immenfe pêle-mêle; mais leur canon que le grand Enequedom fit tourner contre eux à cartouches, fit tant d'effet fur cette troupe de rebelles, qu'elle tourna le

dos,

dos, & rentra dans ſon camp.

Après avoir laiſſé ce qu'il falloit pour garder ce poſte, Enequedom marcha à la batterie de la droite, que celle de notre armée avoit déja attaquée, & qui ſe défendoit courageuſement ; mais ce ſecours détermina l'affaire, on s'en empara, les rebelles ſe retirerent de tous côtez dans leur camp, & Enequedom s'arrêta pour remettre ſon armée en bataille. Nous étions maîtres de tous leurs canons, on en tourna quelques piéces contre leur camp: nous vimes peu de tems après, avant le milieu du jour, qu'ils l'abandonnerent, lorſque l'armée fût en bataille: on fit un détachement de tous les corps pour le reconnoître & le piller: nous rentrames dans le nôtre quelques heures après pour y dîner, & pour nous repoſer. La garniſon de la ville pendant ce

ce tems étoit sortie, à ce que l'on nous dit, mais le Gouverneur n'osa avancer ; comme le brouillard étoit fort épais du côté du fleuve Ebunad &. de la riviere Evas, on ne voioit pas devant soi ; & lorsqu'il s'éleva de ce côté-là, ils s'apperçurent que les rebelles avoient abandonné leur camp, ils rentrerent dans la ville : ce qu'il y eut de singulier, c'est que ce jour-là il ne se tira de part ni d'autre aucun coup, comme si la paix eût été faite. Le lendemain le feu recommença, la ville demanda à capituler le soir même, les ôtages furent livrez le lendemain : on laissa trois jours aux rebelles pour charger leurs effets ; le Général Imperial voulut bien agir de la sorte, parce qu'il ne vouloit pas la destruction entiere des sujets de l'Empire. On se rendit maître paisible de la puissante

ſante ville d'Edargleb ; le frere de l'Empereur fut tué à la bataille, & Sendrom le grand Bonze auſſi, qui y étoit *incognito*. Le Roi de Jeſſo demanda la paix, elle lui fut accordée, à condition qu'Edargleb ſa capitale recevroit garniſon de l'Empereur, qu'il doubleroit ſon tribut, qu'il envoieroit ſes enfans en ôtage à Zedo, & qu'il s'y rendroit lui-même avec une ſuite de cinquante hommes ſeulement. Enequedom aiant remercié tous les Princes volontaires, & eux l'aiant embraſſé, ils s'en allerent à la Cour de l'Empereur, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoiſſance. Tout l'Empire fut calmé, & le Monarque accorda une amniſtie générale avec le pardon au Prince ſon neveu, qui épouſa la Princeſſe aînée, à condition qu'il partiroit de la Cour, & ſe reti-

reroit

reroit dans les terres de ſon pere défunt, dont on lui laiſſa le gouvernement, après avoir prêté le ſerment en préſence de tous les Princes volontaires.

L'Empereur voulut alors ſignaler ſa joie par le mariage du Prince de Nortbety Ambaſſadeur de Norreos. Les Princes volontaires reſterent pour embellir cette fête qui fut des plus magnifiques: le Prince Sebmond qui avoit marqué une valeur extrême le jour du combat, à côté du grand Enequedom, remporta tous les principaux prix; & après tant de fêtes & tant de réjouiſſances, l'Empereur jura une alliance étroite avec le Roi de Norreos, ſon Ambaſſadeur préſent. Le même jour, l'Empereur voulut déclarer Roi d'un des plus beaux Roiaumes le grand Enequedom, qui refuſa cet honneur, auſſi Philoſophe

que grand Général. Il remercia l'Empereur, lui disant qu'il vouloit finir ses jours auprés de sa personne pour l'aider de ses conseils, & être mieux à portée de le maintenir paisible sur le Trône. Ce grand homme n'étoit point marié: il étoit généreux au possible, répandant à pleines mains les bienfaits qu'il recevoit de son Prince, à tous ceux qu'il sçavoit en avoir besoin, ne thesaurisant point. Il disoit qu'il ne vouloit pas se marier, de peur de laisser des enfans qui ne fussent pas vertueux. Il se reposoit sur ses lauriers sans inquiétude, ni souci, attendant qu'il plût au Ciel de terminer sa destinée. L'Ambassadeur de Norreos pria les Princes volontaires de faire un voiage dans le Roiaume de son pere. Ils se rendirent à ses empressemens, & le départ de Zedo fut des plus magnifiques.

ques. L'Empereur combla sa fille & son gendre de richesses, & fournit abondamment tout ce qu'il fallut pour le voiage jusques au port: il lui fit présent de trois beaux vaisseaux, bien montez d'artillerie & de munitions: ils convinrent de s'en servir pour garder leurs côtes communes. Nous nous embarquames, & arrivames heureusement au Port des Muets, où on nous attendoit: partie de la Cour de Norreos étoit venue au-devant du Prince. Ce ne fut que plaisirs nouveaux tous les jours jusqu'à notre arrivée à la ville de Norreos, où le Roi & la Reine reçurent la Princesse du Japon entre leurs bras avec les plus grandes caresses. Osmundar Roi d'Arimond, qui avoit été faire un tour dans ses Etats, étoit revenu à la Cour. La satisfaction de ces deux Rois étoit commu-
ne.

ne. Je ne ferai point ici la deſcription des fêtes qui ſe donnerent. Il arriva ſur ces entrefaites un Ambaſſadeur de l'Empereur de la Chine, qui fut reçu avec toutes les formalitez convenables: c'étoit un Mandarin très-habile homme; il avoit de la répugnance à commercer avec l'Ambaſſadeur Japonois qui étoit reſté à Norreos: cependant on vint à bout de les accorder. Cet Ambaſſadeur étoit chargé d'une commiſſion particuliere pour Oſmundar Roi d'Arimond. L'Empereur de la Chine étoit entré en jalouſie de l'alliance du Roi Loriman avec le Japon; mais dans peu le Chinois connut que la liaiſon qu'il y avoit entre Oſmundar & Loriman, étoit indiſſoluble: il en fit recit à ſa Cour à ſon retour. Une nouvelle Ambaſſade de la Chine arriva, par laquelle on invitoit le

Roi

Roi Osmundar d'aller à la Cour de la Chine où il seroit reçu en Roi, & l'Empereur lui offrit une de ses filles en mariage avec son amitié. La proposition fut pesée au Conseil des deux Rois assemblez, car ils avoient accoûtumé de ne rien faire que d'un commun accord.

Loriman persuadé que cette alliance étoit convenable y consentit, bien certain qu'il étoit qu'il n'y auroit jamais de désunion entre eux. Il nomma un Ambassadeur pour remercier l'Empereur de la Chine, & pour accompagner Osmundar dans son voiage à Pekin; mais ce qui causa une grande surprise, fut le discours que je tins au même Conseil, en ces termes:

„ J'ai tâché de vous rendre,
„ Prince, tous les services qui
„ ont dépendu de moi: j'ai tout
„ lieu de me louer des bontez
„ dont

„ dont vous m'honorez; il me „ reſte à faire quelque choſe „ pour ma ſatisfaction, qui eſt „ de faire connoître votre mérite au Souverain dans les „ Etats où je ſuis né. Je vous „ demande la permiſſion de profiter du voiage du Roi Oſmundar à la Chine, pour m'en „ aller dans mon païs. Si Dieu „ me donne aſſez de vie, j'armerai un vaiſſeau, & viendrai „ finir mes jours dans cet Empire. J'apporterai avec moi „ les choſes que je croirai vous „ être les plus utiles. Si vous „ m'accordez la grace que je „ vous demande, je benirai à „ jamais le Ciel du moment „ heureux qui m'a mis dans vos „ Etats; & j'apprendrai à toutes les nations, que vous êtes „ l'exemple des Princes vertueux & généreux.

Mon diſcours fut ſuivi d'un pro-

profond ſilence, où les larmes parlerent plus que la bouche. Le Roi Loriman prit la parole, & me dit: „ J'ai toujours fait „ ce que tu as ſouhaité de moi „ dans mes propres affaires, je „ m'en ſuis bien trouvé Je ſou- „ haite que ce que tu veux fai- „ re à préſent, te réuſſiſſe, mal- „ gré la peine que j'ai de t'ac- „ corder ta demande. Si tu „ m'aimois autant que je t'ai- „ me, tu ne nous quitterois pas: „ mais je connois que Dieu ſeul „ eſt juſte en toutes choſes. „ Une idée auſſi extraordinaire „ que celle que tu veux mettre „ en exécution à l'âge où tu „ es, ne paroît pas trop ſenſée. „ Comme tu accompagnes Oſ- „ mundar à la Chine, j'eſpere „ que l'amitié que tu lui portes „ te fera retourner avec lui „ dans nos Etats. Au ſurplus, „ prens dans mes tréſors tout ce

„ que

„ que tu croiras avoir beſoin
„ pour finir tes jours ſans pei-
„ ne, ni ſouci.

Le Roi Oſmundar fit un long diſcours pour m'engager à changer de deſſein: comme je perſiſtois à demander avec larmes ce que j'avois propoſé, ma demande me fut accordée; il fut réſolu qu'on tiendroit le cas ſecret, à cauſe de l'amitié que les peuples me portoient. On prépara toutes choſes pour le voiage, & on publia que j'accompagnerois Oſmundar. L'Ambaſſadeur du Japon avoit donné avis à la Cour de tout ce qui ſe paſſoit. L'Empereur lui ordonna de m'engager à vouloir prendre ſon Interprete avec moi, pour lui rendre compte de ce qui ſe paſſeroit à la Chine: j'y conſentis d'autant plus volontiers, que nous avions déja reſolu enſemble de ne nous pas quitter. Je

l'avois inſtruit dans la Religion Chrétienne, & il paroiſſoit fort zelé; il ſe jetta à mes pieds avec deux Japonnois qui le ſervoient, qui avoient ſuccé les mêmes principes: ce m'étoit une conſolation, je pris un ſeul Muet avec moi qui étoit à peu près de mon âge, me ſervant au ſurplus des domeſtiques d'Oſmundar. Le recit des adieux que je fis dans la Cour de Norreos ſeroit trop long pour le mettre ici. Nous nous embarquames ſur le vaiſſeau qui avoit amené le nouvel Ambaſſadeur de la Chine, auquel on joignit les deux que l'Empereur du Japon avoit donnez à ſon gendre. Les Princes volontaires furent de cette compagnie; nous étions près de ſept cens perſonnes. Dès que nous eumes pris terre, l'Ambaſſadeur de Norreos partit pour la Cour, & Oſmundar reſta en attendant

dant qu'il y eût des ordres pour ce qui le regardoit : nous quittâmes aussi les Princes volontaires, & les vaisseaux furent renvoiez dans l'Empire de Norreos.

Osmundar aiant préféré la campagne à la ville, il prit une maison très-jolie, où il se retira en attendant les ordres de la Cour. Je profitai de ce moment pour apprendre le reste de son histoire, que ce Prince acheva de me raconter dans les differentes promenades que nous faisions ensemble.

SUITE DES AVANTURES D'OSMUNDAR.

JE crois avoir fini mon discours, cher Glantzby, par le recit de la vie que menent ces

pieux Solitaires ſur la ſainte montagne qui domine la ville des rebelles, lieu de ce grand Roiaume, qui étoit le ſiége d'une guerre civile. La juſtice du Créateur, me diſoit mon Guide, eſt prête à ſe faire ſentir ſur cette nation orgueilleuſe; mais la piété de ſon Roi, ſa réſignation dans ſes malheurs, appaiſent la colere divine. La difference étoit grande entre la conduite de ceux qui vacquoient au Service divin dans les villes, & celle des pieux Solitaires de la montagne ſainte. Famat me faiſoit connoître juſqu'où alloit la miſericorde du maître de toutes choſes envers les hommes, m'exhortant à profiter des triſtes exemples que je voiois, afin de veiller à tenir un bon ordre dans les Etats qui me ſeroient ſoumis avec le tems. Il me faiſoit auſſi remarquer les vertus de pluſieurs grands

grands perſonnages de cet Empire, qui reſtoient fidélement attachez à leur Roi, malgré la perte de leurs biens, & les preſſantes ſollicitations de ſes ennemis. Nous quittames les Etats de cette domination pour entrer dans d'autres, au bord de la mer, où regnoit un Prince que pluſieurs Puiſſances forçoient d'être ennemi du Roi affligé : c'étoit une confuſion que la capitale de ce Roiaume, on ne ſçavoit qui en étoit le maître; les étrangers y étant plus puiſſans que les naturels du païs. Les nations les plus éloignées d'interêts, de mœurs, de ſentimens, de croiance, y étoient réunies ; c'étoit le magaſin du monde en guerre. Famat me fit comprendre à quel deſſein la Providence avoit permis des choſes ſi extraordinaires, que toute ſa puiſſance ſeule pouvoit

mettre en œuvre. Le principal but du Créateur étoit d'éclairer l'héritier de ce Roiaume: Prince magnifique, qui devoit operer de grandes choſes avec le tems dans ſes Etats & dans d'autres, quoiqu'il parût alors devoir faciliter la ruine du Roi affligé, aimé de Dieu; les decrets du maître du globe de feu, ſont que de concert avec celui qui a fait ſortir de ſes Etats le Roi affligé, il le maintienne à l'avenir ſur ſon Trône, & s'uniſſent par des liens indiſſolubles, en devenant peres communs de pluſieurs grands Princes, deſquels le ſouverain Etre ſe ſervira pour rétablir la juſtice & les bonnes mœurs dans le monde univerſel. Ces deux Monarques poſſedans des Roiaumes dans tous les climats, doivent auſſi répandre la véritable lumiere par des événemens particuliers, con-

nus au ſeul maître de toutes choſes.

Je recevois toute ſorte d'inſtructions de mon cher conducteur, quoiqu'il ne m'en donnât point qui tendiſſent à m'apprendre la ſcience de détruire le genre humain par la guerre. Il me faiſoit remarquer les belles actions des Généraux, le bon ſens qui dominoit chez les uns, & l'orgueil chez les autres. J'eus la ſatisfaction de voir une grande bataille qui rétablit un peu les affaires du Roi affligé, où trois Généraux commandoient; celui qui étoit en chef ne manquoit ni de valeur, ni de prudence; cependant il n'eut pas le bonheur de faire déterminer la victoire de ſon côté; cet honneur fut dû à un des Généraux, qui étoit ſous ſes ordres, par le moien de qui la victoire fut remportée. Ce Général ne

s'en orgueillit point, au lieu que l'autre ſubordonné au premier, aiant fait priſonniers les fuyards des ennemis, parut triomphant, comme s'il avoit contribué en quelque choſe au gain de la bataille. Famat me dit de bien examiner le ſang froid du Général qui avoit contribué à cette victoire, égal dans le péril & dans les plaiſirs : il renfermoit en lui un rayon des qualitez du très-haut, que rien ne peut émouvoir, ſi ce n'eſt l'envie de faire du bien. Non ſeulement c'eſt capacité, force de génie, qualitez ſurnaturelles, qui produiſent de pareils ſentimens dans l'ame des hommes, mais c'eſt la ſolide vertu qui en eſt le principe. Les Héros dépouillez d'orgueil ſont les plus vaillans des hommes : ceux qui ſont ſoumis à de grandes paſſions, comme l'orgueil & l'avarice, ne ſont

pas capables du ſang froid, dont ſont douez les hommes véritablement vertueux. Les malheurs de la vie ne cauſent aucune émotion aux ſaints perſonnages, & les grands périls n'en produiſent aucune dans les hommes, dont la pure vertu dirige les actions.

Il faut, me diſoit Famat, que les hommes qui ſont aimez du très-haut, reſſentent des afflictions pendant le cours de leur vie, afin qu'ils connoiſſent qu'elle eſt la ſource de tous les biens: ceux qui vivent abſolument ſans peine, ne ſont pas les ſujets que le ſouverain maître choiſit pour être éternellement heureux; il aime à éprouver le cœur des humains, pour des raiſons qui ſont connues à lui ſeul, & qu'il dévelope lorſqu'il lui plaît. Je ſouhaiterois pouvoir vous rendre un compte juſte de tout ce que

j'ai vû, & de tout ce que mon bienheureux conducteur m'a dit en differentes occasions; quoique ces grands préceptes ne soient pas échapez de ma mémoire, ils n'y sont pas toujours présens; mais il m'en reste assez pour reprimer ce que je sens de mauvais en moi: si je m'abandonne quelquefois, Famat revient à mon secours, & me fait distinguer ce qui est de la raison, d'avec ce qui lui est contraire.

Nous quittames ces fertiles & riches contrées, pleines de confusion jusques dans l'intérieur des maisons; & traversant les airs, nous descendimes dans un Temple magnifique, où le souverain maître des hommes prend plaisir d'habiter d'une maniere toute particuliere. Ce Temple est dans une ville immense, qui, au dire de Famat, a toujours été

le trône des plus grandes vertus & des plus grands vices. Soumis à ſes leçons, je profitois de ce qu'il daignoit m'apprendre : c'étoit un grand Pontife qui gouvernoit ce lieu ; je l'ai vû mourir ; j'ai vû l'election de ſon ſucceſſeur & ſon regne. L'Etre ſuprême préſide partout & tempere la malice de l'homme. Ce qui me ſurprenoit le plus, c'étoit de voir dans ce grand temple, l'homme parfaitement ſoumis à celui qu'il adoroit, & à quatre pas de là être comme s'il n'avoit jamais été dans un lieu ſi ſaint.

Partie des nations y rendent tribut au ſouverain Pontife : comme j'étois dépouillé de tout ce qui étoit corporel, & que je ne pouvois pas ſentir pourquoi les humains donnoient avec fureur dans une choſe plutôt que dans une autre, je ne puis vous expliquer les raiſons qui les fai-

soient agir d'une maniere qui me paroissoit ne devoir pas être. Je vous dirai seulement que Famat habitoit avec moi toutes les nuits dans le lieu le plus saint de ce Temple, & une bonne partie du jour aussi; il me conduisoit quelquefois dans les lieux souterrains, au-dessous des bâtimens qui formoient cette grande ville, où je voiois des édifices superbes par leur architecture, & très-riches par les trésors qu'ils contenoient. Plusieurs esprits les habitoient, dont les uns portoient un grand respect à Famat, & d'autres fuioient sa présence; sortant de ces lieux, ils formoient des tempêtes en l'air au-dessus de la ville, tout fléchissoit devant lui, & le masque ne servoit de rien, chacun paroissoit tel qu'il étoit, bon ou mauvais. J'ai toujours cru que mon conducteur avoit été envoié dans ce

lieu

lieu pour opérer de grandes choſes, & pour donner la liberté à pluſieurs eſprits opprimez, dont un nombre infini ne nous quittoit point tant que nous étions dans ces bas lieux, admirant Famat. J'ai réſolu d'élever un Temple pareil en grandeur à celui de cette ville, dès que j'aurai mis ordre aux plus grands beſoins de mon Etat: le ſouverain maître y habitera ſeul, juſqu'à ce qu'il y pourvoie par lui-même. Je me flatte que cela arrivera; car à quoi ſerviroient les bontez que j'ai reçues de lui? Je ne puis croire que ce ſoit pour moi ſeul qu'il m'ait diſtribué tant de lumieres. Les tréſors de Loriman ſerviront à embélir le bâtiment, & j'eſpere d'emmener de la Chine avec moi grand nombre d'ouvriers capables d'aider mes ſujets pour l'accompliſſement de mon deſſein en

tout ce qui pourra être possible dans mon païs. Famat, cet esprit bienheureux, toujours présent à mes yeux, ne m'abandonnera pas : il est venu à mon secours, lorsque je l'en ai requis, & je ne doute point qu'il ne soit près de nous actuellement ; parce que je me sens à peu près la même tranquilité dont je jouissois, lorsque j'avois le bonheur d'en être accompagné. Le grand Pontife de cette ville-là a reçu des pouvoirs du Très-haut, inséparables de sa dignité, qui le rendent respectable aux hommes vivans & aux morts : ses paroles sont de feu, parce que celui qui l'anime est le feu le plus pur ; il paroît tout rayonnant de gloire, lorsqu'il est dans les fonctions pontificales ; & malheur aux créatures qui n'obéissent pas à sa volonté, lorsqu'animé de l'esprit il annonce celle du Très-haut.

Il y a deux jours dans chaque année où partie des esprits qui font leur séjour dans les lieux souterrains de cette ville, en sortent pour assister dans le Temple à toutes les cérémonies qui se font à la louange du maître du globe de feu.

Famat marcha cette fois à leur tête, ou, pour mieux dire, les alla chercher dans leurs tristes demeures : il ne les quitta point pendant deux jours & deux nuits : nous les laissames dans le Temple. Ensuite aiant fendu les airs, suivant les bords de la mer, nous descendimes dans plusieurs Temples, dans plusieurs villes, dans plusieurs palais, où nous ne vimes rien que ce que mon sage conducteur m'avoit fait remarquer ailleurs ; sçavoir, peu de bien, beaucoup de malice parmi les hommes, & des effets continuels de la miséricorde

ricorde du Très-haut qui se manifeste, malgré leur cœur endurci au mal. Mon bienheureux conducteur descendit sur une tour au centre d'une belle ville située au milieu des eaux. Il faisoit un tems serein, plus froid que chaud, un très-beau soleil éclairoit la terre, toutes les maisons de cette belle ville brilloient comme des pierres précieuses; la diversité des jardins, des palais, des canaux, des temples & des vaisseaux, faisoit un effet des plus charmans: j'avoue que je n'ai rien vû de si remarquable, parce que cette ville est unique dans ce genre. La mer & la terre sont réunies ensemble pour la commodité des humains qui l'habitent, dont moitié est sur la terre par les rues de cette ville, & l'autre moitié sur les eaux: l'abondance y regne partout. Après avoir vû ce qu'il y avoit
de

de plus beau dans l'intérieur de cette belle ville, Famat descendit dans un ancien Temple, où on célébroit une grande fête avec les mêmes cérémonies que dans la grande ville que nous venions de quitter. S'étant prosterné plusieurs fois devant le lieu le plus saint pour y adorer le grand Mobile de toute la nature, il me conduisit dans le palais où s'exerce la souveraine Magistrature de cet Etat. L'aspect de ces hommes me frappa; quoiqu'ils soient en grand nombre, il semble que ce n'est qu'un corps à plusieurs têtes, dont les unes parlent après les autres, sans que le reste s'émeuve. J'avois peine à comprendre que ce fussent des vivans, tant ils étoient composez dans leurs actions; s'il n'eût fait un beau soleil, j'aurois cru être encore dans les souterrains de la ville, où j'avois ha-

habité plusieurs jours avec les esprits. Leurs physionomies aussi-bien que leurs habillemens sont les mêmes, hors le Chef de cette assemblée, qui est la principale tête de tout ce corps : sa parole n'est cependant pas plus efficace que celle des plus petits; aucun de ces personnages n'a de pouvoir plus que l'autre ; leurs sentimens & leurs volontez se font connoître par des signes sans parler ; les mouches font plus de bruit que tous ces humains ramassez. Famat me dit que le secret étoit rarement revelé par aucuns d'eux, accoûtumez au silence, ne fréquentant jamais personne qu'eux-mêmes, encore avec précaution, ils ne courent pas risque de manquer à leur devoir. Famat prit la figure d'un d'entre eux ; & par un signe qu'il fit à son tour, il empêcha ce grand nombre d'hom-

d'hommes de faire une injuſtice à l'un d'entre eux, qui étoit accuſé fauſſement d'avoir commercé avec des étrangers. Ils font conſiſter leur plus grande politique à être renfermez en eux-mêmes, croiant les autres hommes plus mauvais qu'eux, s'adonnant au reſte chacun en particulier aux vices les plus grands, ainſi que le reſte des humains, avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'ont pas les occaſions de pouvoir profiter des lumieres des autres peuples, dont ils auroient grand beſoin. Les Anciens qui leur ont impoſé ces loix, étoient des hommes preſque parfaits dans leurs mœurs, & dans leur maniere de penſer; mais comme la nature va toujours en diminuant, les hommes ont beſoin de ſe fortifier des lumieres d'un chacun pour conſerver une certaine perfection, laquelle ne ſe trou-

trouve jamais en un ſeul païs, ni en un ſeul lieu; la fréquentation des humains entre eux eſt néceſſaire. C'eſt ainſi que me parloit mon conducteur, que j'écoutois avec une entiere ſoumiſſion: on croit dans cette ville-là, qu'il eſt permis de ſe porter à toute ſorte d'excès, dès qu'on le peut faire ſans être connu des hommes, comme s'il ſuffiſoit de les ſatisfaire, & qu'il n'y eût rien à craindre de la punition du Très-haut. On court les rues, les aſſemblées & toute la ville de nuit & de jour dans un déguiſement particulier à cette nation: le pere ſe trouve quelquefois dans les mêmes débauches que ſon fils ſans le connoître, le mari avec ſa femme: leurs divertiſſemens ne ſont pas tous criminels; les aſſemblées où le bon ſens regne, ſont celles où l'on entend une muſique des

plus

plus harmonieuſes & des plus réjouiſſantes, differente en quelque ſorte des ſons que j'ai oui dans les Temples, qui me touchoient cependant davantage, parce que cette muſique eſt dirigée uniquement pour animer l'eſprit, le ſéparer du corps, & l'élever vers le Ciel: je ne doute point que l'autre ne ſoit très-ſenſible aux hommes par les figures & les ſoupirs que je leur voiois & entendois faire, j'ai cru de là qu'elle frappoit plus les ſens que l'eſprit, ce que je n'étois pas à portée de ſentir.

La plus nombreuſe aſſemblée qui ſe faſſe dans cette ville, eſt dans un lieu où tout ce qui y arrive eſt d'une contenance fort gaye, & d'où la plûpart ſortent comme des furieux; j'en ai vû mordre leurs habits, & les déchirer de rage; on eſt quelquefois obligé de lever leurs maſ-

ques

ques pour les essuier, leur donner quelques liqueurs fortes, sans quoi ils mourroient: les uns levent les yeux vers le Ciel, les autres portent les deux mains à leur tête, & frappent des pieds contre terre: j'ai bien compris que c'étoit un autel où ces peuples viennent offrir leurs biens dans le dessein d'en obtenir davantage de celui qui peut dispenser les richesses: ils sont plusieurs qui ont ce droit, & font connoître leurs volontez aux humains sans parler, par des feuilles carrées & legeres qu'ils jettent en l'air: elles ont la force de les obliger à verser leurs richesses sur l'autel pour les laisser parvenir à d'autres qui les ramassent avec avidité; le dispensateur des trésors les donne & les reprend à diverses fois aux mêmes personnes, les rendant très-pauvres, d'autres riches, après s'être

s'être longtems mocqué de leur foiblesse & de leur cupidité. C'est une des occasions où mon bienheureux conducteur m'a repris de ma trop grande curiosité, me disant que ce que je voiois étant la source des plus grands maux parmi les hommes, il n'étoit pas nécessaire que j'en connusse la science, puisqu'elle ne tendoit jamais au bien: quoique je ne sentisse aucune passion pour les richesses, j'aurois été bien aise d'être instruit des motifs qui faisoient agir les hommes extraordinairement, & les rendoient si differens de ce qu'ils étoient peu auparavant: il faut bien que cette occupation vienne d'une passion qui flatte, contraire à son bien & à son repos, puisqu'elle agissoit même en quelque maniere en moi, quoique dépouillé de mon corps. Nous sortimes de ce lieu pour voir

voir ce qui se passoit dans le particulier des maisons, je reconnus plusieurs de ceux qui avoient offert leurs biens sans profit; au lieu de reposer ils parcouroient leurs chambres en long & en large, leur propre figure leur étoit odieuse, quelques-uns d'entre eux se privoient même de la vie. Famat d'ordinaire compatissant aux maux des hommes, ne l'étoit point du tout envers ces malheureux, ce qui me fit croire que chacun d'eux avoit été le maître de ne se pas réduire dans une situation si fâcheuse, les plus raisonnables passoient la nuit sur des chaises à soupirer & à se lamenter à haute voix.

Puisque je vous fais le recit au juste, mon cher Glantzby, de ce que j'ai vû faire à cette espece d'hommes qui étoient privez de leurs richesses, il faut aussi que je vous fasse voir quelle

étoit l'occupation de ceux qui en avoient été comblez aux dépens des autres, ils dormoient d'un ſommeil profond; enſuite ſe réveillant en ſurſaut, ils couroient viſiter les faveurs qu'ils avoient reçûes de la fortune: leurs maiſons étoient pleines de monde & d'amis dès le grand matin, ce n'étoit que fêtes, on diſſipoit en un jour ce qui auroit ſuffi pour ſe nourrir pendant pluſieurs lunes; au ſortir de ces feſtins, ces hommes alloient à la muſique, & de là s'adonnoient à toutes ſortes de voluptez: Famat ne me permettoit de voir leurs excès, que pour m'en donner de l'horreur. Après avoir vû toutes ces choſes, je le remerciai de m'avoir caché la ſcience d'un mal qui rendoit l'homme plus miſerable que des bêtes. Nous quittames cette contrée, & parcourumes plu-
 ſieurs

sieurs Isles habitées par des nations toutes soumises à une seule qui les dominoit avec rigueur : les autres étant esclaves de celle-là, qui est d'une taille & d'une figure avantageuse, tant par les dons de la nature que par ses habillemens, qui parent plus l'homme que tous ceux que j'ai vûs ailleurs. Nous parcourumes toutes ces Isles, où Famat me fit remarquer plusieurs monumens d'antiquité qui dénotent la vanité des humains, lorsque ces grands édifices ont servi à d'autres usages qu'à témoigner le respect qu'on doit avoir pour le souverain Arbitre de toute la nature. Il s'arrêta particulierement dans une de ces Isles, où il y avoit une grotte dans laquelle nous entrames ; elle étoit remplie de differentes petites flames de couleurs très-legeres, c'étoit autant de vers qui brûloient continuel-

tinuellement les cœurs d'un nombre infini de ſpectres affreux, qui, au dire du Sage qui m'accompagnoit, étoient autant de Sacrificateurs qui avoient abuſé de la crédulité des hommes, dont ils avoient reçû les richeſſes pour les faire ſervir à leurs plaiſirs, & les offrir en victimes aux rebelles du Très-haut, qui y étoient adorez ſous differentes figures corporelles, & d'animaux venimeux : leurs ſouffrances devoient être ſans fin, des richeſſes immenſes de toutes ſortes étoient entaſſées dans cette grotte horrible & d'une très-grande étendue. Comme j'étois ſujet ainſi que Loriman à differentes infirmitez, Famat me tira de ce lieu épouvantable, où je ſouffrois; il m'apprit qu'il y avoit encore d'autres Sacrificateurs, qui ſans avoir induit les peuples à ſacrifier au

mensonge, subissoient des châtimens bien plus grands, pour avoir abusé les hommes en retenant les offrandes qu'ils faisoient au Créateur de toutes choses, les emploiant à d'autres usages que ceux ausquels elles avoient été destinées par la piété des humains en reconnoissance des faveurs qu'ils avoient reçû du maître du monde, m'apprenant qu'il y avoit de ces lieux de douleur par tout où les grands crimes avoient été commis, qui devoient durer autant & plus que le monde terrestre, séjour ordinaire des hommes.

Au sortir d'un lieu si affreux, nous parcourumes les mers, & arrivames dans des jardins délicieux renfermez dans un palais d'une grandeur étonnante, où un homme respectable par la marque de Souverain qu'il portoit sur son front, se divertissoit

seul

ſeul au milieu de plus de deux cens femmes d'une excellente beauté, qui toutes cherchoient à lui plaire, excepté une ſeule qui ne le cedoit point à toutes les autres en perfections corporelles, mais qui paroiſſoit très-affligée malgré tout ce que ce Monarque faiſoit pour l'égayer, ce qui cauſoit une jalouſie extrême aux autres. Famat me montra la diſpoſition de ce palais, où plus de douze mille hommes habitoient, dont partie défigurez étoient deſtinez à garder le quartier des femmes, qui malgré cela trouvoient encore le moien de tromper la vigilance de ces hommes défectueux, jaloux des plaiſirs permis à toute la nature. Famat toujours porté de bonne volonté à m'inſtruire, me diſoit que plus l'homme eſt défectueux, plus il eſt rempli de paſſions dominan-
 tes,

tes, souhaitant & faisant consister son bonheur en quelque chose de terrestre, la possession des richesses étant pour l'ordinaire l'objet de ses desirs, incapables de sentimens d'amitié pour personne, à cause de la jalousie qui déchire leurs cœurs; ils ne cherchent qu'à tromper sûrement ceux qui se confient en eux. Un de ces personnages avoit lui-même mis le feu à un quartier de l'appartement de ces prisonnieres, pour faciliter dans le tumulte qui fut fort grand dans ce palais, l'entrée à un homme de vilaine figure, des plus brutes, qui étoit d'intelligence avec une des femmes des plus cheries du Monarque; elle avoit été changée de son appartement pour y placer la belle personne qui résistoit aux empressemens du maître de ce lieu. Ce brutal s'y étant introduit, vou-

voulut abuser de cette vertueuse femme, il se porta à toutes sortes de fureurs, & voiant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il l'auroit privée de la vie, si Famat ne lui avoit retenu le bras, aussi bien qu'à celle qu'il cherchoit, laquelle profitant de son côté du tumulte, étoit venue le poignard à la main pour égorger l'innocente; mais surprise au dernier point de trouver celui qui soupiroit pour elle dans une situation furieuse, ils s'attacherent à se tromper reciproquement, expliquant le motif de leurs actions differemment de ce qui en étoit au vrai. Cependant Famat aiant pris la figure d'un homme de la connoissance de la femme affligée, la fit sortir de ce lieu, charmant pour d'autres, mais pour elle une prison très-affreuse; il la remit entre les bras d'un de ses freres qui étoit

caché dans la ville, cherchant les moiens de délivrer sa sœur de l'esclavage : elle étoit ornée de bijoux précieux qui purent lui servir au besoin. Mon cher conducteur changeant encore de figure, conduisit le Monarque au lieu où son infidelle étoit endormie, lassée de plaisirs, entre les bras de son rival ; ce Prince transporté de fureur les tua tous deux, & fit jetter leurs corps à la mer qui lavoit les fondemens de ce superbe palais : sa fureur ne s'en tint pas là, il fit mourir partie des infames Gardes de cette maison, comme aiant consenti à la perte de la belle affligée. J'étois surpris que Famat eût donné lieu à des actions qui me paroissoient injustes, puisque ces malheureux étoient innocens de cette fuite : pénétrant jusqu'à mes secrettes pensées, il m'apprit que ceux qui avoient péri

étoient

étoient punis pour d'autres crimes de même nature, qu'ils avoient commis.

Encore que le Monarque fût injuste dans la détention qu'il faisoit de ces beautez, ceux qui le trahissoient l'étoient plus que lui: il ignoroit qu'il fit mal, mais ses serviteurs qui le trompoient sçavoient fort bien qu'ils agissoient contre leur devoir.

Un tems viendra que dans le même palais, les Monarques connoîtront que la meilleure & la plus sûre garde d'une femme, est la vertu dont ce sexe est très-capable, pourvû qu'il ne voie que de bons exemples devant lui; il résiste mieux au mal, que les hommes les plus fermes.

On vous a, cher Glantzby, beaucoup d'obligation dans l'Empire de Norreos d'avoir donné l'exemple de donner la li-

berté au ſexe, à quoi le Roi & tout ce qu'il y a de gens raiſonnables ſe ſont conformez, ſans donner dans le travers des nations que j'ai vûes, où l'on ſe fait preſque gloire des fautes qu'on leur fait faire: ce qui devroit couvrir les hommes de honte, comme la plus mauvaiſe action qu'ils puiſſent commettre contre leur ſouverain maître, & les uns contre les autres.

Le Prince ni les peuples dont j'ai parlé, ne peuvent ſans crime boire aucune liqueur qui trouble l'eſprit. Famat me dit que des prédeceſſeurs de ce Monarque avoient été détrônez pour en avoir fait un uſage trop fréquent. Que de maux j'ai vû ſur la terre cauſez par l'excès des boiſſons fortes! Comme vous m'avez dit vous-même qu'elles n'étoient que trop en uſage dans votre païs natal, je ne vous ennuierai

pas

pas par des recits qui vous sont inutiles : si j'avois été capable de me divertir des folies des hommes, j'aurois eu occasion de jouir de ce plaisir dans un palais où résidoit un grand Prince parent de l'Empereur d'un grand continent : il gouvernoit en son nom une de ses plus grandes Provinces, où il y avoit des Tribunaux de Justice aussi considérables que dans sa capitale. Ce Prince n'étant pas content de ces Tribunaux qui ne lui avoient pas rendu les devoirs qu'il prétendoit lui être dûs, ne pouvant se venger ouvertement, résolut de les tourner en ridicule. Un jour que les membres qui le composoient étoient obligez de recevoir un regal de lui, il donna commission à un homme de marque qui paroissoit être un Général d'armée, d'enyvrer le Chef de toute cette assemblée :

personnage respectable par le rang qu'il tenoit à la tête de tous ces Juges. Ce Général se faisoit servir de l'eau claire pendant qu'il faisoit boire au Magistrat d'une liqueur très-forte, aussi claire que l'autre, d'un aromat exquis; il en prit tant qu'il oublia la Magistrature dont il étoit revêtu. Il avoit fait une harangue au Prince en arrivant dans son palais, debout & convenablement à sa dignité; mais troublé des fumées de la liqueur forte, au sortir de table il se jetta à genoux devant le même Prince, repeta le même discours qu'il avoit débité auparavant; mais délivré des fumées qui lui offusquoient le cerveau, il résolut de se venger du Général d'armée, il lui fit perdre partie de ses biens par des jugemens qu'il donna contre lui dans les differens qui furent soumis à sa Juri-

risdic-

risdiction. Famat me fit connoître qu'un des grands crimes que l'homme puisse commettre, est de travailler à troubler la raison des humains, vû que le Créateur de toutes choses en est offensé en plusieurs manieres; & la punition qu'a reçû le Courtisan pour s'être prêté à commettre cette mauvaise action, fut un acte de Justice du Très-haut, qui rendoit cependant le Magistrat coupable. Le Prince même n'en fut pas exempt en la personne des siens, par les mêmes maux qu'il avoit cherché de procurer à d'autres : le souverain Maître du monde ne souffre pas impunément qu'on rende sa créature défectueuse, il l'aime, c'est son ouvrage, il se plaît à la voir tourner au bien.

J'ai vû dans cet Empire un Magistrat qui renfermoit en lui toutes les perfections qui peuvent

orner l'homme: il avoit la phiſionomie douce, l'ame noble, obſervateur des Loix & des ordres de ſon maître, il les faiſoit executer avec douceur, procurant le ſoulagement des peuples, repréſentant à ſon Souverain ce qui tendoit au bien de ſes ſujets, ſans rien diminuer de l'autorité Roiale; il étoit liberal, généreux & charitable, le meilleur ami qui fût jamais, pardonnoit par grandeur d'ame à ceux qui avoient quelquefois la témerité de l'offenſer, toujours net, clair dans ſes jugemens & dans ſes déciſions, l'abondance & les plaiſirs le ſuivoient par tout où il alloit; auſſi grand juſticier envers ſes amis, qu'envers les perſonnes les plus indifferentes; en garde contre les ſurpriſes, ſuivant les mouvemens des compaſſions en faveur de ceux contre qui on avoit obtenu de lui

des

des décisions par adresse; bon serviteur du Très-haut, & de son Roi; il étoit aussi doux qu'un enfant dans sa conversation; dès qu'il n'étoit pas dans les fonctions de sa charge, content de faire son devoir, il ne fléchissoit point les genoux devant les Favoris ou Favorites de son maître; jamais il ne s'abaissoit pour mériter leurs bonnes graces. Enfin il avoit tant de belles qualitez, qu'on auroit peine à croire qu'il y eût un homme aussi parfait. En même-tems que Famat me faisoit remarquer les actions de ce digne serviteur, il me faisoit entrevoir jusqu'où pouvoit aller l'impiété & l'infidelité des mauvais Magistrats, & des mauvais Ministres.

Il y en avoit qui sans être méchans étoient durs au peuple par temperament. Nous traversâmes une Province entiere où les bê-

bêtes de ſommes & de traits étoient nommées du nom du premier Magiſtrat par haine que le peuple lui portoit ; ils ne lâchoient jamais un coup de fouet ſur leurs bêtes, qu'ils ne les qualifiaſſent de ſon nom : perſonne n'alloit à ſa rencontre lorſqu'il marchoit ; au lieu que dans les Provinces gouvernées par le premier Magiſtrat, riches & pauvres, tous venoient à ſa rencontre, les uns pour l'admirer, les autres pour en recevoir quelque ſoulagement : ceux à qui il refuſoit leurs demandes ne lui en vouloient point de mal, perſuadez qu'elles n'étoient pas juſtes ; jamais ſon Souverain ne caſſoit ſes Sentences ni ſes Arrêts, ni ne faiſoit rien ſans ſon avis concernant la Province qu'il dirigeoit, à moins que ce ne fuſſent des affaires générales pour tout l'Em-

l'Empire, où il n'y pouvoit avoir d'exception.

C'eſt dans ces païs que croiſſent les fruits délicieux, dont on fait les liqueurs fortes, l'uſage en eſt raiſonnable & permis à l'homme pour ſe réjouir, pourvû qu'il n'en faſſe pas d'excès.

Le ſouverain maître du monde a permis, me dit Famat, que parmi les loix du peuple cruel dont je vous ai parlé ci-devant, celle-ci qui porte à la temperance fut obſervée juſqu'à ce jour, ſans quoi aucun homme vivant ne pourroit commercer avec eux.

Le Créateur a ſoumis pluſieurs nations au Monarque que nous avons vû être trahi dans le centre de ſon palais, en appéſantiſſant ſon bras ſur un nombre infini de peuples qui n'ont pas profité de la lumiere, dont à peine le dur eſclavage où ils

ſont

sont réduits leur permet d'entrevoir aujourd'hui les rayons.

L'amour que portoit ce Souverain à l'infidelle dont je vous ai parlé, étoit si violent qu'il en perdit la raison; ce Prince ne se souvenant plus de lui avoir ôté la vie, croioit la trouver dans son appartement, où il alloit plusieurs fois dans le jour; se trouvant abusé, il se portoit à des fureurs contre lui-même, qui auroient tranché le cours de sa vie, s'il n'avoit pas été secouru par ses plus fideles domestiques. Les choses furent portées au point qu'il courut risque d'être détrôné & renfermé; mais son premier Ministre qui avoit gouverné avec fermeté, craignant pour sa tête s'il arrivoit un changement, tint le cas très-secret, & fit saigner son maître très-copieusement; la raison lui revint,

revint, & toutes les idées de la défunte disparurent.

La passion de l'amour immoderé reside dans le sang, il diminue à mesure qu'on en ôte.

Le Prince convalescent fut très-longtems sans rentrer dans l'appartement de ses femmes, & n'y seroit peut-être point retourné, si son Ministre ne lui avoit fait connoître qu'un de ses premiers devoirs étoit de se procurer des successeurs pour remplir le trône qu'il occupoit ; il avoit cependant fait venir de tous les Roiaumes qu'il dirigeoit, un nombre considérable de vierges pour les présenter à son maître, afin que celle qui auroit ses bonnes grâces, reconnoissant qu'elle tenoit sa fortune de lui, fût favorable au dessein qu'il avoit formé de gouverner seul ; il inspira à son Seigneur d'éloigner toutes les autres femmes

mes qu'il tenoit auparavant renfermées, de peur qu'elles ne donnassent des instructions aux nouvelles venues, capables de pervertir leurs bonnes mœurs ; le Souverain se trouva bien de cette précaution, & recouvra dans peu la santé.

Comme c'étoit de ce palais que se gouvernoient des Etats immenses, je reçûs de bonnes instructions de mon bienheureux conducteur sur la maniere de gouverner avec prudence. Il m'apprit que la plus simple est la meilleure, que les mouvemens de la nature doivent être la regle d'un Souverain, & de ses Ministres: la justice, la clemence, la douceur sont naturelles à l'homme, qui a tout ce qu'il lui faut pour ses besoins ; il ne peut avoir d'autres sentimens, qu'ils ne lui soient inspirez par ceux qui n'aiant pas reçû

du très-haut autant de biens dans cette vie, cherchent à en dépouiller ceux qui en ſont pourvûs, d'où naiſſent les mauvais Miniſtres, les malheurs des peuples, & ſouvent la corruption des Souverains, qui ſans avoir beſoin de rien ſe plaiſent à ramaſſer des richeſſes, qui ne ſont jamais utiles à l'Etat lorſqu'elles appauvriſſent les ſujets.

Si le Miniſtre eut le bonheur de guérir ſon maître d'une folle paſſion qui le dominoit, il lui inſpira les ſentimens d'avarice, qui le rendirent un Prince mépriſable aux autres Souverains: il vécut ſans ambition. Famat me conduiſit à l'armée où je vis des uſages de guerre differens de ceux que j'avois vûs chez d'autres nations. Les armées de deux grands Empires s'étant approchées l'une de l'autre dans des lieux preſque déſerts, l'une fut

fut enfermée dans des marais entre des rivieres, d'où elle ne pouvoit sortir, & couroit risque de périr de misere, ou de se soumettre à son ennemi. Elle étoit commandée par un grand Monarque qui fut réduit dans une très-facheuse situation, par la volonté expresse du Très-haut. Il avoit eu le bonheur de vaincre peu de tems auparavant un ennemi puissant, l'aiant réduit à s'enfuir presque seul après sa défaite dans les Etats du Prince, de qui étoit l'armée qui le tenoit enfermé. Ce Monarque étoit prêt à s'enorgueillir, & à méconnoître la main puissante qui l'avoit favorisé, lorsque pour le faire rentrer en lui-même, le maître du globe de feu le soumit à la merci d'un ennemi qui l'auroit exterminé lui & toute son armée, s'il n'avoit été prédestiné du Très-haut, pour mon-

montrer que le pouvoir & la ſcience des hommes n'eſt rien, & que tout vient de lui. Il avoit pour femme une perſonne en qui le ſouverain maître de toutes choſes avoit pris plaiſir de faire voir ſa toute puiſſance par les grandes qualitez dont il l'avoit ornée. Elle étoit ordinairement accompagnée d'un eſprit qui dirigeoit ſes actions, & qui lui inſpiroit des ſentimens au-deſſus de la portée des femmes ordinaires. Elle eut une inſpiration de faire offrir à ſon ennemi une ſomme ſi conſidérable, qu'il en fut ébloui. Comme toute l'armée étoit dans la derniere extrémité, & réduite à ſubir un eſclavage honteux, chacun de ceux qui la compoſoient, ſe priva de ce qu'il portoit de précieux. On fit la ſomme promiſe qui fut délivrée au ſordide Général ennemi, qui man-

manqua par là l'occaſion de ſoumettre à ſon maître un Empire auſſi grand que le ſien propre. Tout avare qu'étoit le Souverain de l'armée victorieuſe, il ne laiſſa pas de reconnoître la trahiſon de ſon ſerviteur, il l'en punit. Famat me repéta ce qu'il m'avoit dit pluſieurs fois, que l'avarice étoit le plus grand de tous les vices qui pouvoient dominer le cœur de l'homme, parce qu'il l'attachoit à la terre, & l'éloignoit de la perfection pour laquelle il avoit été créé. Il me diſoit qu'il étoit comme impoſſible qu'un Prince avare pût plaire au Createur de toutes choſes, & parvenir après ſa mort au ſejour du bienheureux vieillard de la montagne.

Mon cher conducteur parcourant ce grand Empire, me mena dans une ville où notre demeure fut dans un Temple où l'Etre

ſuprê-

ſuprême ſe plaiſoit d'être adoré d'une maniere ſimple, mais pure; les Pélerins de pluſieurs nations y apportoient pour toute offrande un cœur ſoumis au maître de toutes choſes, ſeul ſacrifice qui lui eſt agréable. Ceux qui deſſervoient ce Temple étoient remplis de douceur, de cordialité envers les Pélerins qui arrivoient, ils les auroient volontiers renfermez dans leurs ſeins pour les mettre à couvert des perſecutions des ennemis de la vérité, qui n'aiant pour but que les richeſſes terreſtres, leur laiſſoient à peine de quoi ſubſiſter. Pendant que ces Pélerins étoient en prieres durant le Service divin, un nombre infini d'eſprits bienheureux portoient leurs offrandes pures au Trône du Très-haut: le nombre en étoit ſi grand, qu'il formoit une colomne depuis l'autel juſques

pardessus les nuées au-delà de ce que ni Famat ni moi pouvions pénétrer. Cette colomne d'esprits bienheureux subsiste continuellement depuis l'autel le plus profond de ce Temple, jusques dans les lieux les plus élevez. Famat m'apprit que c'étoit en cet endroit que le Créateur de l'Univers s'étoit manifesté aux hommes, en se communiquant à eux d'une maniere toute particuliere, & que du haut de cette colomne il annonceroit le sort à toute la nature. Nous sortimes d'un lieu si respectable avec la soumission qu'on doit avoir au maître du globe, & fendimes les airs pour arriver au-dessus d'un autre Temple qui renfermoit la meilleure partie des richesses de la terre. Un nombre infini de Pélérins y arrivoient de toutes parts, formant ensemble une grande armée. Il se

passoit

paſſoit bien du tems avant qu'un chacun pût parvenir au lieu où ſe faiſoit la priere. Le Très-haut y étoit adoré, mais ce n'étoit point avec des ſentimens dépouillez des matieres terreſtres. Les vœux des humains en ce lieu tendent à obtenir du Créateur, des choſes contraires à la pureté de ſon eſſence. Le tems viendra, m'aſſura Famat, que le grand maître du globe touché de la miſere des hommes, leur fera connoître à tous, quels doivent être leurs deſirs & leurs ſouhaits. Ces humains faiſoient conſiſter le ſervice qu'ils rendoient au maître de toutes choſes dans des actions mêmes contraires au bon ſens, ils formoient un cercle auſſi grand que le Temple pouvoit contenir, enſuite ils tournoient de concert aſſez longtems pour ſe troubler le cerveau, & reſtoient en-

dormis ; au sortir du Temple, ils se lavoient, & croioient avoir mérité tout ce qu'ils avoient demandé à leur Créateur. Famat partit de ce lieu, & traversant plusieurs déserts, où il me fit remarquer des endroits en très-grand nombre, où l'Etre suprême avoit donné des marques de sa présence & de sa misericorde continuelle en faveur du genre humain. Nous entrames dans plusieurs grotes toutes lumineuses de petites flâmes, qui étoient tout autant d'esprits séparez de leurs corps, qui attendoient l'accomplissement des tems. Ces grotes étoient dans une montagne inaccessible aux hommes, d'une hauteur prodigieuse. Famat s'étant transporté sur son sommet, nous y trouvames trois hommes vénérables qui étoient en continuelles prieres pour le salut des esprits renfermez dans

les grotes de cette montagne. Ces trois hommes avoient été enlevez du milieu des peuples dans les premiers âges. Ils voïoient le Trône suprême face à face, & jouissoient continuellement de la présence du Très-haut : ils étoient plus parfaits que le vieillard de la montagne en ce qu'ils ne prenoient aucune nourriture. L'Etre misericordieux se retenoit dans sa justice & dans ses châtimens contre les hommes, à cause des ferventes prieres de ces trois respectables humains. Ils marcherent à la tête des nations, purifiées par l'accomplissement des tems. La lumiere étoit differente sur la montagne, de ce qu'elle paroissoit sur le reste de l'Univers. Elle y étoit toujours égale, l'obscurité ne s'y rencontroit jamais. Ces trois dévots personnages disposez en triangle à ge-

noux, les mains élevées vers le ciel, éloignez de trente coudées, les uns des autres, ne s'approchoient jamais. Au milieu d'eux étoit une ouverture triangulaire, qui traversoit le centre de la terre, d'où partoit une lumiere qui correspondoit au plus haut des cieux. C'étoit le passage par où tous les esprits purifiez devoient être élevez au pied du Trône suprême. La vûe de Famat ne pouvoit pénétrer jusques-là : il eut cependant le pouvoir de me soutenir au-dessus de cette ouverture, afin de m'en donner une idée aussi étendue qu'il le pouvoit. Notre présence ne fit point changer de situation aux trois vieillards, & je ne sçai s'ils nous apperçurent ; je n'osai le demander à Famat, qui au sortir de ce lieu me parut moins familier avec moi, qu'il n'avoit été auparavant.

Nous traverſames les airs juſques dans un ſuperbe palais, où étoit renfermé un grand Monarque détrôné. Nous vimes l'uſurpateur ſiégeant ſur un Trône entouré de mauvais eſprits qui le tourmentoient continuellement; ne pouvant réſiſter à tant de maux, il mourut; les mauvais eſprits joignirent le ſien aux leurs & diſparurent.

Un autre uſurpateur prit ſa place; & le Monarque détrôné finit ſes jours, laiſſant un corps preſque auſſi leger que ce qui l'animoit. Famat reçut ſon principe de vie. Nous quittames ces lieux pour joindre la demeure du ſage vieillard de la Montagne, où toutes choſes ſe pasſerent à mon égard comme à celui du Roi Loriman. Le principe de vie du Roi détrôné fut reçu avec les mêmes cérémonies au nombre des eſprits bienheureux.

 Après

Après avoir été réuni à mon corps, je partis, ainsi qu'avoit fait Loriman, & je joignis les Etats de mon frere, où j'appris le mariage de la Princesse de Norreos, qui m'avoit été destinée dès le berceau. Vous avez sçu le reste.

Le Prince aiant fini son histoire, nous fumes visiter le principal Bonze du lieu où nous étions, nous le trouvames assis par terre : c'étoit un vieillard qui à peine pouvoit se remuer, & qui n'avoit pas grande raison, puisque sa conversation ne roula que sur des fadaises. Le Roi Osmundar visita les principaux endroits de ce Couvent. Je vis avec bien du plaisir le mépris qu'il faisoit des cérémonies Chinoises, après avoir été ennuié par les contes des Bonzes : nous croiions en être quittes, lorsqu'il falut recevoir une collation de

leur façon, qui ne valoit pas mieux que leurs discours. Nous fumes enfin délivrez de ces gens-là par l'arrivée d'un courier de la Cour de Pekin, qui donnoit avis au Roi Osmundar, que l'Empereur envoioit un gros détachement de cavalerie au-devant de lui, lequel devoit arriver dans trois jours. On prépara toutes choses pour le voiage.

Outre le Mandarin du premier ordre, qui commandoit ce détachement, l'Empereur y joignit un Pere Jesuite Italien de nation, lequel avoit ordre de lier conversation avec moi, & de rendre compte tous les jours de ce qu'il auroit appris, tant du naturel & des mœurs du Roi Osmundar, que des païs d'où nous venions.

Comme je connoissois l'influence que ces Peres ont à la Cour, j'engageai le Roi d'avoir

beaucoup de déference pour lui; il se servit utilement de mes instructions, répondant aux empressemens que je souhaitois qu'il eût pour le Mandarin & pour le Pere : nous connûmes que la langue naturelle des Roiaumes d'où nous venions, avoit beaucoup de rapport avec celle des Tartares voisins de la Chine; le Pere Jesuite la possedoit à fond, & en très-peu de jours il fut en état de lier conversation avec le Roi Osmundar: rien ne surprenoit ce Prince dans cet Empire: quoique j'eusse été à la Chine, j'étois quelquefois frappé des nouveautez que je voiois.

Nous arrivames à Pekin après un voiage de soixante jours, que nous aurions pû faire en beaucoup moins de tems; mais le Roi ne témoigna aucun empressement d'avancer sa marche.

Ce Prince fut reçu à la Cour

avec toute la magnificence dont on use en ce païs-là dans les plus grandes occasions : le cérémonial fut bientôt reglé par la réponse qu'Osmundar fit aux Mandarins qui voulurent lui en parler ; il les pria de dire à leur Maître que ne doutant point de la parole que Sa Majesté lui avoit fait donner par son Ambassadeur, de le recevoir comme son gendre, il espéroit d'être traité comme un de ses enfans, souhaitant d'être accompagné d'un des Princes ses fils lorsqu'il iroit à l'audience, & que les mêmes choses qu'il verroit faire à ce Prince, il les feroit aussi : que c'étoit uniquement en cette qualité qu'il étoit venu dans l'Empire, ne voulant en prendre d'autre pendant le séjour qu'il y feroit, suppliant seulement Sa Majesté de permettre que je pusse être à l'audience.

L'Em-

L'Empereur parut content des ſentimens du Roi Oſmundar, & plus encore des converſations qu'il eut avec ce Prince en différens tems où j'eus l'honneur d'être préſent avec le Pere Jeſuite dont j'ai parlé.

Oſmundar connoiſſoit ſi bien les êtres du palais, qu'il ſembloit que c'étoit lui qui conduiſoit les autres dans le lieu où on le menoit.

L'Empereur me fit la grace de ſouhaiter que je reſtaſſe à la Chine, Oſmundar contribuoit ſous main à cela.

Comme je vis que tout ſe diſpoſoit à affermir le bonheur d'Oſmundar, je pris la réſolution de partir, ſuppliant leurs Majeſtez de m'en accorder la permiſſion.

Je ne rapporterai pas ici tout ce qui ſe paſſa à ce ſujet; mon départ fut réſolu, l'Empereur vou-

voulut que je m'en allaſſe par terre en Europe: la longueur de ce voiage auroit inquieté tout autre que moi, mais je connoiſſois la navigation de la Chine en Europe ſuffiſamment, pour n'y rien trouver de nouveau qui pût ſatisfaire ma curioſité naturelle. Il ſe préſenta une occaſion de traverſer la Tartarie très-commodement par le retour d'un Ambaſſadeur de Kutokutlama, ſuivi d'un de la Chine.

Je remerciai l'Empereur de ſes bontez, & je fus joint à l'Ambaſſade qui étoit de ſix cens perſonnes: le Pere Jeſuite Italien fut du nombre. L'Empereur prioit le Lama de me donner tous les ſecours néceſſaires pour joindre la premiere ville de l'Empire de Moſcovie: ma deſtinée me porta à Samarkand, je traverſai la Moſcovie & la

Pologne, d'où je me rendis heureusement dans ma patrie.

Je donnerai une Relation de tout ce qui m'est arrivé depuis la Chine jusqu'à Astrakan, qui, comme je me flatte, sera bien reçûe d'un chacun.

FIN.



